

MINOS

GARÇONS

Z

« Il n'est pas à la beauté d'autre origine que la blessure singulière, différente pour chacun, cachée ou visible, que tout homme garde en soi, qu'il préserve et où il se retire quand il veut quitter le monde pour une solitude temporaire mais profonde. » *L'Atelier d'Alberto Giacometti*, Jean Genet.

« Il n'y avait que l'acte d'écrire pour me donner ce que j'ai demandé en vain à la vie et à l'amour. » *Traduit du silence*, Joë Bousquet.

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas parce que les histoires qui suivent sont érotiques – qui pis est souvent additionnées de services sexuels sur mineurs – qu'elles sont haïssables. Le roman policier, le cinéma, la bande dessinée eux aussi décrivent régulièrement des scènes de sadisme et de mort – le plus souvent contre des adultes, mais également contre des enfants –, et pourtant ce sont des genres reconnus, ils font l'objet d'une réflexion critique, ils pululent dans les kiosques et sur les écrans, y compris ceux de télévision.

Néanmoins, si vous ne le supportez pas, ne le lisez pas.

M.

DE 11 À 16

UN BORDEL D'ENFANTS POUR HOMOSEXUELS D'OCCIDENT

Kaki et bleu marine

Adossé contre le mur de béton, le valet marocain, chemise de soie noire, mèche effilée en travers de son visage plein de morgue, bouche entrouverte, déboutonna son pantalon et glissa les pouces sous ses couilles. Le sexe gros, gonflé de sang, se redressa en se réveillant. Le garçon blond en vis-à-vis, onze ans, tee-shirt blanc sous chemise et short sable clair, se tenait le coude dans le dos en se tortillant sur place. Un autre scout mit vivement un genou au sol et lui rajusta le bas blanc qui était tombé sur sa cheville. Il ne broncha pas, ses cheveux bouclés en avant, jolie coiffure, et garda les yeux baissés, sans pourtant retenir un léger sourire. Les commissures du Marocain se soulevèrent, mais il n'en parut que plus dédaigneux. Il tira d'un geste sec la courte braguette du garçon, écarta le slip et y glissa son propre gland. Ils demeurèrent ainsi, l'adulte provoquant l'enfant par ce contact sexe à sexe, le garçon cherchant à rester impassible en contractant son ventre. Son sourire aussi s'était crispé. Il craignait de sentir du mouillé couler sur son affaire.

Dans le désert où tombe le crépuscule, le jeune Kabyle dans son costume bleu attend avec impatience qu'on donne le signal. Une main s'imprime sur son cul comme un décalque. Il se sent défaillir, il se renverse, il se masturbe, il jouit enfin, et sur ses doigts bruns son sperme bleuté apparaît pailleté comme un rayon de lune. Il rit joyeusement !

Le valet commençait à fouiller dans le short du garçon, quand le chuintement d'un pantalon serré et le claquement sur le sol cimenté de bottes en cuir annoncèrent la comtesse Gamiani. Un tic d'agacement passa sur le visage du valet. La tribade parut au détour du couloir, marcha droit vers lui, et l'écarta. « Sycophante ! » siffla-t-elle. Puis elle planta son regard dans les prunelles du garçon blond. Il referma prestement sa braguette, rectifia la position. Elle

s'approcha, embrassa les jeunes lèvres – roses et fraîches – en les frôlant à peine. Puis elle se coucha sur le dos à même le sol et défit son pantalon. Le garçon se mit à quatre pattes entre ses jambes, et se pencha sur le sexe, noir comme une araignée venimeuse, si poilue qu'on n'en distinguait plus les yeux ni les pattes. La comtesse ferma les paupières.

Au bas de la colline, un éphèbe nu est tenu renversé sur une selle. Ses épaules et son menton pointés vers le ciel ont la courbe régulière d'une vague de vent. Ses longs cheveux bruns se répandent en prolongeant le triangle de son visage. Ses lèvres sont comme un sillon, précis, sculpté dans le sable. En haut de la dune qui le surplombe, quatre cavaliers casqués apparaissent. Les bras de l'éphèbe sont abandonnés en arc évasé, et s'accordent aux cimenterres qui saillent des farouches silhouettes. Sa tempe brille de sueur, mais ses yeux sont fixes. Les hommes éperonnent leurs bêtes et s'élancent dans un tel nuage de poussière, qu'on croirait qu'ils entraînent la dune avec eux. Les armes scintillent hors de leur fourreau.

La comtesse pressait la tête blonde entre ses cuisses, le garçon dardait sa langue aussi loin qu'il le pouvait, pénis humide et trop court. Un petit attroupement entourait le couple qui barrait le couloir. Quelques individus vêtus de blousons noirs et de jeans rapiécés se mêlèrent aux scouts. L'un d'eux saisit un beau garçon d'une douzaine d'années, torse nu, et força l'enfant à baiser les lèvres de la comtesse. Celle-ci aspira aussitôt cette nouvelle langue, comme son ventre mangeait la première.

Trois garçons sont habillés de manteaux, dont le trait net des cols ouverts dégage bien les cous. Ils regardent fixement devant eux. Le premier – qui est pure Sensualité – porte des cheveux sombres, moirés de reflets légers, dont les mèches lui cisèlent le front. Le second – qui est Sublimation – a des cheveux blonds dont les mouvements, les crans, disent assez le caractère décidé. Le troisième – qui est Admiration – est coiffé de cheveux blonds et raides comme son amour soumis. L'exécuteur passe et glisse une boucle de corde autour de chacun des cous nus et minces. Il aura raison de ces idéaux.

La comtesse s'était relevée. Elle s'ébroua, remit de l'ordre dans sa chevelure, et sourit autour d'elle. Elle avisa l'un de ses gardes du corps, torse nu sous le blouson entrouvert, pantalon de jean recousu, bottes de cuir griffées.

Elle posa la main sur un empiècement blanc qui renforçait les coutures de la braguette. Elle le massa doucement. Elle sortit un sexe raidissant et appela un enfant qui avait treize ans. Celui-ci se déshabilla à contrecœur : il débou-tonna la chemise beige, défit le ceinturon, laissa couler le short, se délesta des chaussures de cuir épais, retira les bas blancs. La comtesse le prit par les épaules, glissa la main sous le slip – un petit slip vert, tout neuf, bien ajusté – qui se tendit sur cette épaisseur inaccoutumée, roula de mauvais gré sous les fesses, le long des cuisses, en dessous des genoux, tomba sur les chevilles, et fut sur le sol comme une pomme dégringolée de son cageot. La comtesse maintint entre ses bras le garçon face à elle, le jeune homme s’approcha le sexe à la main et s’enfonça entre les douces fesses jusqu’à soulever l’enfant du sol. Elle se colla étroitement et avala, bouche contre bouche, chacun des cris muets causés par cette attaque disproportionnée.

Un adolescent brun est étendu sur la grève, rejeté au milieu d’autres débris, ses habits détrempés d’eau de mer. Un indigène s’approche comme un serpent. Une cotte d’écailles lui bat les cuisses et son sexe nus. Il se penche sur le naufragé, y devine la vie encore, quoique lointaine. Il enfonce quatre pieux dans le sol et y lie chacun des membres de l’enfant. Il déchire les vêtements rongés par le sel. Puis il arrache un ongle du pied. Le garçon revient brutalement à lui ! L’indigène rit, et continue de retourner chacun des ongles. Le sang coule de la peau déchirée. Aveuglé par le soleil et la douleur, le petit tout nu n’est plus qu’un oiseau pris au piège, dont on arrache les plumes une à une. La mer monte. Les vagues clapotent doucement et déposent leur sel brûlant. L’indigène se tient debout, immobile, tandis que l’écume va entre ses chevilles, et patiemment il observe la marée qui lèche l’adolescent brun, le caresse, l’enveloppe et, pour finir, le recouvre d’un somptueux lin-ceul d’aigue-marine.

La comtesse s’excitait. Elle se retourna et choisit un nouvel objet – il pouvait avoir quatorze ans environ – pour se faire elle-même déshabiller. Pendant que les doigts fins arrachaient les agrafes et les résistances, elle lui baisait le visage, le cou, le front, lui passait la main dans les cheveux, sur la poitrine, dans le ventre. Quand il se baissait, elle lui caressait la nuque, le dos, le cul, et elle avançait les reins pour frotter son sexe contre l’oreille qui se présentait. Un

homme s'approcha, tout caparaçonné de cuir noir, un tee-shirt trop serré frisant et collé à l'abdomen par la sueur, et déshabilla le scout rapidement. Il le saisit par les poignets, face à lui, et lui tira les bras en l'air. Le valet marocain était là, un sourire satisfait envahissant à l'avance son visage. Il caressa longuement le corps tendu qu'on lui présentait de dos, il tâta les muscles des bras, des aisselles, des hanches, il palpait les omoplates saillantes, la colonne raidie, les reins qui se creusaient, ses paumes soupesèrent les fesses... La comtesse achevait de s'affoler à ce spectacle. Nue et renversée sur le sol brut, les cheveux dénoués, elle s'enfonçait, au même rythme que le Marocain décalottait le gland du jeune garçon, le médius dans l'anus. Le plaisir l'emportait, son ventre et ses seins gonflés se tendaient, sa bouche et ses yeux se fermèrent. Son corps fut beau un instant encore.

Le jeune page s'incline avec une révérence, puis se redresse et tend le parchemin. Il est vêtu d'un pourpoint damassé à fleurs de lys, à manches ouvertes, doublé au revers d'un liseré d'hermine. Des bas-de-chausses moulent ses jambes minces. Une fine dague argentée est accrochée à la ceinture qui ceint sa taille élancée. Un haut chapeau sans bord, en forme de cône tronqué, le coiffe, et les mèches de ses cheveux bruns descendent sur sa nuque, encadrant harmonieusement le dessin de son visage. Un valet vient lui prendre le parchemin. Il attend respectueusement, les yeux baissés, que le seigneur ait achevé sa lecture. Quand cela est fait, sur un signe deux gardes s'avancent et s'emparent du jeune homme – très surpris. « Appelez Maître Bertran », crie le châtelain, « et qu'il broie moult finement les couillons de ce misérable ! Qu'il le passe par les brodequins, et qu'il réduise ses mains impures ! Que la cire éteigne ses yeux concupiscent ! Qu'il cloue sa langue pleine de venin ! Qu'il lui arrache, avec des pinces rougies, son cœur empli de vices ! Et qu'ensuite il le pendre par les pieds pour qu'il dégorge ses péchés, jusqu'à ce que mort s'ensuive !... Que tout ceci soit fidèlement répété à Maître Bertran... » Le parchemin tomba sur la table. Il était écrit : Je suis issu d'un roman pour adolescents ; faites de moi le rêve que vous voulez.

La comtesse, toute nue, fit venir deux garçons pubères. L'un, très blond, avait quinze ans, tandis que l'autre, avec des reflets plus roux, devait en avoir seize. Elle leur dit de

s'équiper comme pour une marche, et de prendre leurs sacs à dos. Ils avaient roulé leur chemise beige au-dessus des coudes, et leurs doubles chaussettes écruées sur leurs grosses chaussures, ce qui mettait en valeur leurs membres fins et musclés. Elle leur mit en même temps la main à la braguette et les malaxa profondément. Ils vacillèrent sous la charge qui leur tirait le dos, ils reculèrent, et leurs sacs heurtèrent le mur. Elle les pétrissait avec appétit au travers des shorts, de ses doigts crochus comme des serres, elle faisait jaillir leurs parties dans le tissu élastique, l'un après l'autre, en rythme, et ils commençaient à bander. Elle ouvrit la braguette du roux, sans défaire le ceinturon, enfonça toute la main dans la fente pour bien repousser le slip sur les cuisses, et elle put ainsi sortir tout le paquet. Elle exhiba de la même façon les organes de l'autre, puis elle leur ordonna de se masturber : « Rien de tel que sa propre main pour se branler ! » déclara-t-elle. Pendant que les garçons faisaient timidement coulisser leur pine dans leur paume, elle leur caressait la poitrine en froissant leur chemise, elle leur ébouriffait les cheveux, elle les pelotait sous les couilles. Ils se mirent à bander de plus en plus fort, à se masturber de plus en plus vite, et ils tremblaient sur les muscles crispés de leurs jambes, comme de minces insectes alourdis par une trop épaisse carapace. Elle défit le foulard du blond, et s'en servit pour lui envelopper la racine des organes : elle fit coulisser l'anneau de cuir et le serra intensément, sans jamais lui permettre de cesser ses allers et retours, jusqu'à ce qu'il criât de plaisir. Du garçon roux, elle prit le couteau qu'il avait dans un étui à la ceinture, et elle en utilisa la pointe effilée pour lui piquer les bouts de seins au travers de la chemise, puis elle lui caressa les lèvres, du plat de la lame, avant de lui en faire sentir le fil. Comme la rétention paraissait de plus en plus douloureuse et difficile, elle leur demanda de décrocher leur gamelle de leur sac et de la tenir prête sous l'extrémité de leur gland. Bientôt l'un et l'autre dirigèrent leurs petits jets vifs et saccadés dans le fond de l'assiette en aluminium, toute cabossée et rayée. Elle les leur prit des mains et les porta à ses lèvres pour comparer le goût respectif de leur semence. Elle les leur rendit ensuite, mais en les croisant, pour que chacun nettoiyât avec la langue celle de son camarade.

*

La comtesse Gamiani avait trouvé cet immense bunker battu par les flots extrêmement séduisant. L'aspect gris et sévère des murs, leurs arêtes vives et ébréchées, les meurtrières étroites qui protégeaient du soleil et faisaient hurler le vent, l'attachaient à ce lieu plus qu'à tout autre. En maraude dans les couloirs, elle s'imaginait les années de guerre.

Devant ce sas, un jeune Nazi en uniforme kaki avait attendu avec inquiétude, le doigt sur la détente, qu'on donnât le signal d'ouvrir le feu.

Un enfant blond, dans son costume couvert de médailles coruscantes, avait dressé le bras et, désignant d'anciens camarades de *Gymnasium*, il s'était écrié avec exaltation : « Ce sont eux qui ont trahi ! » L'officier lui avait tendu son arme automatique. Un soldat avait poussé le premier fuyard en avant, qui était tombé sur les genoux. Le regard fanatique de l'enfant n'avait pas vacillé un instant. Il avait visé la nuque en faisant attention de ne lâcher qu'une balle à la fois, juste ce qui était nécessaire. Un à un les corps adolescents s'étaient allongés devant lui.

Dans les appartements d'apparat, deux garçons d'une blondeur bien aryenne, bien anonyme, magnifiquement sanglés dans leur costume arrogant, s'étaient pressés autour d'un aîné qui leur lisait *Mein Kampf*. Trop passionnés, le goût du sang sur les lèvres, ils n'avaient pas pu voir les bustes solennels et les glaces immenses – aujourd'hui disparus – qui les entouraient en les dominant.

Dans cette salle plus vaste, les jeunes gens avaient revêtu leur tenue de campagne, préparé leurs armes, et s'étaient regroupés une dernière fois en formation serrée... Sur la plage blanche dont les ondulations allaient se fondre dans le moutonnement de la mer, certains s'étaient transformés en chaleur et en lumière sous la pression d'un obus, d'autres s'étaient couchés devant les armes automatiques, et ils avaient agonisé là, des heures durant, tandis que leur sang se coagulait dans le sable.

*

La comtesse, en s'arrêtant sur le seuil d'un passage pour contempler le ciel, découvrit à quelques pas deux scouts du même âge, l'un brun, l'autre blond, qui conversaient avec un peu d'afféterie, de préciosité, comme si la certitude de leur corps mince, jeune, élancé, leur donnait

une assurance orgueilleuse. Charmée de cette prétention, la comtesse leur intima d'abandonner cette discussion, et sur ses indications ils se caressèrent, s'embrassèrent, s'étreignirent. La comtesse tournait autour de ces deux corps où montait le rut, tout en furetant, les frôlant, les flairant. Vive comme une pie, elle volait un baiser de-ci de-là, dans une nuque, sur une tempe, ou glissait sa langue dans une oreille. Ses doigts suivaient la courbe d'un dos qui ondulait, pinçaient une joue sous laquelle on sentait deux langues, voletaient sous la jambe d'un short et se faisaient prendre entre deux cuisses qui s'appuyaient l'une contre l'autre. Les enfants durent se déshabiller mutuellement, ce qu'ils firent avec complaisance, retirant les couches ajustées de leurs vêtements bien repassés comme on tourne les pages lisses d'un livre neuf. Pendant qu'ils continuaient de s'embrasser et de se caresser les bras, elle leur écartait les fesses pour leur pincer l'anus, ou bien elle leur manipulait les bourses et tirait les petits pénis qui s'étaient affermis.

Dans un voilier blanc, un homme et six garçons, bruns et blonds, en chandail ou seulement en maillot de bain, se serrent pour tenir dans le petit esquif. Personne ne parle, sauf pour la manœuvre. Chacun dévore son voisin des yeux, suppute la densité des chairs, imagine quel mouvement il pourra retirer de quel corps. En abordant l'île, ils se dispersent à la recherche des indigènes. Quand on a ramené quelques jeunes pêcheurs, on quitte les pulls et les slips, et l'on commence à caresser les coquillages, à toucher les crevettes, à faire se hérissier les oursins, à tirer les noirs bigorneaux de leurs coques. Bientôt les huîtres s'ouvrent et tout le monde s'abreuve de cette eau de mer.

La comtesse secoua la tête et rentra dans le bunker. Elle y trouva deux de ses sbires pressant entre eux le Chef de Patrouille, un grand jeune homme blond, bien bâti mais assez fade. Manifestement, le « C.P. » avait été déshabillé violemment. Son corps nu comme celui d'une femme était soulevé de terre par de gros gants noirs, comprimé entre deux carapaces de cuir. Un pantalon s'ouvrit, livrant un phallus bandé comme une saucisse, mais conservant cachés les testicules de son propriétaire. Le gland fraya son chemin au milieu des fesses lourdes, et pénétra dans un anus aussi souple qu'un vagin. On tordit la tête du jeune homme blond pour pouvoir l'embrasser simultanément. La vue de

ces lèvres épaisses qui s'accouplaient en s'écrasant mutuellement, écoœura la comtesse.

En colère contre sa propre répulsion, elle avisa un scout en short bleu marine, torse nu. Elle lui ordonna de rapporter un tronc d'arbre abattu qui se trouvait sur la plage. Quand il revint en le tirant derrière lui, le garçon tendait les muscles de son cou, de ses bras, de ses cuisses, dans un mouvement uni et régulier couronné par le vague, par le tendre sourire de son visage décidé, par ses cheveux bruns que le vent rebroussait – et elle se sentit un peu rassérénée. Son valet lia le garçon dos au tronc, préalablement dressé contre un mur, et elle déroula son fouet de cuir. Elle profita un moment de la mine affolée de l'enfant, qui s'était décomposé en comprenant son sort. Elle caressa la poitrine sous laquelle le cœur battait vite, le ventre frémissant, elle devina au travers du short les parties génitales rétractées très haut.

Il les fait déculotter et solidement fouetter.

La comtesse rentra son fouet. Le garçon pendait sur le côté, tout le corps dessiné en rouge. Apaisée, elle reprit sa déambulation. Un garçon brun se tenait, pensif, appuyé contre un mur. Il avait quelque chose de plus beau et de plus doux que ses camarades, un « air poète » comme on dit. Il examinait rêveusement le bout de ses sandales. Elle passa lascivement le bras autour de ses épaules. Il sursauta. Elle lui parla doucement pour le rassurer, mais en vain. Un scout blond qui les observait s'approcha, saisit son ami brun par le bras, et lui glissa un mot à l'oreille. Puis il sortit un petit cube blanc – un sucre ? – du fond de la poche de son short et dit : « Tiens, avale ça. Tu oublieras ta... ta nervosité. C'est un "philtre d'amour" ! » Il lui sourit tendrement et le garçon brun obtempéra. La comtesse intriguée reprit ses avances et, effectivement, il ne se refusa plus. Émue, elle l'emmena dans ses appartements, où ils firent l'amour très conventionnellement, comme deux femmes.

Deux jumeaux blonds. Blazers bleu roi et pantalons blancs. Entrelacs de doigts. Yeux, « ô, mon double adoré »... Miroir (miracle) des aiguilles qui se dressent. Symétriquement sous l'étoffe (sous le regard).

Une vingtaine de garçons s'étaient regroupés. Ils observaient attentivement l'image qui couvrait toute la hauteur d'un mur, et représentait un magnifique phallus dans toute la splendeur de son extension. Un peu en retrait, un homme de main se tenait appuyé, le coude sur l'épaule de

son compagnon. Ils étaient, casquettes de marin tachées, grosses lunettes de soleil, nus et bandants sous leurs longs manteaux en cuir noir entrouverts. Ils observaient la bande de jeunes en ricanant. La comtesse appela les scouts, et leur fit découvrir l'anatomie de sexes mâles adultes. Les voyous se laissaient faire en riant, et parfois ils exigeaient de ces mains juvéniles aux doigts légers qu'elles les branlassent. Puis la comtesse s'adossa contre un mur de béton, ouvrit ses vêtements, et s'exhiba elle-même comme exemple d'un sexe adulte femelle. Vingt paires de mains vinrent tour à tour tâter le clitoris, écarter les lèvres, sonder du médius l'intérieur des chairs roses. Les garçons ne se retiraient qu'après leur avoir donné un baiser.

Un homme de condition s'approche d'un jeune mendiant en guenilles. Il lui glisse une pièce dans la main, puis il le prend par les épaules et le conduit chez lui. Là, il le couche sur son propre lit, lui retire ses haillons, et se met à genoux pour lui baiser les pieds avec une soumission passionnée. Sans dégoût envers l'état de crasse dans lequel l'enfant se trouve, il passe ses doigts dans les cheveux gras et caresse les croûtes provoquées par la démangeaison des poux. Il embrasse les mains grises, les aisselles rances, les oreilles encombrées. Il lèche les cuisses, les parties aux relents de latrines, le cul, et il enfouit sa langue dans le trou merdeux. Il s'accouple à ce corps fangeux comme un porc se roule dans la boue d'une mare, pour protéger sa peau des attaques du soleil, pour renier l'éclat pur et diaphane, angélique, de tous les petits bourgeois qu'il rencontre dans les salons, qu'il ne peut avoir, et qu'il souille par la pensée.

Le feu aux joues, très excitée, la comtesse referma ses vêtements et mit les scouts en cercle. Elle choisit un jeune garçon brun pour continuer la leçon. Tout le monde les observait. Elle souleva rapidement la chemise beige, dégagea l'étroite ceinture de cuir, déboutonna le short clair qui tomba sur les chevilles, et roula le caleçon sous les fesses. En faisant tourner le garçon sur lui-même pour que tous le visent, elle fit observer les caractères d'un sexe non encore arrivé à maturité. Elle retourna le petit prépuce, montrant que cette gaine était particulièrement utile pour la masturbation, elle fit rouler les testicules entre ses doigts, expliqua que leur état – relâché, gonflé, rétracté – était significatif des émotions de leur propriétaire. Puis elle fit signe à un

autre garçon de s'avancer mais, subitement angoissé, l'enfant ne répondit pas. Il s'affola, fit un pas en arrière en jetant des coups d'œil effrayés vers ses camarades pour chercher un appui. La première surprise passée, la comtesse fit lentement le tour du cercle, sondant chaque garçon de son regard plein de violence, qu'elle plantait au fond des yeux jusqu'à toucher l'âme. Alors, électrisés, les scouts se retournèrent l'un après l'autre, et soudain se précipitèrent tous ensemble sur leur camarade indocile. Ils lui arrachèrent la chemise bleu marine par la tête sans même la débou-tonner, l'un dégrafa le ceinturon, un autre descendit le short bleu nuit, ils se disputèrent pour tirer les chaussures et les bas. Pendant ce temps on détachait les sangles des sacs à dos, les mousquetons commençaient à siffler dans l'air. Ils immobilisèrent le garçon au sol et le fouettèrent avec un extraordinaire entrain. Quand leur liesse joyeuse se fut calmée, la comtesse retourna le garçon haletant et lui attrapa le sexe. Elle découvrit le petit gland, montrant que le fourreau qui l'entourait était fort utile pour le protéger, elle fit rouler les couilles entre ses doigts, expliquant que leur aspect mou et amorphe indiquait bien l'état de prostration générale du sujet.

Un ange déchu, puni de ses fautes par une peau squameuse et couverte d'épines, regarde tendrement un chérubin, son ancien amour, désespérant de pouvoir encore le tenir contre lui et lui communiquer le plaisir. Mais cet Éros chrétien croit dans l'innocence de son âge à un nouveau jeu. Il caresse cette gangue étrange, lèche les épines au goût acide, puis, entre deux écailles, baise les petites lèvres au bout de la verge, devenue trop raboteuse pour qu'il ne puisse jamais plus espérer la serrer dans son cul.

La comtesse s'impatientait, car elle n'avait pas déchargé après le toucher vaginal de la patrouille. Son valet marocain revint de ses appartements avec une seringue et une fiole. Deux des voyous, pulls déchirés, chemises à carreaux, pantalons épais et déformés, maîtrisèrent un scout blond grand et mince. Le contraste entre leurs traits brutaux, vulgaires, leurs cheveux courts et drus, et le corps élancé de l'adolescent à la souple coiffure l'exaspéra ; elle fit un signe. Tandis que l'un des séides tordait en arrière le bras de leur victime, le second ouvrit violemment la chemise beige en tirant d'un coup sur les deux pans. Le premier accentua sa torsion jusqu'à obliger le garçon à se plier

en avant, et l'autre, attrapant le col, lui découvrit d'un geste le dos jusqu'aux reins. Le Marocain s'avança en achevant de remplir la seringue, se pencha en souriant, pinça la peau sous l'omoplate, et planta l'aiguille. Un instant plus tard, le garçon se redressa en titubant légèrement, les yeux hagards, sans songer à remettre la chemise qui restait accrochée à ses avant-bras. Il semblait troublé : le cercle s'élargit. Soudain l'on remarqua que sa culotte se gonflait d'une façon anormale. Le Marocain attrapa la chemise pour achever de lui ôter. Placé derrière l'halluciné, il le ceignit pour dégrafer son short qu'il tira lentement vers le bas, et il dénoua les chaussures, roula les bas. Quand il eut libéré le sexe du bâillon du slip, le pénis se redressa avec une force et un volume étonnants pour un garçon de son âge. Entièrement nu, il gémit comme s'il avait mal. Il avait les yeux rouges. Il fit quelques pas, et sa verge tendue à l'extrême se balançait avec de petits mouvements rapides et mécaniques, comme un ressort non amorti. La comtesse, les narines dilatées, se déshabillait. L'adolescent poussa un cri de douleur. Elle se jeta sur lui et l'embrassa en le mordant à la bouche. Ce fut une mêlée infernale. Il se tordait en tous sens, agité de convulsions comme si un démon lui parcourait les nerfs. Elle possédait successivement chaque partie de son corps, en le griffant, le prenant, le suçant, et en évitant toujours le sexe brandi. Lui au contraire se contorsionnait maladroitement pour essayer de la pénétrer par tous les moyens, mais elle se déroba sans cesse. De plus en plus affolé par son désir artificiel, hors de proportion avec sa nature, sans possibilité de l'assouvir, il finit par tomber à la renverse, évanoui, raide, parcouru de spasmes inquiétants. Elle s'accroupit sur sa tête et se branla furieusement le clitoris sur l'arête du nez. Une première fois elle lui inonda le visage. Elle continua de s'épuiser en utilisant coup sur coup une épaule, une hanche, les orteils d'un pied. Puis elle revint frotter sa vulve ruisselante sur une oreille, et s'acheva en poussant des cris effrayants qui contribuaient à sa décharge. Enfin elle roula sur le côté, pantelante. Elle fit un signe à son valet marocain. Il s'approcha à genoux, prit entre ses doigts comme une chose, comme un cigare, le gros cylindre brun-rouge, couleur brique, de l'adolescent, et le glissa, décalotté mais encore sec, brûlant, entre ses lèvres. Le garçon se réveilla de sa transe en poussant un hurlement, et donna de furieux coups de reins comme un satyre déchaîné. Le Marocain se releva en riant, la langue pleine de sperme, tandis

que le garçon tombait de nouveau, mais cette fois tous les muscles énervés.

*

7 H. Les garçons sautaient hors de leur duvet, enfilèrent leur maillot de bain, et couraient sur la plage à qui plongerait le premier dans l'océan glacé de septembre. La comtesse Gamiani se réveilla seule dans son grand lit. Elle écouta un instant le vent qui lui apportait les cris des enfants dans les vagues, puis elle s'habilla doucement. Elle alla se promener au travers des couloirs déserts de son bunker gris. Il y avait eu les Nazis de 45, il y avait les scouts de 75, mais il y aurait aussi un jour les enfants libres de 2005, qui habiteraient ce bunker après l'avoir aménagé, comme aujourd'hui on recherche les vieilles demeures.

Il n'aurait que quatre ans, mais déjà il viendrait en pyjama s'asseoir au pied du lit de son grand frère et, avec un regard intéressé, il l'observerait comment on se masturbe.

Le garçon blond, dans sa fine combinaison blanche qui l'habillerait en entier, du col roulé jusqu'aux pieds, ouvrirait la porte de l'appartement. Un garçon brun plus jeune, vêtu d'une belle cuirasse de polypropulène noire – indispensable pour se promener seul dans la rue à l'abri de la pollution –, attendrait qu'on l'invite à entrer. Le bras tendu de l'hôte retenant la porte serait à la fois résistance et séduction, une provocation, le début du jeu. Il l'emmènerait enfin dans sa chambre, où il déciderait avec autorité : « On va jouer à la poupée. On serait des homosexuels, et on aurait adopté mon baigneur, Ted. » Ils joueraient à faire l'amour, en se déshabillant et en s'embrassant pour de vrai. Quand Ted aurait été méchant, ils le fesseraient ; quand il aurait été gentil, ils le récompenseraient en glissant leur petite pine bien astiquée entre les fesses de latex, dans un orifice hygiénique prévu à cet effet.

En été, sur la plage devant l'océan, des équipes s'affronteraient au jeu du « Pineball » : il s'agirait de pousser un grand ballon léger en n'utilisant que son pénis. Les garçons seraient vêtus de maillots rayés aux couleurs vives et de shorts spéciaux, ouverts devant et remontant les testicules vers le haut pour faire peur aux adversaires, et fendus par derrière pour exciter les coéquipiers. Car toute la difficulté pour les joueurs consisterait à rester en érection pour pouvoir pousser la balle, un pineballeur débandé étant

automatiquement hors jeu. Dans les vestiaires, ils s'échaufferaient en se masturbant mutuellement, en se mettant des doigts au cul, en se roulant des pelles. Pendant la partie, pour stimuler leurs favoris, le public hurlerait des obscénités comme : « Allez les verts ! Mettez-leur dans la chmouille ! », ou : « Vas-y ! tu vas le triquer ! », ou : « Allez ! astiquez-vous, nom de Dieu ! », tandis que les arrières, armés de fouets à longues lanières, fouailleraient le cul des attaquants pour renforcer leur ardeur. Après le jeu, l'équipe perdante serait tenue de se déshabiller de la tête aux pieds, et le public assisterait alors à une gigantesque orgie où les vainqueurs se feraient d'abord longuement sucer en passant de bouche en bouche, puis ils sodomiseraient à leur gré, en les prenant dans les postions les plus variées, les petits culs de leurs adversaires malchanceux, d'autant plus excitants qu'ils auraient été étrillés pendant une heure.

*

La comtesse appela son valet et le chargea de retrouver le jeune timide de la veille, celui qui avait été décidé par le philtre de son camarade. Quand il fut dans sa chambre, elle eut un mouvement de joie, accompagnée d'une bouffée de chaleur, car elle ne se souvenait plus qu'il fût si désirable. C'était un fils de pauvres, certainement, il n'avait pas pu se payer la tenue réglementaire des scouts. Il n'avait que des sandales en cuir raide et déformé par le temps, un short bleu marine long à taille haute, de coupe démodée – la toile en était si légère, elle avait si peu de forme, qu'on devinait au travers le pli de l'aine – et un vieux polo, bleu aussi, à manches courtes. Mais au-dessous d'une coupe de cheveux plate, peu seyante, la figure était si délicate et si fine qu'on aurait dit celle d'une fille. Elle lui caressa les épaules, déposa un baiser sur ses lèvres, et tout de suite se pencha pour tirer ses sandales. Elle passa la main sur ses mollets secs et nerveux tout en lui parlant. Elle lui demandait qui étaient ses parents, s'il avait des frères et sœurs, quelle était l'ambiance chez lui. Quand elle dégrafa la ceinture et débou-tonna la longue braguette, elle le regarda droit dans les yeux et il rougit. Elle continuait de lui parler, de sa mère, est-ce qu'elle criait beaucoup, est-ce qu'elle le rudoyait. Elle retira le short en lui soulevant un pied après l'autre, troussa le poloshirt et l'ôta par la tête. Elle lui demanda si son père lui donnait des corrections, combien de fois en moyenne. Elle saisit l'élastique déformé du caleçon usé et

le descendit. Elle lui passa la main dans le dos et, tout en lui tâtant les fesses, elle le fit avancer vers le lit. Ils se couchèrent sur les draps ouverts, elle voulut qu'il racontât ses punitions. La comtesse baisait le dessin délicat de l'oreille, les parois souples et minuscules du nez, le cou qui vibrait par la parole, tout en essayant de le branler. Mais le sexe restait fragile et ne prenait pas de forme. En revanche tout le corps était parcouru de frissons saisissants au moindre attouchement. Elle caressa la poitrine étroite de ses longs doigts, suçà les bouts bruns des seins qui se tendirent sur sa langue, embrassa le nombril, le pubis. Elle dut forcer brutalement le sphincter pour y introduire deux doigts, d'un coup.

Deux élégants touristes allemands marchent dans la médina. Un jeune garçon dort au pied d'une façade. À ses cheveux clairs, on peut penser qu'il est kabyle. « Bah ! pour les blonds nous avons mieux chez nous ! » dit le premier Allemand. Le second se penche et soulève brutalement le bras de l'enfant pour mieux voir son visage. Ils s'éloignent. Le garçon leur court derrière un moment, puis se décourage. Plus loin, c'est une petite fille qui les dévisage avec un sourire aguicheur. Elle a, fiché entre les lèvres, un énorme cigare. Elle est très provocante. Ils passent en la regardant silencieusement. Plus loin, la rue monte et surplombe les maisons. Ils s'arrêtent. De leur position élevée, leur regard plonge dans une chambre d'hôtel. Un petit garçon maigre est assis, tout nu sauf un short, sur le lit. Il observe attentivement quelque chose qu'ils ne peuvent apercevoir, et qui doit l'intéresser prodigieusement car sa main entre et sort de sa culotte, la froisse, la baisse, puis la remonte comme par un tic. « Il est trop clair, c'est un enfant volé. Ça ne nous attirera que des ennuis. » Plus loin, ils trouvent un nouveau garçon endormi à l'ombre, enroulé dans une vieille couverture. Il a comme oreiller un sac d'écolier – sans doute pour faciliter ses rapports avec la police. « On ne va pas tous les laisser passer ! » Ils tirent sur la couverture, le garçon se réveille et se lève. Il est réellement très crasseux. Néanmoins ils entrent tous les trois dans un hôtel de passe. Le garçon se déshabille seul. « Avec toutes ses croûtes, je ne sais pas si je vais oser l'en-culer... Il a une jolie bouche ; il me sucera plutôt. – Et s'il a une maladie ? Tu me la refilerais ensuite ! » Ils repartent en laissant une pièce au garçon furieux. La chaleur devient de plus en plus insupportable. Ils se sentent moites. Et ces

échecs répétés les dégoûtent d'eux-mêmes. Ils avancent péniblement, ils commencent à regretter tant de kilomètres parcourus. « Et celui-ci ? » Un garçon musarde, le nez en l'air, en traînant ses sandales poussiéreuses. Maillot mou sans manches, une espèce de caleçon qui laisse lire le petit gonflement du sexe, il est presque nu. Des cheveux bruns assez longs, un visage gouailleur, il a l'air bien jeune. Le premier Allemand s'approche : « Petit, tu viens avec nous ? » À cet instant, jaillissant de la rue, un autre garçon s'interpose. Il est à peine plus âgé, même coupe de cheveux, même regard facétieux et assuré. Il porte un vieil imperméable déformé et un pantalon trop long qui plisse sur ses chaussures fendues. Il prend son camarade par l'épaule en le serrant contre lui, et dit avec une grimace mi-sévère, mi-complice : « Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon copain ?! » Il a l'air d'un maquereau. Et, à côté, l'autre ressemble à une hétaïre haut troussée, avec ses jambes et ses bras nus. Cela fait un couple charmant. La même chambre d'hôtel les retrouve à quatre. Dès qu'ils ont été payés, le « maquereau » laisse glisser son imperméable sous lequel il est torse nu. Il apparaît à peu près propre – il doit avoir le sens du commerce. Il prend l'initiative. Il pose la main sur la taille du premier Allemand et déboutonne son pantalon blanc. L'« hétaïre », lui, va vers le lit dans lequel il s'étend voluptueusement. Le second Allemand le rejoint, le baise, caresse les membres nus, souffle dans les cheveux étalés sur le traversin. Le garçon passe ses bras autour du cou de l'homme, se cambre et vient se frotter contre son bas-ventre. Surpris, l'Allemand se sent grossir avec une extraordinaire rapidité. Il s'accolle plus violemment aux lèvres du garçon, lui repousse sa petite culotte, ouvre sa propre braguette. C'est ce moment que l'enfant choisit pour darder sa langue à la rencontre de celle de l'autre, tout en lui pressant nerveusement la nuque de ses deux mains réunies. D'un coup le vit de l'homme achève de se bander. Le petit, qui s'accouple en se collant au plus près, se tortille comme un ver de terre, attrape habilement le phallus entre ses cuisses, le serre, opère de petites pressions répétées avec les genoux sur les testicules. L'Allemand en a le souffle coupé. Il se tord en arrière et éjacule avec violence entre les jambes de sa jeune courtisane... Pendant ce temps, le maquereau baise à petits coups le sexe de l'autre Allemand au travers de son slip, tout en lui caressant les cuisses. L'homme pose les mains sur cette tête

brune, sous lui, et fouille dans les cheveux aux mèches souples. Le slip est vite rempli. Le garçon en saisit la ceinture avec les dents et le baisse. Au moment où il introduit le gland entre ses lèvres, les doigts de sa main gauche tâtent le sphincter anal contracté, ils le stimulent, ils l'échauffent. L'homme presse nerveusement la tête contre lui, le pénis s'enfonce loin. Soudain les doigts effilés pincement le petit cratère. L'homme se redresse comme un ressort qu'on détend, et lance son sperme au loin – qui est recueilli... Les deux Allemands se retrouvent seuls dans la chambre, pantois : les mêmes sont repartis sans qu'ils aient même pu les enculer ! La comète, guettée pendant des heures, est passée comme une fulguration.

La comtesse Gamiani était en train de finir son favori, en le sodomisant avec un godemiché d'un assez bon diamètre, lorsque son valet marocain la déranga pour lui apprendre qu'un scout avait découvert l'entrée du souterrain. Il avait surpris le garçon au moment où il en parlait avec ses camarades.

Au terme d'un dédale de galeries et d'escaliers, il était arrivé dans une grande salle basse, d'allure médiévale. Sans doute le bunker avait-il été construit sur une ancienne crypte. La lampe-torche qu'il avait apportée éclairait les pierres verdâtres de luisances mouillées. De longues chaînes rouillées pendaient de la voûte, terminées par des crochets acérés. Quelques barres métalliques se trouvaient fichées dans les cendres d'un brasero éteint. Des coffres sombres, entrouverts, bordaient les limites du caveau, et semblaient emplis d'instruments barbares. En particulier, on ne pouvait se méprendre sur le rôle du lit de cuir bardé de chaînes. Le garçon était bien vite remonté à la surface.

Sur la plage, un jeune homme est couché sur le dos, appuyé sur ses coudes. Il observe la mer. Il est blond, les cheveux en arrière, bien bâti et musclé, mais son sourire, ses yeux plissés devant le soleil, lui donnent un air énigmatique. Il porte seulement un maillot de bain bariolé, très voyant, comme peinturluré au hasard. À quelques mètres de lui, il y a un garçon allongé sur le côté. La main, qui soutient la tête, ébouriffe joliment des cheveux bruns, pas très longs, qui rebiquent entre les doigts, il regarde le jeune homme avec des yeux pleins de curiosité, sa bouche est grande et moelleuse comme la fente d'un derrière, il se caresse un talon avec les orteils de l'autre pied, négligement.

ment, tout son corps est une longue ligne courbe relancée par la saillie des reins. Sous ce regard, le sexe du jeune homme se dresse et bande le slip de bain bariolé. Il se lève et, passant près du garçon, il lâche avec autorité : « Viens ! », sans se départir de son sourire. Le garçon redresse la tête, à peine étonné, et se lève pour le suivre... En revenant du bois qui borde la plage, le jeune homme enjambe avec désinvolture un autre garçon allongé sur le sable. Celui-ci lui répond en le photographiant au passage, par-dessous. Il tord son corps comme un arc, et ses côtes dessinent sur le flanc des vaguelettes de sable, la hanche pointe sous le maillot de bain, une cuisse s'allonge. « Viens !! » dit encore le jeune homme avec le même sans-gêne et le même sourire... Quand il revient du sous-bois, le jeune homme choisit un autre garçon endormi au soleil. Seuls ses cheveux bruns font une ombre sur son visage clair. Une jambe est allongée, l'autre pliée sur le côté, dégageant une fesse ronde, où l'on imagine, au bout de ce chemin voilé par le maillot de bain, tendu, le petit trou vierge de son cul. « Viens !!! » dit le jeune homme avec impertinence... Quand il sort du bosquet, il découvre un quatrième garçon, qui l'observe depuis un rocher en riant, comme s'il avait surpris son manège. Mais son rire est amical. Il est tout à fait nu. Il est accroupi, une jambe repliée, l'autre pendant dans le vide. Ses bras entourent le genou dressé et cachent un sexe que cette position aurait mis en évidence. Le soleil agité par les branches caresse ce corps bronzé de grandes taches claires. Une herbe pousse dans une fissure du granit, droite le long de sa fesse lisse et courbe. Le jeune homme s'approche au pied du rocher, prend le garçon aux aisselles, le soulève et le repose sur ses jambes devant lui. Il l'examine, repousse quelques mèches brunes qui masquent le visage chaleureux, frotte de sa paume une joue pour en faire tomber un peu de sable collé, tâte entre le pouce et l'index les parties du petit sexe encore roulé en boule. Saisissant le garçon par les épaules, il le retourne face au rocher, et glisse un doigt dans la fente des fesses, pour, au préalable, en retirer le sable qui s'y est introduit. Puis il baisse son propre maillot de bain (le slip bariolé), et en sort un dard bien bandé, rouge vermillon, vérolé, purulent, suintant une écume rosâtre. Il le fait pénétrer d'un coup dans le garçon, où il éjacule presque aussitôt. Le venin se répand lentement dans ces jeunes entrailles, tandis que le jeune homme déjà se reculotte, et s'en

va sans un baiser. L'enfant se retourne, un peu frustré. Il passe la main entre ses fesses, et retrouve une traînée de sperme qui coule de son anus. Il la renifle, puis la dépose sur sa langue. Il la suce en souvenir – accélérant ainsi la progression de la contagion.

Dehors, un adolescent blond s'élança et plongea. Un instant, sur son torse nu, tous les muscles de ses pectoraux, de son ventre plat, de ses jambes gainées par le pantalon, avaient pris une contraction idéale. Son ami brun en resta stupéfait. Il regarda le corps blanc lutter contre les rouleaux gris-vert de l'océan. Puis il partit en courant. Du plus loin qu'il aperçût la comtesse, il hurla avec angoisse : « Vite ! il se noie !... » Elle le suivit. Au large, en effet, un point blanc apparaissait puis disparaissait dans la houle glauque, glissait sur les lames lisses, coulait dans des fonds qu'on ne distinguait pas du bord, réapparaissait au sommet d'une crête écumante. La comtesse observa longtemps la mer qui jouait avec son enfant. Elle le berçait, le dorlotait, le caressait et le fouettait sans cesse, elle le plongeait dans son sein, et le faisait resurgir au milieu de perles jaillissantes. La comtesse était un peu jalouse de voir que ce fils ingrat était allé s'abandonner dans d'autres bras que les siens... À un moment, le point blanc ne réapparut pas ; tout le monde scrutait les vagues ; on n'entendait que leur mugissement. Finalement, elle dit simplement : « Voilà le sort de ceux qui tenteront de fuir par la mer. »

Le bey a acheté de nouveaux esclaves. C'est un corsaire turc qui les a amenés de Monaco, où il les a lui-même achetés à un Français. L'ordonnance se présente au seuil de la tente, pour savoir si son maître désire en jouir dès à présent. Le bey lève doucement les yeux. Cette ordonnance n'est qu'un jeune roumi habillé en femme, un esclave, acheté enfant au même Turc, il y a quelques années. Elle a de longs cheveux bruns qui couvrent la base de son cou ferme, des colliers enroulés à l'avant-bras, des bagues à l'index et à l'annulaire. Elle se tient immobile sur le seuil, attendant les ordres, et pourtant pleine d'impudence. Il se lève et la suit vers les tentes qui forment le harem. Un petit garçon de dix ans, nu, se trouve devant l'entrée. Il garde une pose artificielle, les mains à la nuque, et ondulant comme une naïade. Il plisse les yeux et grimace sous la brûlure du soleil. À ses pieds est posé un vase de terre cuite : le col en est long, élancé, la matière délicatement

ocre, le corps agréablement renflé comme l'abdomen sans muscles de l'enfant. Un arbrisseau sec est fiché dans l'ouverture. Le bey le regarde attentivement, mais entre sous la tente sans le toucher. Un bardache brun, déjà nu, est assis sur un coffre haut. Il tient à la main un bouquet de fleurs épineuses. Un collier de médailles en cuivre martelé glisse négligemment sur sa poitrine. Le bey pose sa main sur le tissu qui couvre le couvercle du coffre. Cette étoffe est brodée de motifs sépia où s'emmêlent des courbes légères, de petites fleurs à trois pétales, des rosaces au centre minuscule, des buissons frisés, de gracieux dessins en forme de point d'interrogation, et des fuseaux contournés. Le bey regarde l'esclave au fond des yeux, et froisse entre ses doigts le tissu qui glisse sur le bois lisse et ciré. Le bey va s'asseoir. L'ordonnance fait entrer deux beaux adolescents, richement vêtus à l'occidentale, l'un comme femme, l'autre en jeune homme. L'ordonnance commence avec ce dernier ; elle lui retire son chapeau à larges bords, les souliers garnis de rubans, les gants blancs courts sur les poignets. Elle défait les nœuds qui serrent le pantalon aux genoux, et roule les bas blancs. Elle dénoue la grosse cravate, ouvre la veste brodée. La chemise se déboutonne par derrière, et tombe légèrement devant les épaules. Le bey se passe la main entre les jambes, d'avant en arrière, en appuyant. L'ordonnance dégrafe sur les côtés le pantalon qui descend tout seul, et délace le caleçon. Enfin, très lentement, d'une caresse sur le front du garçon dévêtu, elle fait glisser en arrière la perruque aux lourdes anglaises. Le bey a écarté sa djellaba, il sort son phallus déjà dressé... L'ordonnance passe à la demoiselle, il défait le gros bouquet qui pare le devant de sa robe, puis les nœuds qui serrent les manches au-dessus du coude, et retire ainsi la camisole. Elle fait lentement glisser la robe depuis les épaules, sur la poitrine plate, le long des hanches, d'où elle se répand sur le tapis. Le bey tire langoureusement sur son phallus, et chaque fois il tâte, il presse son gland délicatement. L'ordonnance défait le corset, les jupons, qui tombent sur des cuisses fuse-lées. Elle retourne la petite culotte qui contenait un sexe en saillie, roule les socquettes, fait sauter les souliers. Elle se relève pour tirer les longs gants, dénoue le ruban qui retenait le chapeau, et ôte la perruque d'un coup sec. Le bey se caresse doucement, en allant de la base vers l'extrémité de son phallus, comme pour le pousser vers le haut, pour l'inciter à grandir encore. L'ordonnance soulève un coin

de la tente pour faire entrer quatre soldats, qui saisissent chacun un bras des garçons, et les agenouillent. L'ordonnance prend deux roseaux enduits de cire, les glisse habilement dans le méat de chacun des garçons, et y met le feu. En voyant la flamme s'approcher des glands roses et délicats, soigneusement décalottés, le bey se met à bander beaucoup plus fort... L'ordonnance saisit deux barres de bois lisse, larges comme le pouce, effilées à l'extrémité, et tout du long garnies de pointes taillées en diamant, qu'elle enfonce en les faisant tourner dans le corail des anus resserrés... Elle sort d'un coffret des mygales ligaturées au bout d'une baguette, et promène ces grosses araignées poilues sur les bouches des garçons. Une eau laiteuse nappe le gland, dressé vers le sommet de la tente, tandis que le bey guette avec une excitation croissante l'instant où l'insecte agacé piquera. Tour à tour une tache violette s'étend sur leurs lèvres, comme s'ils avaient mangé de la confiture de myrtilles... Le bey se relève. L'ordonnance s'approche, arborant avec impudeur un air de satisfaction. Le bey pose la main sur l'épaule du garçon habillé de satin, et de l'extrémité du pouce, en signe d'acquiescement, presse la base de son cou. Un menton décidé. Une bouche provocante. Un nez parfait et délicieux. L'expression du visage est pleine d'une ineffable étrangeté, à la fois trop vicieuse et trop angélique, pour que le bey puisse se résoudre à le posséder. Il le regarde droit dans les yeux : sept arcs de cercle centrent la fascination, un arc-en-ciel. Sous deux ailes de libellule, le soleil se lève dans les dunes et se reflète sur le sable – un soleil double, brillant, clair, ardent, fiévreux, qui vrille la chair. Ses contours deviennent flous, il grossit, mille ramifications transparentes envahissent l'espace vibratile, le sol lumineux se soulève en tourbillonnant, il pleut du sable cristallin, cela fait mal aux yeux, cette hypnose stridulante devient intolérable. L'ordonnance le comprend, elle baisse hypocritement les yeux la première. Alors le bey se retourne, un peu vacillant, comme soûl. Il s'éloigne seul vers une partie de la tente où est dressée une couche formée d'un amoncellement de carreaux. Un éphèbe brun y attend, très inquiet des horribles hurlements qu'il vient d'entendre, le visage beau comme un masque d'argile. Il porte un turban roulé sur la tête et une djellaba finement rayée, dont le pan gauche, abaissé, dévoile à dessein une épaule, une partie de la poitrine et du bras. Les yeux sont arrondis par la peur – son désarroi se voit aussi dans l'autre main qu'il

porte à sa joue – la bouche est bien proportionnée, le visage régulier. La partie du corps qui pointe hors du tissu est engageante. Le bey est très excité, il n'a pas débandé d'un centimètre. Il dégage pourtant patiemment l'autre épaule de l'ample djellaba, caresse le beau corps hâlé en ses surfaces ondulantes et chaudes. Il tâte avidement le nid des aisselles, les abdominaux contractiles, la hanche splendide. Il lèche une oreille salée, mordille le cou rond et musclé, suce un sein au mamelon pointu. La peau de l'adolescent goûte le pain. Il l'embrasse fougueusement sur la bouche, avec une passion qui n'est pas sans une forme de tendresse. Le bey retire complètement la djellaba, repousse confortablement le garçon sur le dos, saisit le pénis et le glisse entre ses lèvres. Il le suce avec adresse, délicatesse, comme une friandise délicieuse qu'il fait rouler sur son palais, en réprimant son désir de la mordre. Quand l'éphèbe bascule mollement sur ses hanches en gémissant de plaisir, quand sa verge gonflée se pousse en avant et a rempli la bouche qui la reçoit, le bey se relève. Puis il conduit la tête de l'enfant sur son bas-ventre, et l'adolescent avale la hampe brune tendue vers lui. Il suce avec application, en serrant bien le gland entre ses lèvres, il lèche les couilles, il fait tout comme l'ordonnance lui a enseigné. Le bey s'écarte, il retourne l'éphèbe sur le ventre, lui ouvre les jambes, et le pénètre lentement, mais sans marquer de pause. L'adolescent était vierge. La dureté de son sphincter comprime délicieusement le phallus du bey, qui reprend d'une main la pollution du garçon, tandis que de l'autre il l'amène à tourner la tête jusqu'à pouvoir l'embrasser. Il est devenu beaucoup plus fougueux, plus dur, il lui écrase les lèvres sous les dents, il pétrit les petites couilles durcies, il claque avec le ventre le cul qu'il pourfend à coups de reins. Quand le garçon à bout de forces s'abandonne et éjacule, les spasmes qu'il inflige au membre comprimé dans ses entrailles, décident de la décharge du bey. Celle-ci ne se fait pas sans quelques violences, et tandis que la main se serre brutalement sur le jeune sexe qui vient de se libérer, il mord soudain à pleines dents les lèvres qu'il suçait.

La journée se passa difficilement. Quelque chose de malsain, de fiévreux, alourdissait l'air et tournait les esprits. La comtesse Gamiani fit déshabiller beaucoup d'enfants, arrangea des poses aux corps multiples, s'échauffa énormément, mais ne déchargea pas souvent. Elle était électrisée. Derrière elle, le valet marocain suçait ce qu'elle n'avait

que caressé, pénétrait ce qu'elle n'avait qu'excité. Vers la fin de l'après-midi, discrètement il lui signala croire qu'un autre scout manquait. Elle ordonna au C.P. de regrouper sa colonie sur la plage, et l'appel vérifia rapidement l'hypothèse. Elle observa avec fureur l'un après l'autre les enfants effrayés. Aucun ne broncha. Seul le vent leur rabattait les cheveux dans la figure et faisait claquer les chemisettes et les culottes de toile. Elle lança un ordre sec. Quatre hommes de cuir noir rentrèrent prestement dans le bunker. En le maintenant à distance au moyen de lourds fouets, ils revinrent avec un grizzly qui avançait en se dandinant sur ses pattes arrière. Ils lâchèrent le fauve vers la forêt. Et elle dit seulement : « Voici le sort de ceux qui tenteront de fuir par la terre. »

Cette nuit-là, le gros nounours se laissa tomber dans les bras du garçon, transformant son sommeil en cauchemar. Les griffes longues et acérées déchirèrent les habits légers, délivrant aussitôt le sang rouge qui jaillissait au rythme des coups de patte. Des mèches de cheveux blonds, accrochées à des bouts de peau sanguinolente, se mêlaient à la belle toison grise.

Un jeune enfant nu croque une pomme au beau milieu du jardin. Il nous sourit. Tombant du soleil, un grand aigle fond sur lui et l'enlève dans un étourdissant bruissement d'ailes. Il s'élève puissamment, alourdi par le beau fardeau qu'il tient entre ses serres, et disparaît dans l'azur. Il vole longtemps, franchissant de hautes montagnes, et vient enfin se poser dans une vallée boisée. Un jeune sauvage se dresse contre eux l'arc bandé, mais, ayant reconnu l'aigle, il examine la proie qu'on dépose devant lui. Il pince les cuisses de l'enfant, les bras, les pommettes, pour en éprouver la tendreté. Puis il le ligote étroitement tout le long du corps avec du raphia et, alors que le garçon est encore tout vif, il lui enfonce une longue baguette effilée entre les fesses, de telle façon qu'elle ressorte par la bouche. Enfin il suspend cette brochette frétilante au-dessus d'un feu de braises.

*

Le lendemain, au petit matin, tous les occupants du bunker avaient été réunis dans la salle ornée de l'image d'un grand pénis. La comtesse Gamiani fit agenouiller les scouts face à l'icône, droits, les mains jointes. « Recueillez-

vous ! Priez le phallus rédempteur... Et espérez qu'il vous soit propice, car à cet instant tout est fini ! » Après une minute de silence, la petite troupe se releva et descendit dans le souterrain. Dans la grande salle au plafond bas, les satellites prirent des chaînes et des fers avec lesquels ils attachèrent les garçons, en se servant des anneaux scellés dans les murs, des colonnes, du lit de cuir. Ils se saisirent du C.P. et le déshabillèrent brutalement. Ils ne lui laissèrent que son caleçon. Puis ils le poussèrent vers le fond de la salle où était préparée une grande croix en bois. Ils y couchèrent le jeune homme, et lui clouèrent les paumes et les pieds. Ils réunirent leurs forces pour dresser la croix contre le mur, puis entourèrent le crucifié de quelques torches pour l'éclairer. Depuis l'autre l'extrémité de la salle, la comtesse avait suivi cette mise en place sans y participer, appuyée d'un coude sur l'épaule de son valet marocain.

Puis elle se dégagea, fit quelques pas, et s'approcha au hasard d'un premier garçon, enchaîné dos au mur. Il avait de jolis cheveux blonds, qui bouclaient à peine sur son cou délicat ; un de ses bas blancs avait glissé sur son mollet. La comtesse mit un genou au sol, défit la braguette, écarta le slip blanc. Elle plongea un pinceau gros comme le pouce dans un gobelet d'acide, et barbouilla gentiment tout le petit sexe. Elle se releva et, tandis que son valet plaquait le garçon contre le mur pour l'empêcher de bouger, elle lui peignit les yeux, lui farda les lèvres, lui introduisit, non sans quelque difficulté, tout le pinceau dégoulinant dans la narine. Les parois nasales éclatèrent, rongées de l'intérieur. Elle le quitta après lui avoir passé une main caressante sur les fesses.

Elle s'arrêta devant un beau garçon torse nu, enchaîné à côté du précédent. Elle laissa ses doigts errer sur la poitrine livrée à ses caprices, puis elle le baisa sur les lèvres avec une intensité croissante. Bientôt elle força la bouche à s'ouvrir, et sa caresse pénétra dans des endroits plus intimes. Elle suçait la langue souple et nerveuse ; d'un vif mouvement des mâchoires, elle la trancha net. Elle se recula d'un bond pour éviter le spasme rouge qui s'étendit sur la face. Elle lui cracha le bout de chair au nez.

Un autre enfant était ligoté face à un pilier. La comtesse lui caressa le dos, froissant la chemise de toile sous laquelle il était nu. Elle lui palpa les fesses au travers du short, reconnut un caleçon. Un garde du corps s'approcha, et elle lui prit le câble d'acier qu'il apportait. Elle commen-

ça de frapper, en visant le derrière. La toile de la culotte ne tarda pas à se déchirer en plus d'un endroit. Un slip vert apparut. Bientôt son tissu élastique se fendit, alors que le short était en lambeaux déjà, et les premiers cinglons rouges crevèrent les marques violettes précédemment imprimées sur la peau. Des gouttes de sang volèrent dans l'espace, à chaque retour du filin. Quand le caleçon fut définitivement ouvert, la comtesse enfonça un feu de Bengale dans le rectum de l'enfant, et elle l'alluma. Une gerbe de lumière s'échappa, accompagnée d'un merveilleux hurlement, grésillant du fond de la gorge. Il résonna longuement sous la voûte, et ne s'éteignit qu'avec la pièce d'artifice.

Un autre était retenu par les poignets, les bras en l'air, à une chaîne qui pendait du plafond. Le Marocain le déshabilla, coupant les vêtements au moyen d'une lame de rasoir cachée entre ses doigts, par petits coups, comme un coiffeur qui rectifie d'un côté puis de l'autre chaque mèche successivement. En enlevant le slip, il baisa rapidement les fesses fermées et peureuses. La comtesse prit une pince dans un brasero, et la referma sur le triceps tendu d'un bras. Elle serra. Elle prit une autre pince, et saisit la chair délicate de l'aisselle. La peau blanche et fine disparut. Avec une autre pince encore, elle s'accrocha à la hanche. Le fer rougi s'arrêta contre l'os. Puis elle choisit une pelle, et en appliqua toute la surface sur une fesse, à plusieurs reprises, en remettant chaque fois le métal dans le feu jusqu'à ce qu'il revînt au rouge. La partie du cul ainsi traitée semblait s'être rétractée, et paraissait couverte d'un placard de fèces.

Deux garçons étaient debout côte à côte, l'un très blond, l'autre légèrement roux. Ils portaient des sacs à dos chargés de cailloux qui représentaient un poids infernal et sous l'effort la transpiration leur coulait le long des tempes. Ils avaient les bras dans le dos, attachés aux lanières du sac, et une corde passée dans une poulie au plafond se terminait en une boucle étroitement ajustée autour de leur cou, de telle sorte qu'ils ne pouvaient même pas ployer les genoux sans s'étrangler. La comtesse commença avec le plus blond des deux. Elle défit le gros ceinturon de cuir qui bouclait la taille, et d'une secousse elle arracha le short qui s'ouvrit avec un craquement sonore. Elle écarta le slip de la même façon, et cela fit autour des hanches du garçon, comme une corolle de lambeaux irréguliers. Elle eut une sorte de crispation nerveuse en agrippant ses organes sexuels dans sa main refermée comme une serre, puis elle reprit le câble

d'acier et l'enroula en prenant ensemble la racine du pénis et les testicules. Elle s'assura une bonne prise, puis elle sera de toutes ses forces. Le garçon tenta en vain de se débattre. Les petits organes gonflèrent, rougirent, devinrent violets, se contournèrent comme une crotte sortant de l'anus d'un chien, puis, vaincu par la douleur, entraîné en arrière par le poids, le garçon glissa et resta suspendu à la corde au bout de laquelle il se tortillait comme un ver. La comtesse déculotta le garçon roux aussi violemment qu'elle l'avait fait pour le précédent. Elle décrocha la timbale qui pendait du sac et, en la présentant sous son gland, elle lui ordonna d'uriner. Après une hésitation, le garçon n'eut aucun mal à remplir deux décilitres d'un beau liquide jaune clair. La comtesse le lui versa lentement sur la tête, en prenant soin d'inonder toute la chevelure. Le reflet roux s'accrocha pour prendre un aspect cuivré. Puis elle sortit le poignard qu'il portait à la taille, et s'en servit pour lui faire de fines entailles dans les lèvres. Sa bouche se colora en rouge vif, qui le rendit encore plus excitant. Elle accrocha avec ses ongles un pan de la chemise, et le tira sur le côté d'un coup sec : les boutons s'envolèrent comme une nuée de piafs affolés. Puis elle piqua le bout de sein gauche au travers du tee-shirt blanc, et une tache rouge traversa le coton. Elle travailla un moment pour agrandir le trou, puis elle plaça soigneusement la lame entre deux côtes, et elle donna une bonne secousse : le couteau scout s'enfonça profondément dans le cœur du jeune garçon.

La comtesse choisit deux scouts de même âge et de même taille, aux corps particulièrement fins et élancés, l'un brun, l'autre blond. On les délivra. Pendant qu'ils se déshabillaient eux-mêmes, la comtesse annonça que serait épargné celui qui vaincrait l'autre, dans un combat à mort. Les deux enfants, tout nus, figés de peur, se regardèrent un moment. Finalement le noiraud, qui paraissait un peu plus vicieux que son compagnon, attaqua. Il sauta d'un coup en avant, et ils roulèrent sur le sol, agrippés l'un à l'autre. Le blondinet essayait de prendre l'avantage en étouffant son adversaire entre ses bras, mais il n'avait pas assez de force. Le noiraud parvint à dégager un bras et griffa le visage de son ami, en lui enfonçant les doigts dans les yeux pour l'aveugler. Il lui creva un œil. Le blondinet fut saisi d'une véritable furie qui lui redonna des forces, et il tenta de fracasser contre le pavé du sol la tête du noiraud. Celui-ci se défendit en envoyant un coup de genou bien ajusté dans les

couilles du blondinet, qui en eut le souffle coupé. Le noiraud en profita pour bondir sur ses pieds, et se jeta sur son camarade pour l'étrangler. Mais il ne se garda pas suffisamment, et une main l'attrapa par les cheveux. Cette prise assurée, le blondinet, suffoquant, força celui qui le terrassait, à baisser la tête jusqu'à pouvoir mordre à grands coups dans tout ce qui dépassait de la face. Le noiraud fut obligé d'abandonner, ils roulèrent chacun d'un côté. Halluciné, marchant cassé en deux et se tenant le sexe, le blondinet d'un seul œil repéra un brasero. Il le souleva à mains nues, sans paraître sentir ses paumes qui collaient au métal. À l'instant où le noiraud se relevait, trop occupé de son nez en bouillie qui lui faisait horriblement mal, il reçut de plein fouet les charbons incandescents. L'assistance s'écarta vivement devant les braises qui rebondissaient en tous sens. Le blondinet saisit en tâtonnant un tisonnier tombé du brasero, et se jeta pour l'enfoncer dans la gorge de son adversaire. Quoiqu'il l'eût bientôt percée, il s'acharna encore longtemps après que ce ne fût plus nécessaire. La comtesse s'approcha, lui posa une main caressante sur l'épaule, et d'une pression le tira en arrière. Il se releva, hagard, titubant. Elle lui sourit, ravie de l'observer de près. Pendant ce temps, un jeune homme en blouson de jean lui fermait un nœud coulant autour de la cheville. Ils firent passer la corde dans un anneau au plafond, et tirèrent d'un coup sec. Le blondinet fit une pirouette dans les airs, et se retrouva suspendu dans le vide, par une seule jambe.

On remit un petit peu d'ordre, tandis que la comtesse se dirigeait vers un jeune scout en short bleu foncé, torse nu, ligoté et allongé à même le sol. Elle le poussa sur le dos, bien à plat. Il avait de beaux cheveux bruns, un peu embroussaillés, un visage tendre, et sa poitrine gardait les traces boursouflées d'anciens coups de fouet, qui avaient dû être sévères. Quatre hommes habillés de cuir s'approchèrent. Ils déposèrent un premier bloc de granit en travers des épaules du garçon. Un second sur les hanches. Un troisième sur les jambes. Puis ils continuèrent en hauteur à partir de cette base. Le contenu de la tête sortait par toutes les fentes du crâne. À la suite, chaque os céda avec un petit bruit astringent tout à fait désagréable, puis s'effrita complètement.

La comtesse s'approcha d'un jeune garçon brun, lié en étoile par les quatre membres au lit de cuir. Elle s'assit doucement à ses côtés, sur le bord du matelas. Il était blanc

de peur. La chemise bouffait un peu dans la ceinture. Elle la tira lentement et la remonta jusqu'au milieu de la poitrine. Elle déboutonna le short qui s'ouvrit sur le slip blanc et triangulaire, et saisit l'élastique qu'elle fit glisser sous les fesses. Le sexe était insignifiant de petitesse et tout recroquevillé. La comtesse lui caressa le haut des cuisses, les hanches, l'abdomen et, passant la main contre le cuir sous son dos, elle lui frotta le creux des reins. Son art rendit bientôt une apparence normale à la petite pine, s'il ne parvint pas à la faire réellement bander. Le valet marocain qui s'ennuyait s'agenouilla près de la tête de l'enfant. Tête-bêche, il lui baisota, il lui suçota la bouche, et il y avait une grande disproportion entre les grosses lèvres retroussées de l'adulte et l'étroite ouverture à bords fins du garçon. Le fer effrayant du scalpel pénétra le scrotum, séparant symétriquement les deux bourses. Le sang libéré se répandit richement. La tête du jeune scout allait violemment entre les deux paumes de l'homme. La lame détacha le premier testicule de sa gangue pleine d'une mousse corail, et trancha le canal déférent. Il roula et tomba sur le cuir. L'autre le suivit peu après. Les cheveux bruns se répandaient de tous côtés comme une fontaine tourbillonnante, et le Marocain buvait avec délices tous ces cris affreux. La comtesse pointa l'instrument au centre de la plaie ouverte, et enfonça l'acier brillant. Quand elle fut arrêtée par des résistances, elle utilisa un marteau jusqu'à ce que tout eût disparu dans le corps.

La comtesse rassembla quelques-uns de ses sbires, et leur désigna une nouvelle victime, que le valet venait de détacher. Les jeunes gens s'élancèrent et le garçon eut la réaction souhaitée : il tenta de fuir. Mais après quelques passes de cache-cache entre les colonnes, le jeu fut fini à peine commencé. Les voyous déshabillèrent leur proie au couteau, et le bruit du tissu qui se déchirait se mêla aux rires et aux quolibets graveleux. Les membres nus et fragiles furent happés par des poignes râpeuses, insupportablement brutales, le garçon fut tourné, bousculé, secoué en tous sens, et ils le frappèrent avec la boucle métallique de leur ceinturon. Ils étaient redevenus comme ces enfants qui se renvoient une balle au moyen d'un fouet de corde. Mais cette fois encore le jeu fut bientôt terminé, après quelques allers et retours le garçon s'effondra, ses jambes devenues molles se plièrent et il roula par terre. Les lanières continuaient de claquer sur lui et de le marquer de taches lie-de-

vin. Les ardillons lui percèrent la chair en plus d'un endroit. Une oreille fut arrachée, le nez cassé sous un plat de cuir, et les lèvres furent écrabouillées par un coup bien ajusté. Deux bottes maintinrent les bras au sol pour les empêcher de protéger le visage et, avec adresse, les yeux furent successivement crevés. Comme s'ils n'avaient plus assez de forces, ils s'aidèrent de chaînes de vélo pour défoncer la cage thoracique. Au léger cadavre rougi, ils retirèrent d'un seul coup de couteau les trois parties du sexe.

Un scout blond de seize ans remplaça le précédent occupant du lit de cuir. Le sang avait à peine eu le temps de sécher. La comtesse, assise à côté du garçon, le caressa au travers de sa chemise et de son short. Elle toucha ses épaules tendues par la chaîne qui tirait sur le bras, son torse harmonieux, son ventre plat. Elle palpa les hanches, reconnut au travers de la culotte de toile les attaches des jambes au tronc, descendit sur les cuisses déjà bien musclées. Pendant ce temps, le valet glissait l'embout souple et long d'un petit entonnoir au fond de la gorge du garçon : il s'étouffa, faillit vomir, puis finit par retrouver sa respiration. Le valet à petits coups commença de verser une préparation d'eau chaude et de levure. La comtesse essuya la sueur qui avait perlé sur le front, et caressa affectueusement les joues rouges, encore couvertes d'un duvet léger. Le valet continuait de verser. La main de la comtesse tâta le ventre de l'adolescent : on aurait dit qu'il gazouillait... Elle déboutonna la chemise et le premier bouton du short, et elle sentit sous ses doigts l'abdomen se tendre au fur et à mesure. Après l'ingestion forcée de plusieurs litres d'eau fermentée, elle pouvait caresser la poche rebondie qui déformait le garçon au milieu de son corps. Il vomissait et recrachait en partie, mais le Marocain versait toujours davantage. Une tache sombre s'agrandit dans le fond de la culotte, une eau brune commençait à couler des intestins. Il urina aussi, mais encore dans une proportion moindre par rapport à ce qu'il ingurgitait. Le ventre du garçon avait pris une taille étonnante, on aurait pu le croire enceint, la comtesse sentait les masses liquides se déplacer sous sa main. On retira l'entonnoir, et l'on détacha le patient pour le retourner. Des rots et des pets accompagnaient les rejets d'eau qui devenait gazeuse. On lui tira sa chemise et ses culottes. La comtesse s'opposa à ce qu'on lui retirât ses bas blancs. Elle passa la main entre les fesses, éclaboussées d'excréments liquides, et lui glissa les doigts dans les cheveux, en lui ébouriffant

amicalement la nuque. On lui lia dans le dos les quatre membres en les réunissant. Les poignets nus rejoignirent les chevilles vêtues de laine écrue, ils furent rendus étroitement solidaires par la cordelette qui boursoflait pareillement la peau et le tissu. On le hissa jusqu'au plafond à l'aide d'une poulie. Puis les voyous le lâchèrent d'un coup. Intrigués, ils s'approchèrent du pantin désarticulé qui gisait face contre le sol, un peu déçus qu'il n'eût pas explosé comme une baudruche qu'on claque entre ses mains.

En contournant une colonne, la comtesse découvrit son petit amant, debout dans un coin sombre où il se tenait immobile. Lors de la descente au souterrain, elle avait fait signe qu'on ne le touchât point. Écrasé par l'horreur du spectacle, il était pris d'une terreur panique, tout transi d'effroi et d'épouvante. Il s'était retiré dans l'angle opposé à celui de la porte, pour qu'on ne crût pas qu'il voulût s'enfuir, et qu'on ne lui ôtât pas cette liberté quasi miraculeuse. Elle lui caressa la tête, puis lui passa le bras autour des épaules.

« Toi, tu es le plus gentil. Tous les autres, ceux qui sont attachés là-bas, vivants ou non, tous les autres sont beaux, élancés et bien faits. Mais ce sont de petits animaux dont la cervelle est occupée par des instincts ordinaires. En périssant aujourd'hui, ils évitent leur destin, ils ne deviendront pas des bourgeois ventrus ! Tandis que toi, tu es plus discret sans doute, mais tu es le plus sensible, le plus fin, le plus singulier. Tu es le plus intéressant – tu es mon préféré !... Laisse-moi le temps de m'occuper de cette viande fraîche qui reste encore à découper, et je reviendrai vers toi, nous jouerons, nous referons l'amour ensemble, mon chéri ! »

Tout en lui baisant le visage à petits coups, elle lui caressait le dos de ses deux mains. Elle s'attarda longtemps sur les fesses, petites et dures, étroitement nouées aux cuisses. Sous la mince culotte de toile, les chairs élastiques résistaient sous la pression des doigts. Elle posa ensuite la main à plat sur le ventre, rétracté par la peur, et elle la remonta jusqu'au col. Elle attrapa le garçon à la gorge et l'embrassa fougueusement, aspirant d'un coup toute la langue qu'elle mordillait sans lui faire mal.

La comtesse retourna à son ouvrage. Elle continua sa mise à mort, parfois avec une calme efficacité, à d'autres moments pleine d'une exaltation furieuse. Certains garçons subirent le garrot, d'autres furent brûlés vifs, d'autres furent étouffés lentement.

Au bout d'un moment, il n'en resta plus qu'un. Un scout très jeune encore, aux cheveux lisses, d'un brun sombre, presque noir, avec un visage doux qui avait quelque chose d'eurasien. C'était précisément celui qui le premier avait découvert le souterrain. Il avait les bras en l'air, retenus par des fers scellés dans le mur, et il était vêtu de l'uniforme réglementaire, avec le foulard vert roulé et glissé dans une bague de cuir, sous le col de la chemise beige. La comtesse regarda fixement cette bague, qui était une clé de voûte en haut de la poitrine. Elle la retira. Elle sortit le foulard hors du col. Elle détacha la ceinture, autre contrefort du costume, et la tira des passants. Avec une paire de longs ciseaux effilés, elle trancha au ras de la chemise, au bout de l'épaulette, quelques courts rubans de couleurs vives (qui devaient avoir une signification au sein de la patrouille). Puis, en se servant des pointes, elle se lança dans un long travail minutieux, où elle coupa les fils de toutes les coutures de tous les habits du garçon, comme si elle avait voulu l'éplucher, mais en respectant les lignes de force du costume. Elle sortit la chemise hors du short et commença par un flanc. Elle alla point à point depuis le bas vers l'emmanchure, elle la contourna, et suivit la couture en montant jusqu'à la saignée du bras où la manche était retroussée. Elle la déroula pour la découdre jusqu'au poignet. Elle pencha légèrement la tête du garçon sur le côté pour détacher le col plus aisément. En faisant le tour du cou, elle lui soufflait son haleine dans les cheveux, elle reniflait à petits coups l'odeur d'enfant qui en émanait et qui l'excitait. Elle fit sauter les boutons de devant un à un, et elle pouvait le sentir trembler lorsqu'elle s'appuyait sur sa poitrine. La chemise fut ôtée comme on ouvre un pliage savant. Quand le garçon fut torse nu, elle se mit à genoux devant lui et lui fit écarter les pieds. Elle pencha la tête entre ses cuisses, commença au bord d'une jambe du short, et défit toute la couture de l'entrejambe. Les pointes des ciseaux s'appuyaient sur la peau, s'accrochaient dans le coton du slip petit à petit découvert. De l'autre main la comtesse prenait appui sur le bas-ventre du garçon. L'odeur était plus acide, mais elle la respirait avec autant de plaisir. Du pouce gauche, elle ramenait le tissu défait pour ouvrir toujours plus loin la voie aux ciseaux, et elle massait ainsi les parties de l'enfant. Elle sentait que cela accroissait son émotion, mais aucun renflement ne semblait vouloir venir, au contraire. Quand le short s'évasa en jupette, elle trancha le

bouton principal, à la taille, puis le premier de la braguette, et encore un autre, jusqu'à ce que, navire quittant majestueusement le quai, ses débris glissassent lentement par terre. Elle coupa les solides lacets des chaussures de cuir, qu'elle tira aussitôt. Elle sectionna, juste sous le jarret, l'élastique du premier des bas blancs, suivit le long du mollet une chaîne de points tricotés en laine, et ne s'arrêta qu'à la pointe du pied. Le second bas fut ouvert symétriquement. Elle se releva. Elle se rapprocha du garçon et lui prit au travers du slip les fesses à deux mains. Elle le manipula longtemps, sans le quitter des yeux. Il baissa la tête, le nez dans les seins de la comtesse, les joues empourprées par l'efficacité de ce massage, bien que son corps retenu au mur par les poignets frissonnât du haut jusqu'en bas d'une frayeur incoercible. Elle glissa ses deux mains le long des hanches étroites, sous la ceinture élastique du slip, et entraîna la culotte au milieu des cuisses. Deux coups de ciseaux rapides firent sauter au loin le tissu. De la main gauche, elle releva les cheveux noirs et lisses, et de la droite elle planta un bistouri dans le haut du front, à la racine. Elle sectionna la peau sur toute la largeur, puis descendit le long de la tempe, remonta au-dessus de l'oreille, et glissa d'un trait jusqu'à la nuque. Elle reprit le garçon de l'autre côté et de la même façon elle rejoignit le point qu'elle avait atteint. Le cuir chevelu s'arracha facilement. Elle le pressa entre ses mains, jouissant de ce contact souple et soyeux qu'aucune forme ne retenait plus. Les mèches noires se collaient aux doigts tachés de brun-rouge, et petit à petit les cheveux se coagulaient ensemble et formaient des épis drus. Elle abandonna cette dépouille et vint baiser à petits coups l'os du crâne découvert. Le sang ruisselait sur le visage et coulait en longues veinules, selon des trajets contournés, de la poitrine jusqu'aux talons. Les oreilles pendaient sur le côté, ridiculement en surplomb. Elle fendit la peau du front par le milieu et suivit l'arête du nez. Elle commença de débarrasser délicatement le visage de son enveloppe. Ce travail minutieux dura plusieurs heures, au bout desquelles le jeune scout fut complètement écorché.

Un homme vient toujours dans le même musée, dans les mêmes hautes pièces, glauques et poussiéreuses. Il s'assied sur un banc et regarde. À un bout de la salle, il y a un grand tableau d'Ingres. Il ne s'intéresse qu'à un fragment, le coin inférieur droit, où un Ganymède est peint assis, l'air

songeur, la joue appuyée sur un genou relevé, le corps empreint par une légère langueur. Une bande de tissu moiré ceint la tête au travers des mèches brunes, c'est son seul vêtement. Les chairs sont tendres, blanches, un ivoire soutenu d'incarnadin. L'oreille est une miniature finement ciselée. Le ventre, plié par la cambrure du corps, se fronce en fragiles fossettes qui révèlent la douceur des chairs. Les fesses sont rondes et régulières, bien dans le prolongement de la cuisse, et font un aimable contraste avec le talon qui est ramené contre elle, et dont la ligne élancée est délicatement osseuse... De l'autre côté de la salle, dans une alcôve où elle se dresse sur un piédestal, il y a une statue antique en marbre gris. C'est une composition à deux personnages, mais l'homme ne voit que le corps tourné vers lui de l'adolescent bouclé. Il est nu, couché à la renverse, la tête et les bras en surplomb. Le regard est attiré par les doigts qui pendent sans contrainte, dont les courbes déliées, chacune différente, se suivent harmonieusement. Puis il monte le long du bras mince, à la ligne d'une sinuosité ineffable, se pose sur le cou où un trait en relief joint le coin du menton à la poitrine. Le torse tendu met en valeur les moindres détails de son modelé. Plus loin, un petit appendice s'érige pour marquer le sexe. Pour achever ce charmant désordre, la cuisse est rejetée à l'horizontale et tasse les fesses, dont la fossette en saillie dit assez la chaude fermeté... L'homme ne bouge pas de ce lieu idéal, si ce n'est la tête pour passer d'un point de vue à l'autre. Au fil des heures son esprit s'embue, la toile et la pierre se dissolvent en taches colorées, en nuées papillonnantes. Les formes prennent vie, se redressent, se relèvent, marchent à leur rencontre. L'homme lui-même apparaît dans son propre songe, il s'interpose, enlace les deux éphèbes qui allaient se retrouver, baise alternativement leurs lèvres onctueuses, se perd, s'abandonne dans ce contact trop souhaité, il se ramollit, il s'enfonce dans des couleurs de plus en plus sombres, il se décompose et il devient terre, finalement, comme ceux à qui il s'accouplait.

Les voyous avaient occupé ces longues heures en déambulant dans les rangées de cadavres différemment agencés, et en achevant les quelques enfants que la comtesse Gamiani avait laissés agonisants. Ils plantèrent un pieu dans le flanc du C.P. toujours misérablement épinglé sur sa croix. Ils faisaient des plaisanteries grivoises et riaient bruyamment. Quand elle en eut fini, la comtesse retourna

vers le coin le plus sombre de la salle, où elle retrouva le garçon transi. Elle lui fit une gentille caresse sur la joue, puis lui donna ses doigts à lécher. La langue rose de l'enfant se glissa entre les phalanges rouges et gluantes pour les nettoyer. Il suçait le sang de son propre camarade, puis il avalait rapidement. Il devait avoir si peur qu'il n'en sentait même pas le goût.

Ils remontèrent dans ses appartements. Elle se déshabilla et entra dans la douche. Elle prit plaisir à s'exhiber aux regards de ce jeune garçon effarouché, elle se savonna lascivement en se passant les mains partout, elle se souleva les seins, elle se caressa les fesses. En sortant, elle se sécha et s'enveloppa d'un peignoir de soie noire. Elle lui dit de faire ses besoins. Le garçon obtempéra immédiatement. À chaque nouvel ordre, il se jetait en avant pour y satisfaire, comme si cela pouvait repousser son angoisse. Il baissa nerveusement son short et son caleçon, et s'assit sur le pot. La comtesse s'accroupit devant lui. Elle lui mit la main sur l'épaule, près du cou, et lui massa l'angle du menton avec le pouce. Il urina. Elle baissa les yeux sur le petit pénis d'où jaillissait un jet clair, mince et dru. Quand les dernières gouttes tombèrent, elle l'encouragea à pousser. Il fit un effort, malgré la crampe générale qui le nouait, et elle sentit dans l'épaule un tremblement qui parcourait le corps durci, elle vit le visage se crispier, le ventre avait des mouvements de contractions, elle devina qu'il parvenait enfin à produire ce qu'elle demandait. Elle lui passa la main entre les cuisses, et reconnut la pointe d'un étron très dur qui apparaissait entre les fesses. Elle resta la main ouverte, jusqu'à ce qu'il l'eût doucement déposé dans sa paume. La merde s'était moulée en se tassant en petits grelots, et sa surface extérieure ressemblait aux lobes d'une cervelle. La comtesse essaya d'en séparer un grain, mais elle était homogène au centre et la boulette ne vint qu'en se déchirant. Elle l'écrasa entre ses doigts et la porta à ses narines. Elle resta longtemps immobile, à croupetons, humant de l'enfant les matières qu'elle aplatissait sur sa paume en cercles de plus en plus larges.

Elle releva brusquement les yeux vers lui. Comme en se ressaisissant, elle lui sourit et alla se laver les mains. Elle lui dit de s'essuyer et de se déshabiller. Le garçon déposa soigneusement ses habits un à un sur un tabouret. Il jugea plus sûr, pour ne s'exposer à aucune critique, de n'en garder aucune pièce. La comtesse avait ouvert un grand coffre

en bois sculpté. Elle en sortit une paire de collants blancs en soie, extrêmement serrés, qu'il dut enfiler et qu'elle lui ajusta soigneusement. Elle recula pour juger de l'effet : les jambes paraissaient presque maigres, mais on suivait bien le dessin des muscles étroits, et les fesses très séparées étaient délicieusement mises en valeur. Elle lui donna à mettre une ample chemise blanche, proprement deux fois trop grande pour lui, avec des manchettes et un revers de dentelles. Elle la fit bouffer en la ceignant d'une large bande de satin rosé, gorge-de-pigeon, et cela formait une jupette autour de ses hanches. Elle le couvrit encore d'un magnifique pourpoint grenat à crevés vermillon, et elle le coiffa d'un chapeau en feutre noir à bords, orné de deux plumes blanches. Il était superbe, beau comme un petit prince de conte de fées. Elle l'envoya se promener sur la plage.

Le Soleil se couchait sur l'océan. Un fort vent d'automne rabattait les plumes de son chapeau. Il ne sentit pas tout de suite la morsure du froid sur ses jambes, mal protégées par la culotte trop fine. Il fit quelques pas sur la grève pour s'habituer à son nouveau costume. Il commença seulement de s'autoriser à penser qu'il était réellement l'objet d'un destin particulier.

La comtesse vint à sa rencontre. Elle avait enfilé un manteau de fourrure grise, qu'elle serrait frileusement sur d'elle en marchant dans le sable. Elle s'enroula autour du jeune garçon, comme pour l'avaler. Elle dégrafa le pourpoint, glissa les mains le long des flancs maigres, plaquant la chemise qui flottait, prise par le vent, et caressa longuement les deux globes soyeux des fesses gainées de blanc. Elle embrassa le garçon sur la bouche, en lui suçant, en lui léchant, en lui mordillant les lèvres, puis se cacha le nez dans son cou, sous la dentelle. À côté d'eux, les vagues s'effondraient dans un mugissement de fin du monde. Elle eut quelques mouvements reptiles du bassin contre celui du garçon, très provocants, puis s'écarta en lui passant la main sous la ceinture, sur le devant, entre les jambes... Ils rentrèrent.

Ils burent du thé brûlant. La comtesse pensivement lui ôta le chapeau à plumes, et le recoiffa affectueusement en lui glissant les doigts dans les cheveux. Lentement elle alla se coucher à la renverse sur le grand lit, en écartant largement la pelisse sous laquelle elle était nue. Elle le prit par la main et le dirigea. Les lèvres de l'enfant croisèrent les

lèvres du sexe grand offert. Une petite langue timide s'introduisit. Mais à la suite des légères tapes qu'elle lui répétait sur la nuque, il finit par la darder au plus profond. Alors, lui saisissant la tête à deux mains, elle fit aller cette langue docile partout comme elle le souhaitait, tout en pressant l'arête du nez sur son clitoris. L'orgasme gonfla et monta très vite, après cette journée enflammée où il avait été retenu. L'eau coula, et elle la fit lécher.

Quand elle eut repris sa respiration, elle se redressa et retourna le garçon sur le dos. Elle lui massa les parties, qui apparaissaient nettement au travers du collant blanc, les caressa, tourna, pelota, jusqu'à ce qu'une belle pointe tirât sur le tissu élastique. Elle lui dégagea les reins, et s'allongea sur lui. Elle l'écrasa de tout son poids en lui fourrant la langue dans la bouche, tout en remuant les hanches pour venir poser son bouton sur son ardillon. Elle se branla ainsi sans se faire pénétrer, et elle connut un second orgasme, qui fut plus progressif dans son déclenchement, et qu'elle entoura d'autres épisodes lubriques.

Quand elle le laissa respirer, le garçon se redressa : il était en nage, rouge, et bien proche d'exploser à son tour. Elle ôta le pourpoint dans lequel il crevait de chaud, et déboutonna la chemise, pour profiter de la vue de la poitrine étroite encadrée par les deux pans blancs et flottants. Elle se coucha sur le dos, les jambes écartées et repliées. Elle le fit avancer à genoux dans cette enceinte, lui attrapa la pine, la guida jusqu'à en poser le bout dans le nid de son anus. Après quelques gestes maladroits, il parvint à s'enfoncer. Il s'allongea sur son corps, lui embrassa les seins, lui suça les mamelons, tout en donnant de petits coups de reins, d'abord espacés, puis de plus en plus rapprochés. Elle caressait les cheveux mouillés de sueur, les épaules, le dos qui se convulsait comme celui d'un nageur et d'où jaillissaient les omoplates. Elle lui prit une main et l'amena à son sexe. Il la branla avec ses doigts tout en continuant de la sodomiser. Elle se tordit lentement en arrière, lui enserra la taille entre ses cuisses comme dans une pince de crabe, et le troisième orgasme l'épuisa. Elle se laissa retomber en dénouant les jambes.

La comtesse resta longtemps prostrée, étendue en travers du lit, le garçon patiemment assis à ses pieds. Au bout d'un moment elle dit : « Chacun de nous croit à sa bonne Étoile, jusqu'au dernier moment. Chacun, même dans la pire extrémité, s'imagine qu'il sera sauvé, quand bien

même devrait-il être le seul. C'est une magie de l'esprit humain, un optimisme foncier qui fait partie de l'instinct de conservation. Pourtant, si nous sommes tous le centre de l'univers, nous ne pouvons pas espérer grand-chose de cette qualité !... C'est comme toi : n'es-tu pas égal aux autres ? Ne faisais-tu pas partie de la même patrouille de scouts ? Es-tu plus fort ? plus habile ?... Non, n'est-ce pas. Si tous tes camarades sont morts, pourquoi leur survivrais-tu ? Ta bonne Étoile n'est pas meilleure que la leur... Déshabille-toi. »

Le garçon acheva de se débarrasser de ses habits en tremblant de tous ses membres, trop honnête pour imaginer qu'il pût s'agir d'un jeu. Le valet marocain les attendait derrière la porte, une cravache en osier à la main. Dehors il faisait nuit. Ils reprirent l'escalier du souterrain. Le garçon, tout nu, marchait devant, éclairé par une torche que le valet portait. Ils ne s'arrêtèrent pas à la salle où ils avaient passé la journée, et continuèrent de descendre. Ils empruntèrent un long couloir, puis bifurquèrent soudain. La comtesse montra un trou circulaire dont on ne voyait pas le fond, et dit seulement : « Saute ! »

Pour la première fois, le garçon n'obéit pas. Il fit un pas en arrière. Le Marocain lui donna une bourrade dans le dos. Sa forme blanche disparut dans l'ombre. La torche éclaira le cul-de-basse-fosse, où il s'était reçu sans trop de mal sur du sable. Les parois du puits, lisses et couvertes d'un lichen gélatineux verdâtre, brillaient sous la lumière.

« Voici ce que j'ai choisi pour toi : une mort à petit feu. Tu auras tout le temps de méditer si ta bonne Étoile t'a valu, comparé à celui des autres, un sort meilleur !... Mais je vais tout de même te laisser un souvenir. » Elle prit la cravache de la main de son valet et la jeta dans l'oubliette. « Sers-t-en pour te fouetter toi-même. Cela te passera le temps. Cela te rappellera ton papa et les bonnes corrections qu'il te donnait... »

Elle s'éloigna sans autre adieu.

11

LE PETIT PRINCE
ET LE CLOCHARD*Gris, blanc et noir*

Paris. Rue des Archives. Mars 1989 : un beau printemps, ensoleillé, doux pour la saison. Il est 18 heures. Les voitures sont à la queue leu leu dans cette voie étroite, elles roulent au pas, ça klaxonne. Peu de piétons : quelques étudiants pressés, deux ménagères courbées, un retraité à pas lents, un garçon.

C'est une petite silhouette, mince et délicate : des cheveux châtain clair, mi-longs, bien peignés, qui tombent régulièrement de part et d'autre de son visage ; un blouson gris fermé jusqu'au cou, avec devant des poches en diagonale où il a glissé les mains ; un jean blanc, qui n'a pas perdu l'éclat du dernier repassage ; et, négligemment accroché à l'épaule, un sac à dos noir. Il n'a pas plus de onze ans. Un jeune collégien, tout simplement, qui retourne sagement vers sa maison, un petit bourgeois bien propre, net, sans faux pli.

Le garçon ralentit à peine le pas. Il a une hésitation, puis il jette un coup d'œil par-dessus son épaule. Son pied bute sur le trottoir, il s'arrête, et s'accroupit comme pour refaire un nœud à ses chaussures. Ce sont de grosses chaussures en cuir noir, un peu montantes, solides, avec d'épaisses semelles de caoutchouc qui débordent tout autour. Furtivement il tire sur un lacet et la boucle s'efface. Puis il refait son nœud tranquillement. Il est à cet endroit juste devant une porte cochère, ouverte sur un passage obscur qui, tout au fond, mène à une cour. Il y jette discrètement un coup d'œil. Une mèche de cheveux glisse de sa tempe et vient à demi cacher sa pupille, qui brille comme une perle dans cette lumière de fin de journée. Il a un nez petit et droit, doux, et deux lèvres fines, bien sages, alignées comme un signe « égal ». Il se relève en tournant sur ses talons, balaye une dernière fois la rue du regard, et sans plus hésiter il s'enfonce dans le passage.

Il y a là, le long de murs poussiéreux où la peinture s'écaille, deux poubelles dépareillées et trois boîtes à lettres délabrées qui affichent les noms d'obscurités petites entreprises. On pourrait croire que le garçon rentre chez lui, s'il n'avait pris tout d'un coup des allures de chat, une démarche silencieuse et prudente.

La cour est fermée en face et à droite par des bâtiments de quatre ou cinq étages. De grandes fenêtres noires, parfois fêlées, sans rideaux, indiquent que personne n'habite ici. Ce ne sont que des bureaux, des entrepôts. À gauche, il y a un mur qui sépare cette cour de la cour voisine, où les immeubles sont manifestement occupés. Mais de ce côté-ci, passé six heures, il n'y a plus personne. Adossée au mur de séparation, à gauche en entrant, il y a une maisonnette sans étage, formée d'une seule pièce, à vrai dire une guérite plutôt, dont la porte et les volets sont clos. Et juste après cette resserre, dans le coin qu'elle forme avec le mur, invisible depuis la rue, est assis un clochard.

C'est un homme voûté, débraillé, dodelinant de la tête, qui semble accablé d'une fatigue sans fin. Il ne doit pas être très vieux, mais les rides gravées sur son visage le vieillissent avant l'âge. C'est un réseau à plusieurs niveaux, avec des plis profonds sur le front et les joues, autour des yeux, le long du nez, qui séparent un lacis de petits sillons sinueux, entre lesquels s'étendent des myriades de rides microscopiques, transformant la peau en un matériau poreux. Tout dénote son délabrement : des cheveux poivre et sel qui tournent au jaune-roux ; une barbe hirsute, inégale, qui lui mange le menton ; un veston gris ou marron selon l'angle sous lequel on le regarde ; un gros tricot rouge aux mailles larges ; un pantalon mou, sans forme ni couleur, luisant et gras. Autour de lui, éparpillés jusqu'à deux ou trois mètres, quelques bouteilles de vin vides et de nombreux sacs plastiques bariolés constituent tout son bien. Malgré cela, son visage marque une espèce de douceur, de patience infinie.

Dès que le clochard aperçoit le garçon, son œil se rallume et il se lève de la caisse en bois sur laquelle il était installé. Il lui fait signe :

– Eh, viens, viens ! Ils pourraient te voir de la rue.

Et le garçon s'approche. Le clochard du dos de la main époussette la surface de la caisse retournée.

– Comment ça va, Petit Prince ?

Le garçon marmonne une vague réponse en prenant place sur le siège qu'on lui a laissé. Il pose sur le pavé, appuyé contre le flanc de la caisse, son sac tout à côté de lui. La toile synthétique, lisse, d'un noir brillant, est déformée par les livres et les cahiers qui pointent çà et là leurs angles droits. Le garçon n'a pas l'air intimidé, mais plutôt ému, pris par une excitation intérieure. Dans ce recoin ils sont à l'abri, quiconque passe dans la rue ne pourrait les voir sans aller jusqu'au bout du passage. Le clochard est agité de mouvements contraires et brouillons qui dénotent le trouble qui l'a saisi lui aussi. Il se met douloureusement à genoux, juste en face du garçon :

– C'est gentil d'être venu ce soir...

Le garçon sourit. Il scrute le clochard attentivement. Il est fasciné par cette espèce de pellicule, entre gris et blanc, qui lui couvre uniformément la peau du visage et des mains, qui semble incrustée dans les pores. C'est comme pour les vêtements : il n'y distingue pas réellement des taches, mais un film général qui lustre le tissu, le rend légèrement brillant. Le visage du clochard, qui est agité de tics en permanence, grimace de nouveau :

– Y a plusieurs jours que je passe...

Le garçon rentre les mains dans les poches de devant de son blouson molletonné :

– Il faisait trop froid... Et puis, si je viens trop souvent, on pourrait me remarquer. Il peut y avoir des gens que je connais, dans cette rue.

– Bien sûr, bien sûr, fait le clochard conciliant. C'est toi qui décides, Petit Prince.

Le clochard se laisse glisser de la caisse, il se met à genoux, il se courbe et baise le bout des chaussures du garçon. Celui-ci a frissonné. Un frisson qui enveloppe entièrement la périphérie de son corps, une espèce de couche électrique, brièvement une seconde peau. Il regarde le clochard penché en avant qui lui embrasse les pieds au travers de ses grosses chaussures noires montantes. Il observe les cheveux pendants, le veston lourd et poisseux, le tricot dont les manches effilochées laissent imaginer ailleurs sous la veste des trous plus larges, et les godillots, tannés par les trottoirs de Paris, retroussés par l'effort, d'où débordent les grosses chaussettes de laine grise. Quant aux dessous, le garçon les suppose sales, déchirés, sans oser s'en figurer tous les détails.

L'odeur du clochard se diffuse et lui parvient lentement. Lointaine d'abord, elle augmente progressivement en intensité jusqu'à devenir de plus en plus présente. Le garçon se penche à peine en avant, les narines ouvertes, pour sentir, avec un dégoût délicieux, cette vapeur chaude qu'il retrouve chaque fois comme un paysage familier : un remugle de vin, d'urine, de transpiration, mais aussi d'autres senteurs pénétrantes qu'il n'arrive pas à définir. Le garçon aime les odeurs, et en particulier toutes ces émanations fortes qui déplaisent à ses parents. Il adore par exemple, quand on refait une pièce dans l'appartement, celles entêtantes des peintures et des diluants ; il ne passe pas à côté d'une station-service sans humer les effluves complexes de l'essence volatile mêlés à ceux du cambouis gras et lourd, visqueux ; il aime, quand on lui demande de descendre les ordures, frôler les exhalaisons viciées qui s'élèvent des poubelles ouvertes, surtout lorsque s'y trouve quelque sac dont le ventre déchiré déverse ses viscères odorants. Et il ne comprend pas les répugnances des adultes.

Le garçon laisse aller ses jambes, le clochard lui tient les chaussures par les talons et peut les présenter comme il veut. Il les embrasse, s'y frotte les joues, écrase ses lèvres sur le dessus, lui en lèche le bout. Le garçon fasciné ne détache pas ses yeux de la grosse langue rouge qui le pourlèche. Le clochard la lui passe sous les semelles, en suçote le bord, lui grignote les talons. C'est pour lui l'objet le plus précieux, le plus saint. Il se redresse en soupirant, en gémissant :

– Ah ! Petit Prince, merci, merci. Si tu venais plus, qu'est-ce que je deviendrais ? Tu es la bonté... tu es la charité... tu es un petit ange, toi, tu sais ? C'est que tu es mon trésor, mon trésor secret...

Le garçon ne répond rien et pourtant il est attentif. Il écoute la voix qui graillonne vers lui et lui porte ces mots d'amour. Il guette, il mate : la poche décousue du pantalon ; les mèches de cheveux agglutinés débordant le col vernissé du veston ; et, dans l'échancrure de la chemise à gros carreaux, le bord cloqué du maillot de corps, jadis blanc. Il imagine la pointe d'un coton-tige immaculé pénétrer dans le conduit broussailleux de l'oreille et ressortir gorgé d'amoncellements écœurants, bouchons de cire brune ou croûtes noirâtres produites par les démangeaisons. Il pense au coton-tige dans ses propres oreilles qui, après le bain, à

son grand dam ne sort que de légères traces, souvent insignifiantes.

Du bout de ses doigts hésitants, le clochard tire un lacet. Le nœud se défait facilement, les deux boucles se résorbent, les extrémités serpentent et tombent. En sentant la chaussure se relâcher autour de son pied, le garçon est saisi par une vive excitation. Il ne serait pas plus ému si l'on était en train de dégrafer sa ceinture ! La chaussure coulisse sur le talon, elle se désolidarise, elle se décolle, se déchausse du pied. La comparaison se précise pour le garçon : c'est aussi important, émouvant, que si on lui ôtait son jean, si on le lui déboutonnait, aussi inquiétant que si on lui faisait glisser les culottes le long des cuisses. La chaussure protectrice le quitte complètement, il sent l'air frais du soir sur sa chaussette blanche – il les choisit toujours blanches lorsqu'il pense aller voir son ami le clochard. Elle est un peu humide – pas vraiment de la transpiration, plutôt une buée chaude émise par le pied et conservée sous le cuir – et quand elle est découverte, le garçon ressent une fraîcheur particulière qui lui fait percevoir la présence même de l'air, bien qu'il n'y ait pas le moindre souffle dans cette cour.

Aussitôt le clochard lui saisit le pied, et il le lui caresse, il le palpe, il le dorlote entre ses paumes, il lui masse les orteils au travers du tissu. Il passe sa joue dessus, et la barbe crisse, pique un peu bien qu'il fasse attention à n'aller que dans le sens du poil.

La seconde chaussure est défaite aussi méticuleusement que la première. Le garçon sent le danger augmenter. Si quelqu'un arrivait maintenant, il aurait du mal à s'enfuir, en chaussettes dans la rue. Il ne peut plus poser les pieds par terre, il les confie totalement aux mains du clochard, qui continue de les chiffonner, de les bouchonner amoureuxment, de les mignoter de tous côtés. La peau rugueuse des doigts accroche sur le tissu doux et duveteux, et ce simple bruit fait frissonner le garçon. Il observe avec délice et horreur les ongles courts, jaunis comme de la corne, aux bouts cassés et noirs, les phalanges pataudes, tailladées de petites cicatrices, manipuler ses pieds gainés dans des chaussettes immaculées, qui sentent encore le propre de la dernière lessive. Il perçoit au travers du tissu tous les reliefs du visage du clochard, et en particulier son nez. Son nez boursoufflé que le garçon imagine encombré de grosses crottes vert-de-gris, accrochées aux poils noirs qui lui sortent des narines. Il adore lui-même, quand il est dans un lieu isolé, ou même

en classe si personne ne lui prête attention, s'extraire les crottes du nez. Il en tire un plaisir délicieux, surtout au moment où le long filament, mi-desséché, mi-gluant et tremblant, s'allonge et se décroche de sa paroi nasale. Et les grumeaux, qu'il devine chez le clochard massifs et compacts au fond des larges orbites des narines, le fascinent d'autant plus.

Le clochard pose sur ses deux cuisses les deux pieds du garçon, bien à plat sur le pantalon crasseux. Avec des gestes gauches, mais avec une délicatesse de jeune fille, il saisit et décolle le bord supérieur d'une chaussette. Il la descend et dévoile la cheville, où se distinguent à peine les légers sillons verticaux qu'y a dessinés la maille serrée de l'élastique. Au moment où il la fait passer sous le talon, le garçon, qui repense à l'image de tout à l'heure, ne peut s'empêcher de se représenter un slip qu'on baisse, qui saute les hanches et vient sous les fesses. Et il comprend soudain ce que peut avoir d'obscène un pied nu, si joli que soit le sien, avec son orteil qui s'avance tout au bout. Si quelqu'un entrerait dans la cour à cet instant, il devinerait assurément qu'ils sont occupés à des choses défendues. Or le garçon entend des pas qui claquent sur le trottoir ou, pire, à demi masqués par le bruit des voitures ! Il craint toujours que des gens ne se soient déjà engagés sous la porte cochère, sans qu'il ait pu le deviner malgré tous ses sens aux aguets, et qu'ils ne surgissent d'un coup pour les confondre.

Le clochard remet soigneusement la chaussette à l'endroit et, avec les gestes d'une mère, il la roule avant de la glisser dans la chaussure. Puis, avec la même attention délicate, il retire la seconde chaussette. Le second lacet, la seconde chaussure, la seconde chaussette n'atteignent jamais l'émotion des premiers. Le garçon comprend que par symétrie il est nécessaire de les enlever, mais cela ne lui procure plus un plaisir aussi vif.

Et puis à présent qu'il a les deux pieds nus, il se sent encore plus vulnérable, à la merci du clochard également, qui pourrait lui faire du mal. Habillé, il était protégé, mais maintenant c'est comme s'il y avait une faille dans son rempart : son blouson est un cocon, un petit nid familial et sécurisant, une coquille dans laquelle il pourrait se cacher en cas de danger ; son jean, qui lui moule les hanches, qui lui gaine les cuisses, est une carapace qui le préserve de tout ; mais – incongruité – à présent il débouche, ouvert, sur ses chevilles nues ! Et cela fait un contraste étrange

avec la chaleur qu'il conserve sous ses vêtements, autour de sa poitrine, de son ventre, de ses bras.

Alors qu'ils n'ont pas échangé une parole depuis tout à l'heure, le clochard dit soudain :

– Laisse-moi remonter le bas de ton pantalon...

Le garçon sursaute, un peu effrayé :

– Non.

– Je voudrais tellement te toucher les jambes aussi... Jusque sur les mollets, seulement. S'il te plaît...

– Non. D'abord c'était enlever les chaussures, puis les chaussettes. Je veux pas encore que tu continues.

Docilement, le clochard baisse la tête et ne dit plus rien. Il reprend les pieds du garçon dans ses mains qui tremblent continuellement, il les caresse, il les cajole, il les tripote. Puis il couche sa tête dessus. Le garçon frissonne en sentant à vif les poils de la barbe. Cette barbe qui ne doit pas être très propre. Peut-être a-t-elle été salie par du vin, ou souillée de vomissures ? L'odeur, qui continue d'arriver par vagues, comme les émanations d'un chaudron en perpétuelle ébullition, à elle seule le laisse imaginer. Le clochard lui embrasse les pieds. Des lèvres froides, grasses et violettes, sur sa peau blanche, diaphane, presque transparente. Elles vont et viennent de la cheville sur le cou-de-pied, et sur la base des orteils.

Brusquement le clochard ressort sa langue, comme un diable carminé jaillissant hors de sa tanière, et il lui lèche la plante des pieds. Le garçon tressaille et il sent aussitôt son pénis, déclenché par un ressort conditionné, se raidir dans son jean. Le clochard a une langue râpeuse comme celle d'un chat, il la tord dans tous les recoins, il lèche et il se frotte en même temps, il barbouille la peau de sa salive chaude et abondante. Le garçon entrouvre la bouche, il plisse les yeux, il est sous le coup d'une irradiation qui remonte par ses jambes et envahit tout son corps.

Le garçon sort lentement une main de la poche de son blouson, et il l'appose sur son pubis gonflé. Il appuie dessus, il l'écrase, il y plante ses doigts. Des aiguilles de plaisir s'enfoncent verticalement dans ses entrailles. Elles sont vives, lumineuses, fournies, et elles apparaissent au fond de sa rétine sous forme d'étoiles clignotantes. Il relève les yeux et regarde, tout autour de lui, les grandes vitres noires et indifférentes, les murs lépreux, le pavé irrégulier où sont posées ses chaussures, tellement saugrenues avec les

chaussettes bien pliées à l'intérieur, comme au pied d'un lit. Il écoute les bruits qui proviennent de la rue, la vague rumeur des immeubles, au-delà du mur, derrière lui, hors de sa vue. Et, tandis qu'il goûte avec inquiétude l'excitation que lui procurent ces caresses interdites, son majeur continue d'aller et venir régulièrement le long de sa braguette, de presser le renflement flexible, de solliciter activement le petit organe contenu dans sa prison de tissu.

Maintenant le clochard a attrapé le gros orteil du garçon, et il le suce en bouche lascivement, comme un gland. En même temps il a mis la main à sa propre braguette, qu'il écarte plus qu'il ne la déboutonne, et il en sort son membre. Le garçon écarquille les yeux pour essayer de voir, mais il ne distingue pas grand-chose, tout juste des éclairs violacés de chair à vif enfermés dans un poing gris et mat. Alors le garçon renonce, il s'adosse au mur, il ferme les paupières et ne pense plus à rien. Il ne sent que les lèvres qui sucent le bout de son pied, la langue qui passe entre ses orteils, et la main calleuse refermée sur sa cheville. Une espèce de transe le parcourt tout entier, il crispe fébrilement sa main sur son bas-ventre, et il se secoue avec une rage impuissante. Il a envie de la sortir, de se la prendre à pleine main, comme il fait chez lui dans les cabinets, le pantalon et le slip tombés sur les chevilles. Chez lui, en même temps qu'il s'excite avec la main droite, souvent de la gauche il rattrape dans sa chute un étron long et souple, chaud, gras, qui s'écrase entre ses doigts comme de la chantilly un peu épaisse. Il en observe les matières collantes, il les détaille, il les hume, et c'est fréquemment ce qui le fait parvenir à l'acmé de son plaisir. Tout cela lui manque ici, mais à la place il y a la riche odeur du clochard, que le garçon rappelle de temps en temps en reniflant, il y a les sensations de sa cheville bouclée dans la main rude et rêche, et de ses orteils plongés dans la chaleur gluante d'une matrice douce, caressante, aimante.

Un peu inquiet malgré lui, le garçon entrouvre les yeux et voit le clochard qui, sans cesser de le sucer ni de se branler lui-même, regarde avidement devant lui la main que le garçon fait frétiler sur son entrejambe. Rassuré, il referme les paupières et reprend son mouvement. Mais il ne peut empêcher ses lèvres d'esquisser un sourire : il devine le regard du clochard focalisé sur ses doigts, sur le renflement de son pantalon blanc, qui exercent une attraction magnétique. Il se doute que le clochard est en train de le déshabil-

ler, de lui sucer autre chose que les orteils, de lui peloter autre chose que les talons, peut-être même de lui faire des trucs par derrière. Mais le moment où le garçon croit défaillir, c'est lorsqu'il pense que le clochard pense qu'il l'embrasse sur la bouche. De peur, il rouvre les yeux ! Mais non, l'autre n'a pas bougé. Il s'adosse au mur, tranquilisé. Se faire embrasser sur la bouche par le clochard... Il imagine les lèvres froides, luisantes, puantes – et sa verge grossit d'un cran sous ses doigts qui s'agitent follement. Il imagine... – ça devient trop fort, il arrive à peine à se le formuler – la langue écarlate qui lui écarte les lèvres... qui lui ouvre la bouche... qui s'immisce sous son palais... les odeurs infectes, fétides, épouvantables, qui le pénètrent jusqu'au fond de la gorge !... Il est saisi par un long frémissement qui lui parcourt l'échine, lui couvre les reins, et lui soulève la peau des bourses.

Le garçon sait que son plaisir n'ira plus au-delà. Et puis le temps passe. Il rouvre les yeux définitivement, et légèrement tire en arrière sa jambe prisonnière. Aussitôt le clochard comprend. Avec un sourire désolé, il relâche doucement la cheville qu'il tenait, tandis qu'il fait disparaître son membre derrière les replis de tissu. Le garçon attrape ses chaussures :

– Tu comprends, il commence à être tard... J'ai toujours peur que quelqu'un vienne... Je préfère y aller.

Le clochard semble s'éteindre, lentement, comme si le poids d'une fatigue insurmontable lui redescendait sur les épaules.

– Je comprends, Petit Prince. Je comprends.

Le garçon passe sa chaussette sur son pied encore humide. Ça l'écœure, ça le ravit. Ce soir quand il se couchera, il la retournera et cherchera sur l'envers du tissu blanc « la trace des traces ». Puis il la jettera dans le panier de linge sale : de la salive de clochard dans ses affaires, au milieu de ses chemises et de ses slips, il s'en réjouit d'avance ! Il enfile la seconde, il remet ses chaussures rapidement. Il est pressé de partir à présent. Pendant qu'il les lace, il lance de petits coups d'œil au clochard : il craint toujours un peu qu'il ne l'empêche de s'en aller. Mais le clochard reste à genoux, immobile, à le regarder. Le garçon se met debout, et tandis qu'il passe la sangle de son sac sur son épaule, le clochard dit à mi-voix :

– Dis, tu veux bien me la montrer avant de partir ?

Le garçon répond, impatienté :

– Oh ! tu me le demandes à chaque fois, maintenant !

Mais il obtempère. Il soulève le bas de son blouson, descend la fermeture éclair de son jean, enfonce ses doigts dans son slip, et en tire sa petite pine, déjà bien débandée. Il la montre, à plat sur sa main, et le clochard se contente de faire le geste d'envoyer un baiser par les airs : il embrasse le bout de ses doigts, puis souffle en direction du précieux appendice. Il soupire :

– Un jour... tu me laisseras voir ton petit derrière ?

Le garçon tressaille. Un instant il est repris par son vertige : se mettre à nu ? descendre son pantalon le long de ses jambes, se retourner, baisser le slip, tendre les fesses ? C'est comme un voile blanc qui lui passe devant les yeux. Le clochard lui paraît loin et trouble. Il adorerait lui montrer son derrière, le montrer à toute la cour, aux murs sales, aux trous noirs des fenêtres. Il adorerait que l'air froid de cette soirée lui coule le long des reins, encore tièdes de la chaleur du pantalon. Il adorerait, peut-être même, que le clochard lui mette quelque chose dessus... quelque chose ?... Le garçon croit déjà sentir un organe mouillé lui parcourir la raie. Du gros, du pointu, à la fois tendu et agile entre ses fesses... Il ne peut pas s'en représenter davantage. Le garçon est pris d'un bref tremblement qui le ramène à lui. Il remet son pénis dans son slip et tire la fermeture éclair :

– Un jour. Peut-être. Mais pas ce soir. Faut pas charrier.

12

LE VOYAGE DANS LA MAISON

Rouge et noir

Étrange manie, de planter ses laitues en ligne. Pourquoi pas en quinconce, en spirale, ou en labyrinthe ? Il a plu cette nuit ; elles doivent être contentes. Mais elles ont froid maintenant, avec ce vent, peut-être ? On dit que les laitues sont « tendres ». Ressentent-elles quelque chose ? Alors elles doivent s'emmerder, dans la gadoue, à attendre qu'on vienne leur couper le pied ! Je ne devrais pas tant m'approcher de la vitre : je n'y vois plus rien avec la buée.

Je déteste ces meubles en tapisserie ; ces rideaux ; ce tapis. Trop de couleurs ; trop de fleurs, de feuilles, de broderies. On s'y perd. C'est trop propre, trop neuf aussi, trop bien « tiré ». Je déteste la dentelle. Lui – limer, raboter, arrondir, polir ; et elle – ramasser, frotter, repasser, cirer. Il construit ; elle fait briller. Mais ils sont gentils, tout de même, les Vieux. Rien à dire. Ils m'ont même donné le Honda. Et la paix. C'est ce que je préfère : dans la maison, seul, avec le silence. J'arrêteraient bien la pendule, mais alors il y aurait le réfrigérateur ; et le bruit de la rue ; et le ronron du village ; du moins le vent, qui arrache des peupliers les feuilles jaunies. Il y a une très grande qualité de silence, dans la journée, ici.

Je réfléchis trop à ce qui est autour de moi. Ne plus penser aux Vieux, aux meubles, ni aux laitues. Je suis là. Je ne veux plus que profiter de ce petit peu de temps libre. Tout faire converger pour le bonheur de mon corps, de mon esprit, de mon imaginaire : essayer de réussir cet après-midi.

Je vais d'abord débarrasser la cuisine. N'avoir rien derrière soi, ne pas être distrait. Je ne laisse pas mon bol dans l'évier, je le rince. Tout doit être en ordre – à l'image de la Mère : beurre dans frigo, confiture dans placard, pain dans boîte à pain. Ces miettes ! On ne peut donc manger sans miettes ?!

Faire le vide dans mon esprit pour le laisser s'investir lui-même. Qui serai-je ? Se préparer. La glace du vestiaire est un peu dans le noir, mais c'est la seule en pied. Ça me ferait trop peur d'aller me regarder devant leur penderie... Ce n'est pas que je suis moche : c'est que je n'ai aucune beauté. Je suis « nature ». Je me fais penser à une bûche, à un bâton. Une branche ce n'est pas laid ? Mais aussi personne n'aurait envie de coucher avec... Heureusement mon corps est complet, buste, bras, jambes, sexe... et il peut faire illusion. Je m'en sers comme d'autres d'une poupée gonflable... Ce n'est pas celui d'un enfant, mais ce n'est pas si grave, ça marche tout de même, l'imagination fait le reste : j'ai des cheveux bruns, mais ça ne m'empêche pas de m'imaginer en blond... Évidemment, il vaudrait mieux que j'enlève mes chaussons !...

J'aime bien ces grosses chaussures lacées. Ça me plaît de penser qu'on les avait achetées pour une colo ; je les utilise à autre chose, maintenant. C'est comme la chemise. Cette chemise rouge, en coton, belle, que m'a offerte pour mon Noël la bonne madame Rémi. Est-ce qu'elle a pu s'imaginer que j'allais me caresser avec ? Et mon pantalon de velours noir, que je mets pour la fac, il me tient bien aux hanches, il me serre entre les jambes ce qu'il faut ; j'aime bander dans sa toile tendue ; est-ce que les profs y pensent parfois ? Je vais enfiler un tee-shirt blanc sous la chemise ; ça sera plus tendre. Pourvu qu'il n'y ait pas un con qui téléphone, une connasse de voisine qui vienne sonner. De toute façon, je ne réponds pas.

Qui serai-je ?... Y a le film d'hier, à la télé. J'ai un petit peu l'air d'un mousse. Avec mon bonnet bleu, posé de travers, c'est encore mieux. Je vais mettre mes grosses chaussettes en laine, grises ; un mousse, ça ne portait pas des chaussettes blanches ! Les meubles des Vieux, petit air Louis XIII, peuvent contribuer. Un jeune mousse. Ils parlaient à quel âge, la première fois ? 12 ans ? Je suis dans la cabine du capitaine. Il y a une attaque de pirates.

Notre misérable équipage ne fut pas difficile à maîtriser. Les forbans qui nous assaillaient étaient bien armés et résolus à tout. Moi-même je ne tentai pas de me battre, je n'étais pas encore de taille, mais j'aidais en rechargeant les pistolets. Un bandit me surprit par derrière. Il me donna, du revers de sa hache, un coup à la tempe. Je m'écroulai en perdant connaissance. La forme gracieuse de mon corps évanoui ; répandu par terre. Quand je revins à moi, je

compris que nous étions dans la cale de leur navire. Ils nous enchaînaient. De grosses chaînes rouillées, qu'ils serraient sur nos poignets et de nos chevilles, avant de les fixer à des barres courant le long des parois. *La vieille chaîne du chien entortillée autour de mes jambes, avec les maillons incrustés dans mes chaussettes. De vraies chaînes doivent être plus affolantes. Celle-ci est trop lâche, elle glisse sans arrêt.*

Peu de jours après, nous fûmes débarqués sur une côte inconnue d'Afrique du Nord. Des méharistes nous attendaient : ils nous rassemblèrent en colonne, et nous attachèrent par les poignets à une chaîne commune. Nous partîmes pour un voyage dont nous ne connaissions pas la destination. Nous progressions rapidement, nos gardes nous obligeaient à trotter en faisant claquer leurs longs fouets sur nos épaules, sans descendre de leurs montures. Nous étions exténués par le soleil, car ils ne nous donnaient en eau que le minimum nécessaire à notre survie. Nos silhouettes grises de poussière, courbées, ne se redressaient que sous la morsure des lanières.

Nous arrivâmes aux portes d'une citée fortifiée qui paraissait échouée dans les sables ; au loin, comme dans un rêve, nous découvrions des montagnes aux crêtes couvertes de neige. Nous n'entrâmes point dans la ville, mais nos gardes nous dirigèrent au pied du rempart qui l'entourait, et nous pûmes nous asseoir dans l'ombre des vieilles pierres. *Je laisse pendre une jambe le long du canapé ; ma verge s'écrase sur le coussin ; le pantalon m'entre dans la raie des fesses.*

Le repos fut de courte durée. Un homme richement mis apparut suivi de ses domestiques. Il vint directement m'examiner. Nos gardes me firent lever brutalement. L'homme me dévisagea longuement, d'un regard dur et vrillant, puis il fit un signe. Un de ses domestiques s'avança pour me retirer mon bonnet et ébouriffer mes cheveux blonds, en les observant attentivement ; il me pinça les joues, il m'enfonça les doigts dans la bouche pour me sonder les dents ; il passa la main sur ma poitrine par l'échancrure déboutonnée de ma chemise. *Me passer la main sur la poitrine, froisser mon tee-shirt, dans l'« échancrure » de la chemise. J'adore. Défaire deux boutons pour créer une belle déchirure...* Sans dégrafer mon pantalon, il me mit la main à l'entrejambe, et il pinça mon sexe au travers de la toile. Le domestique revint en faisant un signe

d'acquiescement à son maître. Une longue discussion s'engagea ensuite entre l'homme et le chef de la bande qui nous tenait prisonniers. Bien que n'ayant rien pu suivre de ces pourparlers menés en arabe, je ne fus guère étonné de voir, après que l'homme eut versé une somme assez importante me sembla-t-il, les gardes me séparer de la chaîne commune, puis ouvrir mes fers. Les domestiques m'attachèrent les mains dans le dos, et ils m'emmenèrent au moyen d'une longue passée au cou. *Pour m'attacher les mains, je fais une boucle avec un vieux bout de corde que j'ai conservé, et je la tourne plusieurs fois autour de mes poignets, ça le fait très bien.*

Nous traversâmes la ville, bruyante, pleine de monde, de gens qui me regardaient avec curiosité, et j'avais honte d'être mené comme un animal. Les domestiques me firent entrer par une petite porte dans une somptueuse maison, qui ne pouvait appartenir qu'à un homme très riche. Nous descendîmes un escalier étroit, puis nous suivîmes de longs couloirs sombres et tortueux. Les murs irréguliers étaient blanchis à la chaux, les fenêtres protégées par des arabesques en fer forgé. Ils me détachèrent. Ils me laissèrent dans une petite pièce blanche, vide, ouverte seulement d'un fenestron gardé par une grille, sans meubles sauf une banquette sur laquelle je me traînai aussitôt. L'épaisse porte claqua lourdement. *Être réellement enfermé, privé de liberté ; mais surtout, sans aucune certitude sur l'avenir. À la merci d'un potentat.*

Je m'étais éveillé depuis quelque temps, lorsque j'entendis le verrou glisser. Un homme entra : visage rond, nez épais, yeux globuleux, le menton mangé par une large barbe noire, la tête coiffée de la capuche traditionnelle, un sourire impassible flottait sur ses lèvres. Sa djellaba grise était simple, mais taillée dans un très beau tissu, et masquait à peine un sérieux embonpoint. D'un geste, il m'intima de me lever, et s'assit sur la banquette que je venais de quitter. Il gloussa :

« Voici notre nouvelle gazelle ! » *Il faut que je retourne me voir dans la glace.* « N'est-il pas joli ? Ces yeux d'azur sous cette toison d'or... Quelle tournure, quelle grâce dans la taille : une véritable almée !... » Il avait posé les mains sur mes hanches. « Fatigué de ce long voyage, dirait-on ; mais ce retroussis sur tes lèvres, un peu boudeuses, te rend encore plus charmant ! » *Ne suis pas si mal, dans ce clair-obscur ; c'est flatteur ; je me plais.* Il se leva. « Il faut que

je me présente, mon colibri : je suis le Grand Icoglan, le responsable du harem de jeunes garçons. Tu as l'honneur d'être le premier roumi admis ici. »

Il inspecta mon corps comme l'avait fait le domestique au pied des remparts, mais beaucoup plus minutieusement. Il me passa la main dans les cheveux, me caressa la joue, me tâta le cou en remontant de la pomme d'Adam à la nuque, puis il me fit ouvrir la bouche pour l'examiner dans les moindres recoins. Il déboutonna ma chemise et souleva mon maillot pour me palper le plexus sous mes côtes, m'enfonça les doigts profondément dans le ventre. Il retourna la chemise sur mon épaule, remonta la courte manche du maillot, et goûta avec le gras du pouce le grain de la peau. La douceur de ma chair lui plaisait particulièrement. « Tu as une peau vraiment très blanche. Notre Émir va se délecter avec toi ! »

Il déboutonna mon pantalon avec un peu de préciosité, en ne se servant que du pouce et de l'index, à moins que ce ne fût mon état de crasse qui le dégoûtât. *J'adore dans la glace ce geste en pince sur ma braguette...* Il dégagea mon sexe de la culotte pour l'examiner, mais en découvrant le gland recouvert de son prépuce, il grogna : « Comment pouvez-vous laisser cette saleté à vos garçons ?! C'est juste bon pour les infecter avec des maladies honteuses !... »

Il me fit asseoir, retira une de mes grosses chaussures éculées, puis la chaussette, et observa mes pieds blessés sans y toucher. *Sentir mes testicules directement sur la chaise en formica. C'est frais.* Il se releva. *Déshabillé trop vite. Je suis toujours trop pressé. L'épluchage est un rituel émouvant ; il ne faut pas le saccager.* Il me dit de remettre en ordre mes vêtements.

« Je ne sais encore si tu seras une obéissante brebis – ou si tu prétendras jouer au petit roquet rageur ! Dans ce cas, il nous faudra te rogner les dents... Quand tu sauras que seule la plus grande docilité t'est permise, tout ira bien pour toi. » *Pourquoi le mot « docilité », l'idée de soumission, me font-ils bander ?*

Il me demanda mon âge. Je lui dis que j'avais 12 ans. *Cet âge où un garçon s'exprime avec toute sa tendreté.* Puis mon nom. « Mick. » *Le surnom jamais eu. Réservé à mes séances solitaires.*

Il se dirigea vers la porte : « Je te laisse. Ce soir on s'occupera de purifier ton corps. »

Je ne crus pas m'être rendormi. Pourtant, quand les deux gardes vinrent me chercher, je remarquai que dehors la nuit tombait. Ils m'attrapèrent chacun par un bras, et ils m'emmenèrent au travers de couloirs tortueux comme un labyrinthe. Je me laissais pousser par les poignes brunes, indifférentes et dures. Je me sentais sale. L'épuisement des derniers jours avait laissé place à un abrutissement général.

La salle dans laquelle nous nous arrê tâmes était petite, obscure, voûtée. Une odeur de fumée et de corne brûlée gênait la respiration. Un homme dont la djellaba bleue cachait tout le corps à l'exception des yeux, s'approcha de moi. Dans la fente du tissu, je découvris son regard qui me toisait avec un indescriptible dédain. Je commençai d'avoir peur. Il leva lentement la main et me prit le visage à la hauteur des joues, comme dans une pince. Sous la pression, je dus ouvrir la bouche, desserrer les mâchoires. Posément il me tordit la tête de côté, et me dit dans un arabe guttural quelques mots sans aménité aucune.

Il me lâcha brusquement. Il était temps, car j'avais cru un moment qu'il allait me démantibuler. Les gardes me poussèrent et m'allongèrent sur le dos, contre un grand chevalet horizontal formé de deux poutres croisées. L'homme en bleu y garrotta chacun de mes membres au moyen d'une corde épaisse et rugueuse. Je me retrouvai immobilisé et écartelé, exposé comme un crucifié, la tête renversée en arrière, les yeux éblouis par une tache ronde et brillante : à l'aplomb de mon corps, une cheminée s'élevait et paraissait déboucher directement au jour. *Sur l'établi rugueux du père. Environné de tournevis, de ciseaux à bois, de scies et de marteaux. Tous ces fers qui luisent comme autant d'instruments de torture. L'étau, avec sa longue barre sur le côté, ses mâchoires striées : des brodequins. La chaudière à charbon, derrière : le brasero où rougissent les fers. La lumière du jour, au travers de la grille du soupirail, tombe sur mon corps étendu. Le bois griffé me griffe le dos. Tous ces gestes qui l'ont entamé, ces planches sciées, rabotées, clouées. Jamais, au grand jamais, il n'a pu imaginer son fils allongé dans cette tenue sur sa table de travail.*

J'étais mort de peur. Je savais qu'il allait m'arriver quelque chose d'horrible. Me tuer, non, on ne m'aurait pas acheté pour cela. Mais dans ce cachot, dans cette position, entre les mains de cet homme au visage caché, il ne pouvait m'attendre qu'un supplice épouvantable. *En fait,*

l'imaginer attaché en croix à la merci d'un homme effrayant est peut-être encore plus excitant que ce que cet homme lui fera...

Soudain sortit de l'ombre une autre silhouette, plus petite et plus fine, également vêtue de bleu, qui vint s'agenouiller dans l'angle de mes jambes ouvertes. Des doigts nerveux et agiles, qui ne pouvaient être que ceux d'un enfant, s'activèrent à défaire mon ceinturon et mon pantalon. *Ça me fait bander de penser à ces petites mains qui s'empressent sur ma braguette comme des araignées affairées...* J'entendis soudain un bruit sinistre d'acier entrechoqué : l'homme était debout à côté de moi et aiguisait sur une pierre polie un coutelas à la lame étroite et souple. Je sentis la petite main se refermer sur la hampe de mon pénis et le tenir fermement dans son poing. L'homme se pencha, attrapa le bout de mon prépuce, et le tira au maximum. Puis, du bord de sa lame tranchante comme un rasoir, il fit soigneusement le tour de mon gland. Je poussai de peur un cri qui se perdit dans les aigus ! Le prépuce se détachait sans la moindre résistance, comme une peau de pêche. La douleur ne vint qu'ensuite. Je hurlai en m'arc-boutant dans les cordes, je me convulsai vainement en tous sens, ma tête se tordait comme celle d'un serpent cloué au sol. Le sang coulait, rouge vif, et me barbouillait les cuisses. *Quand on circonçoit un bébé, il pleure un peu, c'est tout. Mais un garçon de douze ans, ça doit être autre chose, il a déjà toute sa sensibilité.* Le pire restait à venir : l'homme revint avec je ne sais quelle pommade cicatrisante, et il m'en enduisit tout le pénis en le manipulant sans réserve. Je m'évanouis avant qu'il n'eût terminé.

Je me retrouvai dans ma petite cellule, sans aucune conscience du temps. Mon pénis me torturait sans répit, la douleur me taraudait de façon insoutenable, j'avais l'impression de devenir fou. De longues périodes de veille alternaient avec quelques bribes de sommeil, pleines de cauchemars abominables.

Plus tard, le Grand Icoglan revint me voir. Il me mena, encore tout hébété, au travers des couloirs. Par les échappées, je découvris que nous étions au milieu de la journée, le soleil donnait à plein. Nous arrivâmes dans une grande salle d'eau. Il me déshabilla en jetant au fur et à mesure toutes mes affaires par terre. *Voir ma chemise et mon pantalon dispersés dans la salle de bain ; mon slip, mes chaussettes sur le carrelage. Du désordre ici, enfin !* Il examina

le travail du bourreau, dont il parut satisfait : « Voilà, c'est propre maintenant... »

Il commença par me faire asseoir sur un vase, et je pus soulager mes intestins, mais je dus le faire devant lui. *Que c'est bon, quand les organes génitaux sont en excitation, de sentir la merde qui vous glisse doucement le long de l'anus ! C'est comme une sodomie à l'envers. Si ceux qui la pratiquent en jouissent comme moi en chiant, je comprends qu'ils veuillent le faire sans arrêt...* Quand j'eus fini, il me décrassa avec un grand soin, lava mes cheveux, et frictionna tout mon corps. Il savonna soigneusement mes couilles et ma verge, ce qui me faisait hurler de douleur. Il me malaxa la raie des fesses dans les moindres recoins, avançant son doigt glissant sur les pentes de mon anus, sans toutefois s'y introduire. Enfin il me rinça et me sécha. Il me coiffa longuement et me parfuma.

Il ajusta autour de mes reins, pour cacher mon sexe, une sorte de coquille en cuir doré, maintenue en haut par une fine chaînette qui suivait ma taille, formant ceinture, et en bas par deux autres, qui passaient entre mes jambes puis sous mes fesses pour remonter sur le côté s'accrocher à la première chaînette, au niveau des hanches. Comme je le compris plus tard, ce système visait bien sûr à laisser le sillonnage fessier complètement dégagé. Il m'enfila ensuite par la tête une très belle djellaba, longue et blanche, brodée de fils d'or.

Peu après, il me fit apporter à manger. Pendant que je me restaurais avec appétit, il me parla. Il commença par me décrire, avec tous les détails nécessaires, deux ou trois supplices arabes, réservés aux esclaves qui feraient une tentative de fuite – ou qui simplement ne préviendraient pas assez tôt les désirs de l'Émir. N'en faisait pas partie le fouet, considéré comme la plus faible des coercitions, à vrai dire plutôt un moyen de diriger bêtes et gens. Enfin, des heures durant, il m'enseigna les techniques et les gestes libidineux que je devais connaître pour bien remplir mes fonctions.

Le jour décroissait. Le Grand Icoglan me dit que j'allais rencontrer l'Émir. Il arrangea le large capuchon de ma djellaba autour de mon visage pour le cacher à moitié. Il m'emmena de nouveau au travers du labyrinthe des corridors, et nous montâmes un étage pour arriver à des appartements soudain luxueux. Nous entrâmes dans une pièce richement parée de tentures et de tapis : au fond, seul, siégeait l'homme qui était venu sous les remparts pour

m'acheter. Le Grand Icoqlan respectueusement me fit approcher et m'asseoir sur de profonds coussins, puis il se retira.

Je ne bougeais pas ; je gardais les yeux baissés ; je me sentais comme transpercé par son regard. Du dehors, me parvenait une vague rumeur ; il ne faisait plus trop chaud, des parfums suaves flottaient dans l'air calme ; j'aurais été relativement bien, s'il n'y avait eu l'inquiétude de l'attente. *Le cul sur le canapé, avec les couilles directement sur la tapisserie. C'est ça qui est « obscène ». Pas tellement le masque de carnaval, cette tête de diable en carton doré que j'utilise en cache-sexe. Il n'est pas plus indécent que le « sous-bois » accroché au mur, ou les napperons de dentelle ; il va même plutôt bien dans ce décor. Mais pas des cuisses nues sur un canapé en tapisserie.* Je tressaillis. L'Émir avait dit : « Relève la tête. »

Je relevai la tête, mais je ne pus soutenir son regard, et je gardai les yeux baissés. Il continuait de me détailler, et c'était comme si je le sentais se glisser sous le bord de ma djellaba. Il dit dans un filet de voix si faible que je ne fus pas sûr d'abord de l'avoir compris : « Viens plus près... »

Je me remis difficilement sur mes jambes qui flageolaient. Il se leva et vint à ma rencontre. Il m'observait. Son regard n'en finissait pas de glisser sur tout mon corps. Du bout d'un doigt posé sous le menton, il me força à redresser la tête, et il planta ses yeux dans les miens. Vu de près, le visage brun de l'Émir était encore plus effrayant, avec ses sourcils broussailleux, sa peau tannée et tailladée, ses lèvres presque violettes.

Il saisit précautionneusement le bord de ma capuche, et la fit glisser en arrière. En découvrant mes cheveux blonds qui étaient redevenus soyeux et brillants depuis qu'ils avaient été lavés, il eut une espèce de tic, comme quelqu'un ébloui par un reflet. Il s'exclama : « Par Allah ! tu as des cheveux d'or... » Il avança la main et toucha doucement les mèches qui se soulevaient à côté de mon oreille, en les palpant comme une étoffe précieuse. Puis il toucha ma joue, mon cou, et il paraissait incrédule : « Et ta peau est si blanche... »

Il posa lentement les mains sur mes hanches, il froissa le tissu entre ses doigts, et tout doucement il fit remonter la djellaba le long de mon corps. Petit à petit il dévoila mes jambes, ma taille où s'accrochait la coque dorée, ma poitrine... Il acheva de retirer le vêtement par ma tête, et le

laissa glisser par terre, où il tomba silencieusement. Quand il découvrit mon corps en entier, l'Émir se figea. Il y avait dans son visage du désir, mais aussi une sorte d'admiration, voire de respect. Pendant un long temps, son regard fit des allers et retours, me scrutant des épaules jusqu'au bout des doigts de pied, puis de mes genoux jusqu'à ma gorge. Il murmura : « Tu es beau comme une vague de sable... »

Très lentement, comme s'il hésitait sur ce qu'il allait faire, il avança la main de nouveau, et il me prit entre le pouce et l'index la pointe d'un bout de sein. Je retins ma respiration : j'étais impressionné, mais je commençais d'avoir moins peur. Il me le toucha très délicatement, comme s'il se fut agi d'un bouton de rose. Puis il lissa de sa paume, sur mon bras, le renflement du muscle ; il longea du doigt la ligne de mon flanc et s'arrêta sur l'angle de ma hanche ; il palpa mon ventre en égrenant doucement la peau tendre et souple. Il dit encore : « Tu es beau comme le soleil brillant dans le ciel blanc... » *En fait, il le trouve si beau qu'il n'ose pas le toucher vraiment. Mais en même temps ça doit l'humilier de se sentir à ce point prisonnier du charme de cet étranger blond à la peau claire. Il se dit qu'il doit casser cette dépendance.* Soudain l'Émir s'écarta de moi et claqua dans ses mains. Au serviteur qui se présenta, il donna des ordres secs et rauques.

L'homme en bleu arriva bientôt. À côté de lui, son petit aide tenait dans ses mains un rouleau de lanières. L'homme se dirigea droit sur moi et, en me bousculant un peu, il m'attrapa par le bras. L'Émir me contemplait avec des yeux brillants : il semblait à la fois plein de désir pour mon corps, d'amour pour mon image lumineuse, et de haine pour le peuple que je représentais. Il fit un signe de la tête. L'homme en bleu me poussa en avant et me fit tomber à genoux sur les tapis épais. *Elle a beau aspirer, le tapis sent la vieille poussière.* Je reçus immédiatement, dans une violente secousse, la brûlure fulgurante d'un lourd fouet en cuir. Je hurlai autant de surprise que de douleur ! Je me détendis comme un jonc, et malgré l'aide qui me tenait, je roulai sur le côté. Je me heurtai à des jambes dures comme des pieux. *Me suis frappé plus fort que les autres fois ; la ceinture a claqué juste sur le flanc, dans la chair. J'ai dû me faire une marque. Attention qu'ils ne la voient pas. Pas de bain ce soir. Et c'est quand la gym ?* À la suite, d'autres coups tombèrent, avec une force terrible, et il me semblait que la lanière ne s'arrêtait que sur mes os. Je me rétractais

sous la douleur, je me recroquevillais sur moi-même, je serais mes poings entre mes cuisses, je cherchais à mordre le sol. Les larmes noyaient mon visage, je ne sentais pas mon sang couler. *Plaisir plus grand que d'habitude. Le dos, les flancs qui me chauffent ; c'est bon. La douleur n'est pas directement jouissive ; mais elle stimule. Ou bien c'est me voir objet de flagellation ; ainsi je deviens l'autre, celui que je désire.*

Enfin, les coups cessèrent et je restai sur place, immobile, roulé sur moi-même. J'entendis les babouches de l'Émir glisser sur le tapis et s'arrêter devant moi. J'attendais en essayant de contrôler la brûlure qui m'avait envahi tout entier. Il tourna autour de moi, à pas lents, et je sentais son regard parcourir mon dos, mes reins, mes fesses lacérées. Il s'agenouilla derrière moi, et il y eut le froissement de sa djellaba qu'il remontait. Il cracha. D'une main il me souleva le cul. Et, pour la première fois de ma vie, je sentis se poser entre mes fesses la pointe d'un gland humide et chaud de la salive dont il venait de l'enduire. « *Pour la première fois de ma vie* ». Il a 12 ans, et il sent « ça ». Et moi je n'ai jamais eu que des crayons, des sucettes, et autres conneries. Quand connaîtrai-je cette émotion à mon tour ? L'Émir me pénétra avec brutalité, d'un seul coup de reins. J'eus horriblement mal, je crus qu'il m'avait déchiré le rectum sur toute la longueur, je hurlai. Il se mit en mouvement, allant et venant nerveusement dans ma chair à vif, labourant mes flancs avec les ongles qui guidaient mon corps contre le sien. Je poussais des hurlements, mais rien n'arrêtait sa violence qui allait croissant. Pour la première fois que je me faisais enculer, j'étais défoncé par un désir sauvage, d'une fureur incroyable.

Bientôt son souffle devint plus fort, plus saccadé. Il jouit avec un cri rauque qui venait du fond de la gorge. Il donna encore quelques coups de reins, et le foudre adoucissait le passage, puis il m'abandonna. Je tombai sur le côté, recroquevillé, brûlé à l'intérieur, haletant. *J'ai regardé : le feutre que j'ai pris ne fait que 12 mm de diamètre ; il est bien rond au bout. Je préfère me mettre un petit truc qui me fait plaisir, plutôt que m'écarteler sur de gros machins. Il n'y a pas si longtemps que j'apprécie de m'enfiler ; un an, deux ans. Ça vient avec le temps. Question d'éducation ? Éducation du trou du cul. C'est limite, encore ; ne pas pousser trop loin ; il faut laisser revenir, plutôt titiller le « petit anneau froncé ».*

Un coup de fouet m'attrapa l'avant-bras et me tira sur le côté. Je poussai un hurlement. Juste à côté du coude, ma peau était marquée d'une large barre rouge qui se boursoufla aussitôt. Il s'était déshabillé et s'asseyait dans une pile de carreaux. Il ne se départait pas de son sourire, mince comme une griffe. Je me traînai à quatre pattes vers lui, et avec une peur intense je me glissai entre ses jambes. Son vit, encore épais, brillant, un peu gras, pendait devant lui. J'en touchai timidement l'extrémité du bout des lèvres. Il me caressa la tête familièrement, comme on flatte un chien domestique. Je pris appui avec les mains sur ses cuisses, je pointai craintivement le bout de la langue, et je commençai à lui lécher le gland. Je suivis la courbe de l'organe jusqu'à sa base, je tournai autour, puis je passai sous l'attache des bourses, en décollant les parties, comme je venais tout juste de l'apprendre. La pine commençait à reprendre consistance. Je la pris entre mes doigts pour la soulever, et j'arrondis mes lèvres sur le bout du gland. Je tentai un mouvement d'avant en arrière, court, saccadé, certainement maladroit. Le phallus gagna aussitôt de la vigueur, et se tint de nouveau en l'air. Je pris ma respiration, fermai les yeux, et mis le gland au fond de ma bouche – je n'avais pas d'autre choix. *Deux doigts, trop petit, et trop plat ; trois doigts, c'est la bonne taille ; mais plus très cylindrique.* Je le léchais d'un mouvement tournant, en m'appliquant. L'Émir soupira profondément, ses deux mains enfermèrent ma tête dans un étau, et il m'écrasa le nez dans les poils rêches de son pubis. Son gland raclait le fond de ma gorge. *Main gauche, passive ; main droite : toujours active au travers du diable. Ses creux et ses bosses me massent comme la patte d'un animal monstrueux. Me branle, me branle, me branle... surtout pas... Mon rêve : pouvoir me sucer moi-même. Pas très confortable, mais ça doit être possible ; on fait d'autres acrobaties !* Il me fit ainsi aller et venir longuement, lentement, et je manquai chaque fois de dégorger sous la pression de cette masse au-delà de ma langue. Ses doigts continuaient à me griffer le dos, à m'attraper les cheveux par touffes, ou à presser sur ma nuque pour m'écraser contre lui. *Vautré sur le divan de tapisserie, deux doigts d'une main dans la bouche, les ongles de l'autre plantés dans l'épaule... Il ne faut pas que je me voie comme ça, pas comme « Michel ». Toujours l'imaginaire a besoin de se battre contre la réalité. De toutes mes forces je ne dois penser qu'à Mick ; n'être que Mick ; Mick le petit*

blond ; celui qui a une vraie pine entre les lèvres, un vrai gland sur la langue, des couilles sur le menton ; qui reçoit un fouet de cuir sur ses fesses de douze ans.

Il me rejeta au loin. Je me roulai dans la position qu'il attendait. Il me couvrit. La pénétration ne fut pas moins douloureuse, malgré la salive dont j'avais enduit son vit. Et il m'appliqua des coups de boutoir encore bien plus violents. Il planta ses ongles dans mes épaules pour s'agripper fermement, et me mordit à la nuque. Ainsi ferré sur mon corps, il allait et venait dans mon cul, portait des attaques de biais qui me faisaient hurler, battait mon dos de son ventre tendu par l'effort : l'un contre l'autre ils résonnaient comme un drap mouillé claquant sur un tambour. J'étais écumant, je croyais que j'allais mourir, que j'allais exploser, je connaissais des douleurs certainement comparables à celles d'une femme au moment d'accoucher. Sa décharge fut beaucoup plus longue, beaucoup plus pénible, avec des soubresauts qui le faisaient se cabrer en moi et m'anéantissaient chaque fois davantage. *Je coule déjà... je vais mouiller le carton... Surtout ne pas me vider ! Au travers de l'œil du Diable, ce serait drôle...*

Le coup de fouet, moins vif, me prit à la cheville. Je me mis debout. Il se tenait devant moi. Son sourire avait disparu. Je crus pouvoir m'en réjouir : il n'était donc peut-être pas entièrement maître de lui-même ? Mais c'était au contraire plus effrayant encore. Il avança la main, et me caressa lentement la poitrine avec sa paume, passa sur mon ventre plat, descendit à l'intérieur de mes cuisses. *J'adore caresser mon corps. C'est si doux ; si tendu ; c'est tellement fait pour être caressé... ça ne demande que ça. Et puis ça m'aide à remettre le moment.* Mais il ne s'approcha pas de mon sexe, dissimulé sous son masque doré. Il tourna autour de moi, en me frôlant les genoux du bout des doigts, remonta en suivant les deux chaînettes à l'extérieur de mes fesses. Il me caressa longuement les reins et le dos, avant de me prendre par les bras, dont il écrasa les muscles de garçonnet dans sa poigne sèche. *N'ai plus les membres d'un « garçonnet ».* Mais heureusement je ne suis pas trop musclé : *ça laisse un peu d'illusion.* Je devinais son regard me couler dessus, mais je ne bougeais pas. Il me pelota les fesses, en jaugea les formes et les muscles. Il revint devant moi, sa main glissa sur ma hanche, monta sur mon bras, se posa sur mon épaule. Je ne pus m'empêcher de voir que déjà il recommençait à bander. Il coula ses doigts dans mon

cou et me saisit fermement par la nuque. Il m'amena sur lui, appuya son bas-ventre contre ma hanche, et se frotta doucement. Plus exactement, en utilisant la prise qu'il avait à la base de ma tête, il me dirigeait à son gré, et il se massait contre moi. Je sentais son engin qui glissait sur mon ventre et venait parfois cogner contre la coquille. Il desserra son étreinte, ses doigts caressèrent le bout de mes cheveux, ils descendirent sur mon épaule, mon bras et, me prenant par le poignet, il mit de force ma main entre ses jambes. Je baissai les yeux : je saisis son vit et commençai de le branler. *« Son vit », « mon vit », c'est toujours le mien qui sert ; qui profite. La main sous le masque, il faut que je fasse doucement, y a le sang qui pétille, me retenir, je vais partir...* Du bout des doigts il me releva le menton et m'obligea à croiser son regard : il me brûla. Il me communiqua une intense terreur, je me sentais comme vidé de moi-même, impuissant, inexistant, réduit à l'état d'un animal qui suit la volonté de son dresseur. Et je continuais avec application à remuer lentement ma main de haut en bas autour de sa queue, qui depuis longtemps était redevenue ferme et rigide, chaude, sèche, presque fiévreuse. *Cette force peut-elle exister ? Rien que l'idée me fait bander un maximum. Peut-être que le vrai regard me ferait peur, en fait, et que je l'aurais à zéro. Il faut que j'arrête un peu.*

Il me saisit de nouveau le poignet et m'écarta la main : *« Couché ! »* aboya-t-il. Je sursautai. Mais je m'agenouillai aussitôt, comme un dromadaire qu'on s'apprête à charger, et je me courbai jusqu'à toucher le sol du front. Il me bouscula un peu, de la pointe du pied, pour me mettre exactement dans la position qu'il souhaitait, et il se plaça derrière moi. Du bout de l'ongle, il suivit le bourrelet de mon périnée et écarta les traînées ichoreuses laissées par les précédentes pénétrations. Il m'enfonça deux doigts dans l'anus, et les fit tourner pour en caresser les parois. Cela me procurait des frissons convulsifs, incoercibles, très douloureux, et j'étreignis mes genoux dans mes bras pour m'empêcher de me redresser brutalement. *Mon petit doigt n'en reviendra qu'avec quelques légères traces ocre. J'aimerais voir, pouvoir y entrer, savoir enfin de quoi sont formées les limites de ce conduit, connaître leur nature intime – pas seulement les siennes d'ailleurs.*

Ses doigts à peine retirés firent place à son vit. Je poussai une plainte exacerbée : c'était pire que les autres fois réunies ! Son sexe était très sec contre ma chair tout juste

humide, et à chaque mouvement il me semblait qu'il en arrachait un lambeau. Les transpercements comme les extractions étaient horribles à supporter. Celui qui m'enculait était plus fatigué aussi. Et dans sa volonté de me dominer à tout prix, ses gestes devenaient plus laborieux, plus maladroits, son rythme se ralentissait. Il s'agrippa à mes hanches et il tenta, enfoncé au plus profond, un mouvement de rotation alternatif autour de l'axe de son dard. Je sentis des gouttes de sueur me tomber sur le dos. Il cessa bientôt cette figure qui l'exaspérait ; il reprit d'avant en arrière avec une rage nouvelle, comme s'il avait voulu me détruire. *L'homme fou de désir veut détruire le jeune garçon que la blondeur rend inaccessible.* Mais soudain je m'aperçus que son vit perdait consistance. Il sortit de moi. Je l'entendis se lever d'un bond. J'attendis.

Son fouet me cingla en travers du dos, à plusieurs reprises. Je hurlai comme un damné en roulant sur moi-même, de telle sorte qu'ensuite le cuir m'atteignait partout, sur les bras, les cuisses, le ventre... *Le fouet comme moyen pour relancer la bandaison... C'est vrai que les soirs où je me couche sans me raconter d'histoire, le fantasme le plus commun, celui qui me vient en premier, est d'une ceinture lancée à pleine volée qui donne sur les fesses d'un garçon...* Puis il se jeta sur moi en roulant contre mon dos, m'embrocha de nouveau, et explosa pratiquement tout de suite. *Je jouis, tant pis, je lâche tout, sur le carrelage, attention au canapé.* La libération fut longue, mais de peu d'amplitude, sans que la pine eût repris toute sa force. Il cambra son corps et manqua de me casser les vertèbres en me serrant la nuque convulsivement, tandis que de petits jets espacés s'évanouissaient dans mon cul.

L'Émir me repoussa dédaigneusement pour se lever, et il m'abandonna sans plus aucun signe d'attention. Le Grand Icglan vint me reconduire dans ma cellule, où j'eus la satisfaction de retrouver mes vêtements. *Faut que j'utilise aussi un peu ce costume. Me reboutonner, me resserrer dans le pantalon qu'on ferme. Il n'y a pas que se défaire : se rhabiller n'est pas moins émouvant. Dommage qu'ils ne soient pas réellement repassés de frais. Me suis juste essuyé, ça va continuer de couler un peu dans mon slip, tant pis, de toute façon il est déjà taché.*

Le lendemain, mon chaperon vint me chercher. Nous parcourûmes de nouveaux couloirs jusque devant une épaisse porte en bois, aux larges pentures métalliques. Il

sortit un trousseau de clefs pour l'ouvrir, et nous entrâmes, au lieu du cachot que je craignais, dans un passage garni de mosaïques bleues et vertes. Le Grand Icoglan s'arrêta et étendit le bras avec satisfaction : « Voici les appartements où logent les garçons et dont je suis responsable... À gauche, la terrasse ; à droite, vos cellules individuelles. » La terrasse était couverte d'une claie qui filtrait la violence du soleil : j'y vis plusieurs adolescents, oisifs, assis ou couchés sur un coude, qui nous regardaient avec curiosité. Les cellules n'étaient fermées que d'un petit rideau léger : le Grand Icoglan en écarta un, et me fit entrer dans une pièce minuscule, qui ne contenait qu'une banquette de bois, attachée au mur, et un vase ; la fenêtre en était grillagée.

« Te voilà chez toi. Tu peux te reposer toute la journée, ici ou sur la terrasse avec les autres. Tu seras bien nourri, car l'Émir aime que vos chairs soient belles. Tu devras seulement te garder du soleil, afin que ta peau reste blanche ; sinon, pourquoi t'aurait-on acheté si cher ? Tu veilleras à te tenir propre et en bonne santé, on n'aime pas ici les garçons fétides ou maladifs. Hormis les soirs où l'Émir te fera l'honneur de te choisir, tu n'auras donc absolument rien à faire. Profites-en, car lorsque l'Émir sera fatigué de toi, et que le poil te viendra au menton, on t'enverra aux champs ramasser les cailloux. »

Le Grand Icoglan me laissa seul. Je voulus jeter un regard au travers de la grille ouvragée, mais déjà on écartait le rideau. Un garçon plus âgé que moi, quinze ou seize ans, était nonchalamment appuyé au chambranle. Il était très beau de visage et de corps, avec des cheveux noirs et une peau mate sous laquelle devait couler du sang kabyle. Il m'observa longuement des pieds à la tête. Je restai immobile, sans aucune idée de ce que je devais faire, de la façon dont je devais me conduire avec les garçons du harem. Il se décolla du mur et s'avança. Avant que j'eusse esquissé un geste, il m'attrapa par le cou d'une seule main, me serra la gorge en me soulevant à demi de terre et en me plaquant contre le mur. Je crus qu'il allait m'étrangler. Il s'arrêta juste à temps. Ses doigts me paraissaient d'acier, il me faisait extraordinairement mal, j'ouvrais la bouche en cherchant l'air, la panique montait à toute vitesse, c'était une poigne terrible. *Ces doigts durs, d'adolescent fait, dans la gorge d'un jeune garçon ; presque une pénétration ; c'est affolant. Il y a deux-trois ans, je me souviens, Xavier se laissait volontiers « étrangler ». C'était un jeu, mais*

j'avais l'impression qu'il le recherchait. Pourtant je n'ai pas poussé plus avant. Il me siffla au visage un long discours. J'étais dans l'impossibilité de répondre. Il me lâcha, tourna les talons et disparut. Je me laissai retomber sur la banquette, toussant et crachant. Devant une telle manifestation d'hostilité, je n'osai rejoindre la terrasse, et passai la journée seul.

Le soir, le rideau de ma cellule s'ouvrit sur le Grand Icoglan. Il m'apportait de nouveaux vêtements. Je me glissai dans une sorte d'ample pantalon en toile bleu clair, large aux hanches et roulé serré aux chevilles, avec un cordon pour toute ceinture ; j'enfilai des sandales légères en corde ; je passai par la tête une robe assez longue, à petits motifs noirs sur fond d'un vert délicat : les manches évasées descendaient à peine en dessous des coudes, le col rond était très dégagé, et seul un resserrement plissé marquait la taille. *Le jour où j'ai acheté cette robe de jeune fille aux Galeries, l'émotion en arrivant à la caisse. Je m'étais fait une grande sœur, un anniversaire en prévision. Elle m'a seulement dit : « C'est ta maman qui va être contente ! » N'ai jamais su comment je devais entendre sa remarque.*

Le Grand Icoglan me poussa devant lui et me fit sortir du harem. Il faisait déjà nuit. Nous arrivâmes aux cuisines, où l'on me donna à porter un plat garni de kémias. Je suivis d'autres serviteurs, j'étais dans la file le seul garçon habillé en fille. Nous débouchâmes sur une large terrasse, et je fus ébloui par le grand feu où rôissait un mouton entier. L'Émir était là, qui mangeait avec de nombreux convives, en cercle autour des flammes. Il n'y avait que des hommes, tous plus richement vêtus les uns que les autres. Je copiai mon attitude sur ceux qui me précédaient.

Quand ce fut mon tour, je mis un genou à terre devant l'Émir, et je lui présentai le plat, les yeux baissés. Il dit en français, dans l'intention d'être compris de moi : « Bonsoir, petite fatma. On a bien fait de t'habiller en femme. Tu parais moins prétentieux dans cette tenue. » Sans qu'il eût exprimé aucune menace, le ton qu'il avait employé, la cruauté qui passait dans sa voix, me glacèrent de nouveau. *« Le ton... la cruauté... me glacèrent de nouveau. » Ça me fait bander.* Quand il se fut servi, je présentai le plat aux invités. Au milieu des hommes je remarquai, nonchalamment allongés sur des coussins, les jeunes garçons arabes que j'avais entraperçus dans le harem, souvent très dévêtus et

dans des positions provocantes. Je reconnus le kabyle, celui qui avait voulu m'impressionner, étendu aux pieds de l'Émir. Le giton lui caressait les chevilles d'une main souple et experte, et lui baisait le gras de la jambe au moyen de petites pressions des lèvres, délicatement appliquées. À un moment il s'allongea tout à fait, dans une position alanguie et indécente, étirant les bras et montant jusqu'aux genoux de l'Émir qu'il recouvrit de ses paumes.

Quand j'eus fini mon tour, à la suite des autres je revins aux cuisines. On échangea mon plat contre une cruche de vin, et je retournai sur la terrasse. Je servis l'Émir. Au moment où j'allais m'écarter, il m'attrapa par l'oreille en la tordant, m'attira à lui, et essuya ses doigts dans mes cheveux blonds. Il me lâcha, je me relevai un peu surpris. Maintenant les invités me dévisageaient avec un regard moqueur, égrillard me sembla-t-il. L'un imita son hôte, et m'arrêta pour frotter sur ma tête ses mains qui dégouлинаient de gras. *Les mains dans le fond du plat ; si la Mère me voyait avec son rôti ! les cheveux pleins de sauce ! Peux même pas imaginer quelle tête elle ferait.* Un autre, qui venait de boire, me prit presque entre ses bras pour essuyer ses lèvres luisantes sur ma joue. Plus loin, je dus aider un vieux bonhomme à se moucher, en lui pinçant alternativement les narines et en récoltant dans mes doigts sa morve, que j'allai ensuite secouer au-dessus des crachoirs. *C'est doux, la salive. C'est chaud. Ça coule lentement, avec ses bulles et ses filaments, c'est tenace, ça ne vous quitte pas si vite. Même les glaires verdâtres, on dirait des huîtres.* Bientôt je fus la serviette de tout le monde. La graisse collait mes cheveux en un casque ébouriffé, et mon visage, mon cou, mes bras dégouttaient de souillures.

L'heure s'avancait, et ceux qui étaient de la fête progressaient dans l'ébriété. L'un souleva ma robe par derrière et je sentis un liquide chaud gicler sur la mince culotte de toile, la coller sur mes fesses, et dégouliner le long de mes cuisses. Tout le monde éclata d'un rire paillard. Avant que le premier n'eût fini, un second me troussa de l'autre côté et me pissa aussi copieusement sur le devant du pantalon. Mes jupes retombèrent, et l'hilarité était générale. J'étais devenu le centre de la fête. *Me pisser dessus, ce n'est pas tout à fait pareil, mais c'est bon aussi. Impression de chaud qui coule à nu entre les jambes, et surtout délicieuse sensation de l'interdit qu'on viole avec ce liquide qu'on libère ; s'oublier ; se laisser aller ; s'ouvrir, se répandre. Dans la*

vérandas je m'en fous, je peux faire ce que je veux. Je me tenais immobile, confus, figé dans ma culotte qui refroidissait, ne sachant plus que faire de moi-même.

On m'appela de l'autre bout de la terrasse : « Fatma ! Petite fatma ! Viens ici... » Un homme à croupetons avait relevé sa gandoura. Je dus m'agenouiller derrière lui. Je plaçai les mains en coupe sous le trou de son cul. *Accroupi, c'est la meilleure position pour pousser. On profite voluptueusement du passage de l'étron.* Je reçus une merde brûlante, liquide, grumeleuse, dont la vue, l'odeur, le contact me soulevèrent le cœur. J'allais la jeter dans un seau et je venais recueillir la suite, jusqu'à ce que ses intestins se fussent tout à fait vidés. Il me saisit alors rudement par la nuque, me fourra la tête entre ses fesses et, avec un grossier mouvement de va-et-vient, il s'essuya sur mes cheveux. Mon dégoût était à son comble. *Supporte pas l'odeur de la merde des autres ; la mienne, si, volontiers. Je la manipule, je l'écrase entre mes doigts, et même ensuite je passe les mains dans mes cheveux, avec plaisir. Cela établit définitivement ce monde second, fondé et limité par mon corps seul, incompatible avec le monde extérieur. L'unique et réelle horreur serait que quelqu'un fasse irruption ici, maintenant ; ces univers parallèles ne doivent pas se rencontrer.*

D'une brusque traction, je me sentis soudain tiré en arrière, et je roulai à la renverse. Je vis le visage rouge et congestionné d'un homme penché sur moi. Une même formule, en arabe, était scandée par plusieurs voix. Au milieu de ce tohu-bohu, quelqu'un me traduisit : « Ouvre la bouche ! » Effrayé par le visage convulsé qui me surplombait, j'ouvris la bouche aussi grande que je pus, comme si mon salut en dépendait. L'homme en fit autant et, au moment où il tirait une langue gonflée, d'un rouge violacé, sa vomissure jaillit, m'éclaboussa, se répandit sur moi. Je manquai d'en avaler une partie, mon cri s'étouffa, je roulai sur le côté, tandis que deux autres hoquets dégorgeaient leurs matières dans mon oreille et dans mon cou. Les rires résonnaient autour de moi. Je me mis à pleurer, à sangloter au milieu des excréments qui me coulaient doucement dessus.

On jeta brutalement un seau d'eau sur moi. Le Grand Icoglan était là. Il me remit sur mes jambes et, tandis qu'on m'en renversait un second sur la tête, il acheva de me débarbouiller sommairement. *Bienfaits de l'eau tiède qui ruisselle sur mon corps, qui entraîne tout, la pisse, la*

merde, les maculages gras. Se caresser de savon. Bander doucement dans la mousse. Sentir le neuf, le frais ; avant de recommencer.

Il me ramena à l'intérieur. Je retrouvai la salle où j'avais rencontré l'Émir la première fois. J'attendais planté au milieu de la pièce, encore tout mouillé, l'eau dégouttant de ma robe sur les tapis, quand l'Émir entra. Il me dit plutôt brutalement : « Je te préfère comme cela. Je n'aurai pas besoin de te fouetter avant de te prendre !... »

Il m'attrapa brusquement par le menton et me redressa la tête en me fixant droit dans les yeux. Ma peur n'était pas d'un châtement, d'un supplice quelconque : un regard, un silence de cet homme me figeaient ; sa seule présence me glaçait. Et plus je restais, immobile, sans défense, abandonné dans le champ de son froid, de son implacable examen, plus je sentais ma propre volonté disparaître, mon identité se dissoudre. Je m'effaçais devant lui, je n'avais plus de « moi ». *Mon idéal de l'homme ? Je désire les jeunes garçons ; peut-être est-ce un partenaire adulte, viril, un mâle cruel, qu'il me faudrait, finalement ?*

D'une secousse qui faillit me décrocher la mâchoire, il me retourna. Il me mit la main aux fesses : « Tout mouillé, ton petit derrière est encore plus attrayant... » Il troussa ma robe jusqu'à découvrir mes reins, puis, attrapant la culotte par la taille, il la descendit d'un coup, sans prendre le temps d'en dénouer le cordon. Il me dit de m'incliner légèrement en avant, en prenant appui avec mes mains sur mes genoux, et il passa ses doigts, secs et durs, entre mes fesses. *Ha ! Rien qu'à l'idée de cette chose volontaire le long de mon périnée, j'en ai frissonné jusqu'à la pointe de la bite !* Je l'entendis cracher, et aussitôt je sentis son bout dur et gluant se poser sur mon anus. Il tortilla un peu pour m'écarter, puis sa grosse prune entra dans mon étroit conduit, et alla s'étendre jusqu'aux portes de mon intestin. *Où exactement s'arrête le pénis d'un homme dans le cul d'un garçon ?* J'étais un condamné qu'on empale. Il se plaqua contre mon dos et m'enlaça en entier. Je sentais son corps puissant au travers de la robe mouillée, sa poitrine contre mes omoplates, ses cuisses le long de mes jambes, ses bras emprisonnant mon torse, son haleine derrière mon oreille. Il ressortit doucement jusqu'à ce que son fruit revînt à l'entrée de mon orifice, et il se renfonça aussitôt. Il allait et venait régulièrement, en contrôlant sa vitesse, et j'avais tout de même moins mal que la première fois. Ses mains

me prenaient de partout, elles me pétrissaient les bras et le ventre, elles me touchaient les joues et l'entrejambe, ou encore s'enfonçaient dans mes cheveux pour s'y cramponner et me tordre la tête en arrière. Pendant un temps cette lente course à l'intérieur de moi fut sur le point de me procurer un début de plaisir. Mais bientôt mes muqueuses s'irritèrent de ce travail de sape, et elles me brûlèrent terriblement. Je me mis à gémir plaintivement, et cela sembla renforcer son excitation. Il me laboura encore plus vigoureusement, en défonçant les replis de mes intestins sous son pilon et, impitoyablement, il accéléra son rythme. Mes cris montèrent de plus en plus haut, et il allait de plus en plus vite. Je n'en pouvais plus, je le suppliais, mais cet homme semblait avoir une énergie sans fin.

Quand il se lâcha enfin et que sa semence gicla profondément en moi, j'étais à demi évanoui, je me laissais porter dans ses bras, j'étais comme une poupée de chiffons qu'on secoue. *Une poupée en chiffon qu'on encule... Il me reste plein de temps... Mick, que vais-je encore faire avec toi ?*

Un autre soir, le Grand Icoglan vint tous nous chercher. Je remis les vêtements avec lesquels j'étais arrivé, y compris le bonnet, mais pas les bottes, et je dus retrousser mon pantalon au-dessus de mes pieds nus. Les autres portaient des tuniques légères, ou seulement un petit cache-sexe brillant. Dehors, une nouvelle fête se préparait. Le Grand Icoglan nous dispersa au milieu des coussins, où certains invités s'étaient déjà installés. Je m'assis dans le coin le plus isolé, et j'attendis. Je n'arrivais pas à savoir si ces gens étaient des clients tout dévoués à l'Émir, ou au contraire des potentats dont il aurait cherché à se concilier la bienveillance. Mais il était notoire que tous étaient traités avec égards et la plus grande considération.

Tandis que derrière les murs le soleil se couchait à l'horizon et que la terrasse se remplissait, les serveurs commencèrent à passer avec leurs plateaux. Soudain je sentis quelque chose de mou me toucher l'oreille. Je ne m'étais pas aperçu qu'on avait occupé la place à côté de moi. Un homme gros et adipeux attirait mon attention du bout de son orteil. Aussitôt inquiet de me montrer complaisant, je m'approchai. Il me prit par l'épaule, et glissa ses doigts chauds dans mon cou. « Tu es nouveau, toi. Tu parais bien joli. Avec ton bonnet de laine, tu ressembles à un coquelicot. » Il avait des lèvres très épaisses, et une moustache mince comme un lacet, qui lui descendait de chaque côté. Il

me posa la main sur la tête, et écarta mon bonnet pour fourrager mes cheveux : « Et ces cheveux ! Ils sont si clairs, si doux... on dirait un rayon de miel ! » Il enfonça ses gros doigts boudinés sous mon col et me tripota le cou : « Mais tu as la peau douce, c'est du loukoum ici... Montre tes lèvres. » Et sans plus attendre il m'attira vers lui et m'embrassa sur la bouche. Si l'Émir me terrorisait, celui-ci me dégoûtait profondément.

Comme je dus lui paraître aussi raide qu'une planche à repasser, il s'écarta et me dit un peu sèchement : « Eh bien ? Tu dors ? Réveille-toi ! » Il se pencha de nouveau sur moi. J'essayai de surmonter mon écœurement et de mieux faire. Je passai mes mains derrière sa nuque, j'assouplis mon dos entre ses bras, j'avançai timidement la langue. Il l'attrapa avec ses lèvres et la suçà longuement, en la tournant et la retournant. Il la mordillait, la léchait, l'aspirait. Un crapaud agglutiné sur ma figure ne m'aurait pas fait une autre impression. *Ne m'aurait pas fait plus plaisir. Ça me dégoûterait à ce point d'embrasser un vieux dégueulasse ? Pourquoi dans les contes de fées certains princes charmants apparaissent-ils d'abord comme des grenouilles ? Une image du pénis ? J'aimerais embrasser un pénis. Donc une grenouille. Et pourquoi pas un vieux crapaud visqueux ?* Il avança sa langue à son tour, et se lança dans l'exploration minutieuse de chaque recoin de ma bouche. Je me sentais comme envahi par le groin d'un cochon fouissant à la recherche de sa nourriture.

Il s'écarta de nouveau et dit : « Et alors, paresseux ? C'est toi qui devrais me caresser !... On attrape des petits Français parce qu'on les trouve plus blancs, plus clairs que nos garçons, mais ils ne savent rien faire. Il ne suffit pas d'être mignon, il faut savoir servir. Regarde. » Et il m'enlaça avec une fougue nouvelle. Il enfouit mes lèvres sous une pâte à la fois visqueuse et grumeleuse, il fit pivoter sa bouche sur la mienne en l'écrasant, il y entra, puis il vint le long de mes gencives, il me sonda sous la langue qu'il repoussait au fond de la gorge, il alla caresser mon palais contre lequel son organe gluant se gonflait. Il ressortit, se promena sur mon visage, tenta de s'introduire dans mes narines en affinant la pointe de sa langue et en la tournant dans tous les sens, il me lécha les joues avec lubricité, il me mordilla les oreilles d'un mouvement vif et de plus en plus rapide du bout des dents, il me suçà les yeux, il essayait de me soulever les paupières, il n'en finissait plus, tant cela

semblait l'exciter. Il me lâcha enfin, barbouillé du front jusqu'au menton, et je ne me serais pas senti mieux si un poulpe m'avait sauté au visage. *Si je rebande comme ça, c'est donc bien que ça me plaît.*

Il m'adressa un sourire d'une extrême suavité : « Voici ce que tu devrais savoir faire, petit Français. Quand tu vas pour embrasser, souris, entrouvre langoureusement les lèvres. Retourne-les comme des babines, car c'est à l'intérieur qu'elles sont les plus douces. Fais-les glisser sur la bouche de celui que tu dois honorer, en la frôlant par de légers mouvements alternatifs. Donne de l'agitation, du tremblement à tes lèvres. Fais de petits suçons délicats. Ne darde pas ta langue dans un trou sans fond, comme une stupide tortue au cou trop court ! Va en léchant les parois de la cavité que tu explores. Laisse l'eau te venir à la bouche, et alors que ta salive change de propriétaire. Mêla et aspire-la de nouveau. Respire : souffle ton haleine et aspire dans les poumons auxquels tu es abouché. Quand tu le peux, n'hésite pas à émettre de petits rots : la plupart aiment beaucoup cela et te le rendront. Et lorsque tu as l'honneur qu'on te touche, soupire, gémis, parle bouche à bouche de ton bonheur, et donne les signes les plus manifestes de ton plaisir. » *Ça m'amuse de donner ces conseils de « professionnel », moi qui n'ai jamais embrassé que furtivement, du bout des lèvres, et sans parvenir à y prendre réellement du plaisir !*

Il s'allongea sur le dos et, me saisissant par le bras, me fit comprendre de mettre en pratique sa leçon. « Viens. Je ne te ferai pas beaucoup de mal : je suis impuissant. » Cette dernière confidence acheva de me remonter le cœur ! L'homme n'était pas méchant avec moi, mais son visage bruni et flasque comme un fruit qui a dépassé depuis longtemps sa maturité, cette odieuse moustache, la salive qui brillait sur ses lèvres et ses joues, me répugnaient intensément. Il m'adressait un sourire encourageant, mais je ne trouvais plus la force pour me laisser descendre vers lui. D'un coup d'œil, je découvris que plusieurs invités m'observaient. L'Émir était derrière moi, à l'autre bout de la salle, et je pensai qu'il ne devait pas manquer de me surveiller lui aussi. Alors je fermai les yeux et m'abandonnai contre ces lèvres purpurines, encore mouillées, déjà froides. C'était comme si j'embrassais une vase figée. *Fais passer de la salive de ma bouche sur mes lèvres, sur mon menton, je l'étales sur mes joues, c'est chaud, glissant, suave. Je*

supporterais si c'était celle d'un autre ? Je suis condamné à n'aimer que moi ? En tout cas, quand j'aimerai à ce point la salive, l'urine, la merde, et tous les organes d'un autre, je saurai que j'aime d'amour. Passé le premier sentiment d'évanouissement, j'essayai d'être comme il le voulait. J'écartai ses lèvres qu'il laissait volontairement passives, et je poussai ma langue en la frottant le long de ses gencives. Les relents de nourriture, de vin, de tabac, me faisaient craindre à chaque instant de vomir. Néanmoins je voulus faire preuve de courage, et j'allais lui attraper la langue pour la lui sucer, lorsqu'à cet instant l'autre éclata d'un rot énorme qui me remonta dans les narines et m'ébranla le cerveau. Je me débattis, j'aspirai de l'air, et je me retrouvai la bouche pleine d'eau. J'étouffai, tout devint rouge, je m'évanouis pour de bon.

Je repris conscience, ballotté, porté par deux hommes qui me tenaient l'un par les bras, l'autre par les pieds. J'avais un goût de vomi dans la bouche. Avais-je rendu sur l'invité de l'Émir ? Je fus jeté par terre, sur de la paille. Le Grand Icoglan était à côté de moi et se mit à me déshabiller. Je me rendis compte que mes vêtements étaient souillés. Il semblait très en colère : « Chien de roumi ! Tu seras puni !... »

Il partit en emportant mes vêtements, ne me laissant que mon cache-sexe blanc. Je reconnus que j'étais dans le cachot où j'avais été circoncis, allongé juste à côté du chevalier. De quelle punition pouvait-il s'agir ? Je n'avais pas désobéi : obéir avait été au-dessus de mes forces. On ne pouvait pas, pour cela, m'appliquer l'un de ces supplices qu'on m'avait décrits. Je me sentais malade. Je m'assoupis dans un demi-sommeil mêlé de cauchemars.

Du bruit et de la lumière me firent sursauter. L'Émir entra, accompagné d'une suite de garçons. Je reconnus le Kabyle qui vint droit sur moi et m'obligea à coups de pied de me lever. L'Émir grogna : « Ah ! Voici notre demoiselle sujette aux pâmoisons !... Nous allons l'aguerrir un peu. Lui faire le caractère, en attendant son châtiment. » Un imperceptible sourire figeait son visage dans un masque d'une cruauté effrayante. Je ne savais plus comment me tenir ; je baissai les yeux. L'Émir me releva la tête avec la boucle du fouet tressé qu'il gardait replié dans sa paume, et il me regarda au fond des pupilles, comme il aimait à le faire : pour m'écraser. *Fantasmer l'humiliation pour mieux l'accepter ensuite ? à la fac, au travail, dans la vie sociale ? Je ne*

pense pas que ça puisse m'aider. Les échecs m'écrasent toujours autant ! Mais, ici, je contrôle. Je suis à la fois le mortifié et celui qui mortifie. Il me faisait sauter le menton et je sentais l'odeur fauve du cuir. Il me cracha au visage : « Pouah ! On va voir si tu oses encore prendre des airs, et jouer à t'évanouir. » La glaire m'avait atteint au coin de l'œil et me coulait le long du nez et sur la bouche.

Je vis que les garçons déshabillaient l'Émir. Le Kabyle lui saisit le pénis et commença de le manier. L'Émir se laissait faire et me regardait en ricanant : « Regarde comme on affûte bien cet outil pour toi ! » Dans la main de l'adolescent, le vit prit rapidement son essor, et le gland, qu'aucun prépuce ne masquait, devint rubicond : il paraissait sec et brûlant comme un fer rouge. *J'arriverais presque à me faire peur... la pénombre de cette cave emplie de poussière. Le contact inconmode de cette planche qui me repousse.* Soudain une demi-douzaine de garçons m'entourèrent et me soulevèrent du sol. Ils arrachèrent mon cache-sexe, me remontèrent les genoux contre la poitrine et, toujours en l'air, ils me tournèrent dos à l'Émir. Le Kabyle me prit par la hanche et amena mes fesses sur la pointe du dard qu'il n'avait pas lâché. Tandis que les autres m'abaissaient centimètre par centimètre, il dirigea l'engin et le conduisit sur l'ouverture de mon cul. Je gémis en le sentant m'écarter, entrer progressivement en moi, s'enfoncer jusqu'au bout. Pour la première fois, la sensation de ce nœud, dur, qui retournait le plus profond de ma chair, ne me fut pas désagréable. J'étais mal à cause des mains qui en me soutenant serraient douloureusement mes jambes et mes bras, mais cet organe en me pénétrant ne me blessait plus. Par un souple mouvement des reins, l'Émir commença de me limiter, toujours debout, et la position dans laquelle je me trouvais devait ouvrir mon anus au mieux, car il le transperçait presque sans difficulté. Néanmoins j'avais le souffle court, les impressions qu'il me produisait étaient intenses, et en sentant son boutoir heurter mes parois, je lâchai quelques cris.

Pourtant il ne s'y trompa pas : « On dirait que notre gazelle commence à prendre goût à la danse ! Nous allons arranger cela. » Il se retira de moi. Il donna des ordres aux garçons qui, sans me lâcher, me firent basculer en avant. J'étais roulé en boule, la tête en bas, les genoux sous le menton, et les fesses grandes écartées. Soudain j'entendis le fouet siffler, et aussitôt le coup me frappa exactement

dans la raie ! La douleur fut si fulgurante que je me détendis comme un arc et, échappant aux mains qui me tenaient, je tombai par terre en hurlant. Ils se jetèrent sur moi pour m'immobiliser, ils m'étalèrent à plat ventre en m'écartant les jambes, et un nouveau coup claqua précisément sur l'anus ! Je ruai entre les mains qui me tenaient, mais ils parvinrent à me maîtriser. Un troisième coup atteignit cet endroit sensible. Je devais être en sang.

Les garçons me soulevèrent de nouveau. L'Émir s'était assis sur un tabouret, et ils me présentèrent cette fois face à lui. Ils m'écartèrent les jambes qu'ils avancèrent de part et d'autre de son corps, et le Kabyle guida l'intromission comme précédemment. *Vertige de l'obscénité de la scène : tout nu, jambes écartées dans l'atelier de mon père, en train de m'enfoncer dans le cul le manche d'un de ses tournevis ! Je ne sais pas pourquoi, ça me paraît « pire » que quand je fais ça dans le salon. Pas l'habitude ?* En s'engageant dans mon anus blessé, le phallus me fit très mal. L'Émir, lui, parut irradié d'un plaisir intense. Il ferma les yeux et gronda sourdement en m'enlaçant. Il prit entre ses dents un de mes tétons, et il ne bougea plus. Ce furent les garçons qui me soulevèrent et me laissèrent retomber en rythme, et chaque fois que mes cuisses revenaient claquer sur les siennes, je ne pouvais retenir un hurlement. Le Kabyle dirigeait les garçons par de rapides exhortations, j'étais complètement passif, ballotté de haut en bas comme un sac de chiffons, mon bout de sein alternativement tiré vers le haut et vers le bas, je pensais qu'il allait me l'arracher, mon conduit anal me brûlait davantage à chaque voyage, et les cris que je poussais, étaient de plus en plus stridents.

Lorsque la décharge commença, le Kabyle me tint immobile écrasé contre les cuisses de l'Émir, le pic en éruption lançant sa lave bouillonnante au plus profond de moi. Je sentais mes porteurs un peu inquiets des manifestations de ce plaisir : l'Émir s'était rejeté en arrière, il se tordait entre mes jambes, il crispait ses doigts dans les coussins, il jurait en arabe en grimaçant et en grinçant des dents. *J'aimerais me voir maintenant. La tête qui pend en arrière de la table, le corps éclairé par cette lumière blafarde, le tournevis que j'ai laissé planté dans mon cul. La tige brillante qui pointe entre mes cuisses doit ressembler à une sorte d'« Alien » mécanique me sortant des intestins. J'aimerais me voir en train de me branler et me pincer le sein*

en même temps. Il faut que je me fasse offrir une caméra vidéo. J'aurais voulu voir mon corps à douze ans dans cette position, ici.

On me retira, on me déposa par terre comme mort. Plusieurs garçons se précipitèrent près de l'Émir à demi renversé contre le mur, pour lui caresser le visage, les bras, les pieds. Le Kabyle était au centre comme toujours : d'une main il lui massait le ventre et le plexus, tandis qu'il lui avait glissé l'autre entre les jambes et lui flattait les couilles pour l'inciter à repartir à l'assaut sur-le-champ. Il me lança un rapide coup d'œil par-dessus l'épaule, et je devinai à son sourire narquois que désormais il ne me craignait plus. L'Émir l'attira et le serra lascivement contre lui, avec des mouvements reptiliens des hanches et des jambes.

Puis le Kabyle se dégagea agilement, sans laisser à son maître le temps de se lasser, et d'autorité il se dirigea vers moi. Il me releva, me prit tendrement par les épaules, et il se mit à débiter un boniment en arabe à l'adresse de l'Émir, comme s'il vantait mes qualités – mais son sourire restait ironique. Le bras doucement enroulé autour de mon cou, il se plaça à côté de moi pour que l'Émir ne perdît rien, et me caressa langoureusement la joue, la poitrine, il souleva les pointes de mes seins encore rouges du traitement que l'Émir leur avait fait subir, il les pinça légèrement du bout des doigts, il passa le dos de sa main sur mon ventre comme pour en essuyer la surface tendre, il me souleva l'appendice du plat de la main et le présenta comme sur un éventaire. Il me fit tourner sur place et, de la même manière douce, légère, en m'effleurant à peine, il passa la main sur mon dos, dans le creux de mes reins, sur mes fesses qu'il caressa de bas en haut, avec un mouvement rond, enveloppant, comme pour mettre en évidence le poli de la matière.

Il alla chercher un objet qu'il me mit sous le nez pour que je le visse bien : c'était une branche de cactus, épaisse et longue, hérissée de piquants plus fins que des aiguilles. Il éclata de rire. Comme par taquinerie, il fit pénétrer deux doigts dans la fente de mes fesses et me pinça l'anus entre ses ongles. Je poussai un cri vif. *Un peu, pas trop fort, c'est bon, je cherche pour trouver une prise dans la peau tendre et glissante, ça sensibilise, ça fait de petits élancements. C'est comme quand je pince un bout de sein ; après on dirait que l'autre est en manque, il faut le pincer à son tour. Toutes ces chairs ont besoin qu'on s'occupe d'elles, qu'on les réveille.* Il m'attrapa par les cheveux, derrière la nuque,

et d'un mouvement brusque il me fit avancer vers un meuble haut et étroit, recouvert de cuir. Il me força de me courber en deux par-dessus, et plusieurs garçons s'accrochèrent à mes membres pour m'immobiliser. Je tremblais comme un lapin qu'on va écorcher, je suppliais l'Émir de me faire grâce, car je n'avais que trop bien compris ce qui devait m'arriver. Je sentis les mains du Kabyle sur mes fesses, puis le cactus piqua mon anus meurtri. Je poussai un cri aigu – suivi aussitôt d'un hurlement dantesque quand il l'enfonça d'un coup au fond de moi ! Il fourgonna quelques fois dans mon rectum tandis que je me débattais en tous sens. J'entendais tout autour de moi les rires des garçons qui résonnaient dans le cachot. *Plutôt qu'une parodie de pénétration, c'est le mouvement de la masturbation, comme s'il lui avait greffé un membre dans le derrière, et qu'il le secouait pour le faire jouir à toute force.*

Soudain la branche fut arrachée de mon trou du cul. Je sentis des doigts fins retirer les épines qui y étaient restées, et bientôt les mains de l'Émir furent de nouveau sur mes hanches. Il m'encula. Le spectacle du supplice que j'avais subi avait rendu toute sa verdeur à son désir, et il recommença son va-et-vient brutal. Étant donné l'état dans lequel se trouvaient mes muqueuses, je ne pouvais plus rien supporter, je poussais des glapissements à chacun de ses mouvements secs et rapides. *Ça fait mal. Arrêter. Souffler. Écarter ma main. Attends, attends !*

Cet assaut eut raison de lui, et de nouveau il jeta son sperme brûlant dans mon conduit défoncé, arraché, meurtri. Il se retira lentement, se rajusta, et la meute des garçons se réorganisa en l'entourant, tandis qu'il sortait sans un regard pour moi. À demi inconscient, je glissai du meuble et restai par terre, gisant comme un paquet de vêtements abandonnés.

Le lendemain, je fus éveillé de bonne heure par l'homme à la djellaba bleue. Je tremblais littéralement de peur. Je me doutais que j'allais maintenant subir la punition dont ils avaient parlé. J'aurais voulu le supplier, l'implorer, mais à quoi bon s'adresser à un bourreau dont je ne voyais que les yeux et qui n'aurait pas compris un mot ? *C'est la peur du garçon qui me fait bander ?... Non, plutôt la menace qui s'avance vers lui.* Il me coucha de nouveau dos sur le chevalet et m'y garrotta étroitement. La grosse corde entraînait cruellement dans la peau de mes poignets et de mes chevilles, et me faisait horriblement mal. Son jeune aide

vint entre mes jambes, debout au milieu des deux poutres du chevalet. Il saisit mon appendice, qui était certainement au plus petit de sa taille, et le manipula un moment. *Je bande, au contraire, et tout prépuce rabattu, le gland gonflé, rouge et brillant. Un gros chibre prêt à éclater. Il est beau dans cette lumière. Le rugueux de la corde sur mes poignets, mes chevilles. L'air qui circule sur ma peau exposée. Je suis bien. Mais si j'étais « Mick », réellement, cela deviendrait un enfer.* Il tira doucement sur mon organe, le massa, le pressa comme un pis, le secoua habilement, tout en tripotant mon petit sachet de l'autre main par-dessous. J'étais bien loin de pouvoir ressentir une émotion quelconque, mais son art parvint à faire jouer mécaniquement le réflexe et je me mis à bandocher. *Est-ce possible ? Moi je bande parce que j'imagine la main du petit Arabe qui me masturbe gentiment, mais Mick peut-il avoir une réaction ?*

Quand mon pénis se tint au-dessus de mon ventre, l'homme en bleu en gratta l'extrémité du bout de l'ongle. Le halètement crispé que je ne pus retenir le renseigna sur la sensibilité de ma muqueuse. L'aide enferma mon pénis dans son poing, et je vis l'homme revenir avec une longue pointe rougie au feu. Il se pencha au-dessus de moi, je sentis une chaleur s'approcher, puis il me toucha l'extrémité. Retenu par les quatre membres, je ne fus plus qu'un arc tendu sur le chevalet, la poitrine dilatée dans un hurlement qui se réverbérait sous les voûtes de la salle, tandis que la tige incandescente s'enfonçait dans le canal de l'urètre. La douleur était telle qu'elle emplissait absolument tout mon corps, tout mon esprit. Je m'évanouis à demi. Je ne me rendis même pas compte du moment où il retira le fer. *Impossible d'imaginer une douleur pareille. N'approche pas mon doigt de l'allumette à moins de quelques centimètres. Un fer rouge. Est-ce qu'on s'évanouit réellement ? Ce n'est même pas sûr. Une telle souffrance, ce n'est plus bandant. L'idée d'un garçon qu'on marque au fer rouge, si ; le garçon devient du bétail, c'est excitant. Mais ce qui reste ensuite, cette blessure qui brûle tout, qui ne peut laisser place à rien, non.*

Je sentis vaguement qu'on me barbouillait les bourses avec un liquide froid, je perçus un craquement sinistre, une lueur bleuâtre qui illumina un instant le plafond, suivie aussitôt d'une nouvelle brûlure épouvantable. Cette fois-ci, je perdis complètement connaissance. *Ça me fait mal. Ne pas jouir maintenant, sinon ça sera de travers. J'invente des*

trucs trop durs. C'est contradictoire, on ne peut pas s'éclater avec sa bite, en pensant qu'on est en train de la supplicier.

Le soir, lorsque je repris conscience dans le cachot et que je retrouvai un peu de force pour m'examiner, je m'aperçus que mon scrotum était tout gonflé, d'un rouge sang, crevassé par endroits, et il était dans un tel état que je ne pouvais plus le toucher. Mais ma verge me faisait encore bien plus souffrir, et mon supplice devait être renouvelé plusieurs fois par jour, chaque fois que ma vessie prête à éclater ne me laissait plus me retenir davantage : la pression de l'urine acide réveillait la douleur, je criais en pissant, et il me fallait me tenir au mur pour que je ne m'effondrasse point dans les latrines.

Bien plus tard, alors qu'un autre jeune esclave était entre les mains du bourreau, j'appris que la cheminée qui montait tout droit de la salle de torture, débouchait précisément sur notre terrasse. Dans ces occasions, tous les garçons se pressaient autour de l'ouverture, et non seulement ils ne perdaient pas la moindre plainte, mais également ils apercevaient à tour de rôle une partie du corps soumis à la « punition ». Quand je fus parvenu à un peu plus de complicité avec ces garçons, ils me racontèrent qu'ils avaient suivi mon supplice par ce moyen, et que mes cris avaient été prodigieux, particulièrement le dernier, accompagné d'un éclaircissement bleu – produit par la flamme d'alcool qui me brûlait les parties. *Je lâche tout. Ça me gicle sur le ventre. C'est beau, ces petits Arabes au coude à coude, en train d'observer la lumière bleue accompagnée du cri qui résonne dans la cheminée... Ça dégoutte, c'est chaud, c'est doux, c'est visqueux, ça fait un lac dans le nombril, je l'étales. Je me dégonfle, je me détends, qu'est-ce que c'est bon. Ça tire un peu en séchant.*

Opération délicate : n'en pas laisser couler en me levant. Ne pas jouer au petit Poucet. J'ai joui deux fois. Je vais essayer trois. Où ça ? D'abord me laver. J'ai le temps. Je rangerai plus tard. Si je mangeais un morceau, aussi ? J'ai faim. La journée n'est pas finie... Je joue avec le feu : s'ils revenaient plus tôt ?

Douze mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée chez l'Émir. J'avais réfléchi aux possibilités d'évasion, mais la principale difficulté était de se procurer les moyens de franchir le désert qui nous entourait.

Un jour, le Grand Icoflan vint me chercher pour me conduire dans une partie de la maison que je ne connaissais pas encore. Il m'apprit que l'Émir m'avait choisi pour être offert le temps d'un après-midi, en « cadeau », à un hôte de marque. Je devais naturellement me soumettre au moindre de ses désirs. *Ça ressemble effectivement à une chambre d'invité : c'est froid, trop propre, impersonnel. Ils n'accrochent rien à leurs murs, il n'y a rien qui traîne, même pas un objet fonctionnel. J'ai un peu peur d'oublier une trace de mon passage, qu'un détail m'échappe, que je ne laisse pas tout dans un ordre impeccable, et qu'ils ne se doutent d'une « visite ».*

En entrant dans le luxueux appartement, je vis l'homme en question. Il était assis à une table, me tournait le dos, et était occupé à écrire. Il n'était pas très grand, avec des cheveux gris, et si je fus surpris en m'apercevant qu'il était européen, je le fus encore bien davantage en l'entendant m'appeler par mon nom : « Entre, entre, mon petit Mick. Entre donc ! » Et il se retourna. Il me souriait de toutes ses dents. C'était le Second du navire dans lequel j'avais embarqué comme mousse. « Vous ?!... » balbutiai-je, sans parvenir à en croire mes yeux.

Il se leva, s'approcha tranquillement, et se campa devant moi, les mains dans les poches : « Une surprise de taille, n'est-ce pas moussaillon ? – Mais... tous les autres vous croyaient mort : vous n'étiez pas parmi les prisonniers ? – Mort ? Pourquoi veux-tu que ces braves gens aient malmené celui qui leur avait fourni le plan de route d'un navire si richement chargé ? » J'en avais le souffle coupé : le Second n'était donc qu'un traître, et c'était à cause de lui s'il y avait eu tant de morts, si je me retrouvais aujourd'hui en esclavage. J'écumais de rage !

« Malheureusement, je dois reconnaître que cette opération ne fut pas une réussite complète. Si les Mauresques m'ont bien payé ma part en or, ils n'ont rien voulu savoir lorsque j'ai réclamé ta personne... Il faut en effet que je t'apprenne quelque chose que tu ignores certainement : dès le premier instant où je t'ai vu, j'ai voulu te posséder. Pendant tout le temps qu'a duré notre voyage, je te lorgnais quand tu passais et repassais sur le pont. Je te trouvais désirable au plus haut point, avec ta chemise à demi ouverte sur ta poitrine hâlée, ton petit cul bien moulé dans ce pantalon que tu portes encore aujourd'hui – il est un peu défraîchi, mais je le reconnais – et ce bonnet, légèrement incliné sur

le front d'où dépassaient les mèches de ces cheveux d'un blond affriolant... » Et ce disant, il me dévisageait avec des yeux qui brillaient intensément. « Je mourrais d'envie de te prendre dans un coin, et de te soumettre à mon désir. Mais c'était trop dangereux, en me faisant surprendre j'aurais ruiné tous mes plans. Quant aux barbares, ils m'ont rétorqué que tu ne faisais pas partie de l'accord – et pour cause : je ne te connaissais pas avant de monter à bord – et donc que tu leur revenais de droit. Je n'étais pas en force pour discuter. J'étais désespéré, je croyais t'avoir perdu à jamais !... Or, par un hasard incroyable, en voyageant dans ce pays pour embaucher des hommes de main en vue d'une prochaine affaire, ne voilà-t-il pas que je te reconnais à la fête d'hier soir ? » Il rit : « Mon émotion fut à son comble ! Je fus solliciter le maître de ces lieux, et j'obtins sans difficulté ce à quoi j'avais cru devoir renoncer pour toujours !... »

Il me passa la main sur la joue, m'attrapa par la nuque : « Mais maintenant, tu vas être à moi, complètement à moi, et sans aucune limite ! » Ses doigts étaient durs, nerveux. Il m'attira à lui et m'embrassa sur la bouche, brutalement, avec passion.

« Ah ! Il y avait trop longtemps que j'avais envie de ça !... Mais viens un peu par ici, que nous nous installions mieux. » Il me conduisit par le cou, me poussa en avant sur le lit et, se laissant tomber à demi sur moi, il m'embrassa derrière l'oreille, sous la mâchoire. *J'ose à peine bouger sur cet édredon. Jamais je n'arriverai à le remettre en place comme il faut. – Arrête le délire.* Il me pelota longuement les épaules, les omoplates, avec une sorte de tendresse à laquelle je ne m'attendais pas. Il me retourna sur le dos, m'embrassa sur les lèvres, doucement cette fois, avec un tremblement qu'il ne paraissait pas contrôler, puis il descendit sur mon cou, dans l'échancrure de ma chemise. Je le sentais nerveux, malhabile, excité par l'émotion de me posséder, mais sans réellement savoir par où commencer, ni comment s'y prendre. Je me demandai un instant si ce n'était pas le contraste avec les Arabes, dont j'avais accoutumé la sexualité vive et autoritaire, qui me faisait sembler le Français indécis et gauche. Mais petit à petit j'en vins à me convaincre qu'il était tout bonnement amoureux ! *C'est le pire : être amoureux au point de devenir frigide et impuissant, de ne plus pouvoir s'exciter ni exciter l'autre. C'est ce*

qui m'est arrivé toutes ces années, les rares fois où j'ai eu l'occasion d'approcher un garçon.

Il avait commencé de me déshabiller – chemise ouverte sur la poitrine, pantalon défait, culotte chiffonnée et repoussée –, mais je n'étais pas pris en main, je me sentais contemplé, détaillé, reluqué. *Ici, c'est plutôt le regard des Vieux que je sens sur mon ventre. C'est peut-être ce même regard inconsciemment qui fait avorter toutes mes rencontres ?* Il passait le bout de ses doigts sur ma peau, suivait les contours de mon corps, mais il n'y mordait pas. Quand il découvrit mon sexe, il l'examina précautionneusement, avec tendresse, comme un objet longtemps convoité, et il n'en fit pratiquement rien.

Était-ce à cause de la présence de ce Français ? Des rêves de liberté recommencèrent à me visiter, et je méditai sur les chances de les réaliser... Je m'abandonnai complètement à lui, me prêtant complaisamment à toutes ses entreprises, et il finit d'ôter mes vêtements, il me lécha tout le corps, me passa des mains à l'intérieur des cuisses, puis il me tourna sur le ventre, m'embrassa les fesses à petits coups, les écarta, les mania, les pressa, mais je ne sentais rien, je n'y accordais aucune attention. *Me fourre la figure dans les plumes, je me frotte le pubis contre la court-pointe, mes jambes s'ouvrent et se ferment en la froissant, tant pis, je ne veux pas me rater, je mate mes fringues éparpillées, c'est beau ces pelures rouge et noire, en boule, en tas, négligemment avachies, ces chaussures retournées, les chaussettes serpentines, impudiques. Je sens que ça revient un peu : il y a des vibrations qui passent.*

Tandis qu'il me caressait ainsi, avec une sensualité qui était un peu celle d'un voyeur devant une estampe, je m'étais résolu à tenter quelque chose et j'en avais arrêté le plan. Pour avoir une chance de le réaliser, il me fallait d'abord mettre le Second en confiance. Je décidai de prendre l'initiative et, me rappelant les gestes appris auprès des Arabes, je commençai à m'occuper de lui activement. Je me retournai vers lui, passai la main derrière sa nuque, et l'attirai pour l'embrasser. Sa bouche me dégoûtait, mais depuis un an j'en avais vu d'autres, et la perspective d'une évasion me faisait tout surmonter. Je n'hésitai pas à enfoncer ma langue au fond de sa gorge, et aussitôt je sentis nettement contre ma hanche son pénis se bander d'un cran supplémentaire. Il s'échauffait, mais il se laissa faire lorsque je le fis rouler sur le dos. Je pris son gland dégoulinant

dans ma bouche, et je le lui suçai avec adresse. Il lâcha un gémissement : « Dis donc, tu es drôlement déniaisé, toi !... Ce sont les Arabes qui t'ont appris tout cela ? » En guise de réponse, je gobai ses couilles poilues et les passai d'une joue dans l'autre, comme effectivement ils me l'avaient appris. Il poussait des soupirs aigus, surtout quand je lui laissais sentir le bord de mes dents à la racine de sa verge.

Je le refis rouler pour le mettre sur le ventre, et je plongeai mon visage entre ses fesses. Je n'eus aucune hésitation : j'enfonçai ma langue dans son trou écœurant. J'avais la même énergie que si j'avais creusé un tunnel pour m'évader. Il grogna : « Ha ! Mais tu es une vraie petite pute ! Je t'adore !... Je t'en prie, encule-moi, encule-moi... »

J'éprouvai une brusque exaltation : c'était la première fois que je me trouvais dans la position du fouteur ! Je ne doutais plus que le moment fût venu. Ce me fut une véritable jouissance de le voir se tourner et se mettre à genoux sur la banquette, le nez dans les coussins, tandis que je me branlais un instant pour durcir mon pénis. Je le pénétrai avec une sorte de joie sauvage, et il gémit de bonheur. Je n'avais rencontré aucune résistance, il était manifestement fait à ce genre d'exercice, et mon petit engin se trouvait très au large dans l'orifice.

Sur une table basse, à portée de ma main, un gros bougeoir en bronze portait une chandelle éteinte. Sans cesser de faire claquer mes hanches contre les fesses vergetées, je me penchai prudemment sur le côté jusqu'à le saisir. Je le soulevai à bout de bras, je me concentrai, et je l'abattis de toutes mes forces sur la nuque du Second. Au craquement étrange qui résonna dans tout le corps, je devinai que j'avais réussi dès le premier essai : je l'avais tué net. La ligne de la nuque semblait un peu plus creusée, quelques mèches de cheveux paraissaient comme coiffées à l'intérieur. *Une tête d'homme brisée ressemble-t-elle à cet oreiller enfoncé ?* Une tache sombre couvrait sa tête et m'obscurcissait la vue. *Je ferme les yeux.*

Je lâchai le chandelier. Je commençai d'avoir peur. Je retirai mon pénis recroquevillé du corps gluant et lourd. *Je débande.* Je me levai. J'étais nu, je me sentais souillé. Lui aussi était nu ; et obscène. *Ne suis pas arrivé à me branler ici. Trop dur. Je pensais sans arrêt qu'ils allaient reconnaître l'odeur. Prétexte ? C'est leur regard qui m'empêche de bander. Terrible ; imparable.* Poussé par l'urgence, je parvins à ramasser ses habits et à les enfiler. Je rassemblai

mes cheveux, trop longs et trop blonds pour ressembler aux siens, dans son chapeau que je m'enfonçai jusqu'aux sourcils, et je m'enveloppai dans son manteau. Grâce à ce déguisement, je n'eus guère de difficultés à gagner les écuries et à seller son cheval sans attirer l'attention. Je partis au petit trot sans être inquiété.

Ranger maintenant. Nettoyer. Repasser partout et chasser la « trace ». Dans l'atelier, voir si je n'ai pas coulé quelque part, sans m'en rendre compte. Dans la véranda, la pisse, la merde. Penser aussi au plat du rôti dans la cuisine. Penser aux odeurs. Ne pas laisser la mienne, mais pas non plus celle d'un savon trop parfumé qui trahirait mon nettoyage. C'est le pire moment. Se dire que déjà le plaisir s'est évaporé. Heureusement, il reste le souvenir. Vivement que je finisse ces études et que je puisse avoir un appartement à moi. Mais, même comme cela, serai-je libre de laisser couler mon foutre n'importe où ? Il y aura des amis qui viendront chez moi, je ne pourrai pas non plus mettre ce que je voudrai aux murs. En réalité, c'est peut-être une part non négligeable de mon plaisir que polluer clandestinement ce décor banal et triste ?

13

EN FAMILLE

Jaune paille et bleu ciel

RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE – EXTÉRIEUR JOUR

1. Plan d'ensemble de la rue

Il fait assez beau, un temps de mi-saison, clair, entre frais et doux. Il est midi, la circulation est calme, les piétons déambulent nonchalamment, en se regroupant devant les vitrines. Deux personnages, de dos, marchent en direction de l'Opéra.

2. Plan moyen de la femme et du garçon

Les deux personnages de face se tiennent par la main et échangent fréquemment des regards. Ils devisent tranquillement – mais la rumeur de la ville couvre leur voix.

Travelling arrière.

Elle : une bonne trentaine, replète, un visage rond et doux, mais un regard pétillant, des lèvres peintes de carmin, des cheveux blonds courts et frisottants. Vêtue de : un manteau de fourrure synthétique blanc qu'elle laisse ouvert devant, un cardigan rose sur un chemisier blanc en mousseline, un pantalon tricoté assorti, des escarpins rouge sombre.

Lui : 13 ans, à peine plus petit qu'elle, une silhouette fine, un air vif, à l'affût, des lèvres retournées, entrouvertes sur la vie, des cheveux châtons raides qui forment une mèche gracieuse sur le front. Vêtu de : une veste kaki froncée à la taille, un pull échancré bleu outremer sans manches sur une chemise blanche, un pantalon en velours noir un peu court qui laisse voir les chaussettes bleues assorties au pull, des mocassins noirs.

3. Plan rapproché de la femme

Dans l'échancrure du chemisier, deux rangs de perles battent sur la base découverte des seins au rythme de la marche.

Panoramique haut.

Le cou dodu et court amène une face agréable, bien en chair, qui se tourne souvent pour sourire à son fils.

4. Plan rapproché du garçon

La fermeture éclair cuivrée du pantalon apparaît à demi, sinuant derrière le repli de tissu qui devrait la cacher.

Panoramique haut.

Les petites mailles serrées du pull se plissent et ondulent en vagues rapides sur les mouvements du ventre.

Le col du pull descend en V sur la chemise largement ouverte.

La chemise à son tour découvre le cou, tourné vers la mère. À partir des extrémités des clavicules, deux lignes divergent vers la base de la tête.

Le visage de profil met en relief les lèvres bien dessinées, le nez effilé, les pommettes marquées, assez hautes, qui ombrent à peine les joues. Sous la frange trop longue et courbée sur les sourcils, le regard des yeux noisette est intense, absorbé par son objet, inconscient de son charme ni de son effet.

5. Gros plan des deux mains jointes

La main de la femme tient celle de son fils. Elle la lâche à demi, replie les doigts et, du bout pointu de ses ongles peints d'un rouge foncé, elle lui caresse tendrement le creux de la paume. Le garçon se prête, il se laisse faire comme un chat, sa main s'entrouvre complaisamment. Puis il reprend celle de sa mère et, comme un signe de connivence, il lui communique deux pressions rapides.

6. Plan moyen de la femme et du garçon

Au coin de la Place de l'Opéra, la femme et le garçon passent devant les tréteaux d'un marchand installé sur le trottoir.

LE FILS

Maman, j'en voudrais un... !

7. Plan rapproché en plongée de l'étalage

Sur l'étalage, des sacs de cuir, des portefeuilles, des bracelets pyrogravés avec un prénom, des ceintures tressées comme un fouet...

LA MÈRE (OFF)

Un quoi ?!...

LE FILS (OFF)

Un bracelet... Regarde, y en a à mon nom !

LA MÈRE (OFF)

Ah, oui ?...

La main de la mère entre dans le champ et se saisit d'un *STÉPHANE*.

8. Gros plan du poignet du garçon

La main de la femme tient retourné l'avant-bras de son fils, où la manche blanche de la chemise apparaît à peine sous celle kaki de la veste et borde le poignet plat : la peau est lisse et douce, pâle, légèrement gonflée au centre par l'axe double des tendons. Le bracelet se referme dessus, et son cuir brun, épais, brillant à l'extérieur, pelucheux sur la face interne, marque d'un trait un peu brutal la délicate articulation.

LA MÈRE (OFF)

C'est vrai que ça te va bien...

9. Très gros plan dans la culotte de la femme

Dans le pantalon rose, sous la culotte étroite de dentelle blanche, au milieu de l'épaisse et souple toison auburn, les deux lèvres sont agitées d'un infime tremblement.

LA MÈRE (OFF)

Bon, allez, si ça te fait plaisir... d'accord !

10. Gros plan sur l'étalage

La main de la femme dépose un billet de 50 francs sur l'étalage.

CUISINE – INTÉRIEUR MIDI

11. Plan moyen de la cuisine

Dans le coin-repas de la cuisine, un palmier d'intérieur, presque un arbre, se heurte au plafond et laisse retomber ses longues tiges dentelées. Le soleil pâle se glisse par la fenêtre entrouverte, et coule sur la table ronde, en bois laqué de blanc, où sont les reliefs du repas. Le garçon et la femme sont assis face à face. Elle se verse une tasse de café, tandis qu'il épluche une orange dont la couleur contraste vivement avec son pull. On entend alentour le

souffle sourd de la vie des immeubles, il y a dans l'air une sorte de chaude langueur, effet de la digestion générale.

12. Plan américain de la femme

La femme a remonté les manches de son cardigan rose sur ses avant-bras coniques. Elle s'assied, sucre son café, le tourne.

LA MÈRE

Alors... il te plaît, ton bracelet ?

LE FILS

Oui, oui, beaucoup. De plus en plus, même...

13. Plan rapproché du garçon

Le garçon est accoudé à la table, les manches de sa chemise retroussées au-dessus des avant-bras. Il mord dans les quartiers d'orange, le jus lui coule sur les doigts.

LA MÈRE (OFF)

Je suis assommée. Ces courses dans les grands magasins, c'est éreintant !... Bon. On débarrasse, et puis on se fait une petite sieste...

14. Gros plan de la bouche du garçon

Le garçon finit l'orange, il se suce les doigts avec un plaisir manifeste.

15. Très gros plan dans le slip du garçon

Dans le pantalon noir du garçon, sous son slip bleu marine, son pénis est traversé par un frémissement : il se soulève à peine, se raidit imperceptiblement, comme un chat qui frissonne, allongé sur un radiateur.

16. Plan américain de la femme

La femme repose sa tasse. Le garçon en amorce a encore le bout des doigts sur les lèvres.

LA MÈRE

Surtout, rince-toi les mains à l'eau : elles doivent être... juteuses !

SALON – INTÉRIEUR MIDI

17. Plan d'ensemble de la pièce

À gauche, des fauteuils profonds, beiges avec de gros motifs de fleurs, où se mêlent des rouges et des verts un peu passés. Au fond, une grande baie vitrée, au travers de laquelle on aperçoit le feuillage vert vif de petits arbres. En

amorce droite, un vaste canapé assorti aux fauteuils.
Devant, une table basse blanc ivoire couverte d'une glace épaisse.

Le garçon entre dans le champ, balance ses chaussures sur le côté, et se laisse tomber sur le canapé.

Travelling latéral vers la gauche avec panoramique à droite pour recadrer le canapé.

Le garçon se roule en boule puis s'allonge de tout son long.
La femme entre dans le champ, s'assied sur le bord des coussins et retire un à un ses escarpins rouges. Elle déplie une grande couverture écossaise et l'étend sur eux en se couchant en arrière. Ils ont juste la place d'être côte à côte, lui sur le flanc la regardant, elle sur le dos.

Travelling avant vers eux.

La femme se met à son aise en poussant un petit soupir et glisse le bras sous la tête de son fils. Il la pose la joue sur son sein comme sur un oreiller.

Le travelling se termine en plan rapproché sur le garçon.

La frange de cheveux châains du garçon tombe mollement sur la base du cou de la femme et le caresse à peine. Le nez est à quelques centimètres du chemisier de mousseline, sur lequel roulent les deux rangs de perles. Les lèvres s'appuient sur le bord du cardigan duveteux. Le garçon ferme les yeux.

18. Plan moyen du canapé

Un rayon de soleil touche le pied du canapé. On entend dehors les oiseaux chahuter dans les branches. La femme et le garçon s'assoupissent...

19. Plan rapproché de la main du garçon sous la couverture

Panoramique pour suivre la main du garçon.

La main progresse sur le corps de sa mère, passe sous le cardigan ouvert, descend sur le ventre par-dessus le chemisier, le palpe, tourne en rond. Le tissu rend un son doux et un peu crissant. Le garçon remonte sa main vers l'échancrure du corsage.

On sort de sous la couverture.

Le garçon défait tout doucement, du bout des doigts, quelques boutons, s'introduit d'une caresse, détache le soutien-gorge dont l'agrafe est entre les deux bonnets, et

découvre un sein. Il embrasse tendrement la rondeur de la gorge, se laisse aller contre le collier dont les perles s'enfoncent dans la chair de sa joue, marquent sa tempe. Il avance en direction de l'aréole en grignotant la peau onctueuse, puis soudain il suce le mamelon. La main de la femme entre aussitôt dans le champ et attrape la tête du garçon. Elle se crispe sur son crâne, pénètre dans ses cheveux, l'ébouriffe.

LA MÈRE (OFF)

Oui... tête-moi !... Tête-moi comme tu faisais avant, quand tu étais bébé...

Il suce un sein puis l'autre, les pressant à la base dans sa main ouverte pour mieux les faire saillir, aspirant profondément les mamelons brillant de salive. Les doigts aux ongles peints passent et repassent sans relâche sur la tête de son fils, s'enfonçant dans les mèches claires qui se courbent et se tordent en tous sens.

20. Plan rapproché des pieds sous la couverture

Le pied de la femme, gainé dans son bas d'une couleur ambre fumé, frotte doucement le pied du garçon, dont la chaussette bleu outremer vient à descendre sur la cheville.

21. Plan moyen du canapé

Le garçon abandonne les seins de sa mère et embrasse en descendant le plexus à petits coups. Il déboutonne le chemisier au fur et à mesure. Il s'enfonce sous la couverture.

22. Plan rapproché des hanches de la femme sous la couverture

Le garçon défait le pantalon rose, se bat un moment pour l'écarter, sa mère l'aide en soulevant les reins, il descend le cache-sexe avec des gestes nerveux.

23. Très gros plan de la bouche du garçon sous la couverture

La bouche du garçon s'entrouvre, il tend une langue rose, un peu plus violacée que le pantalon à côté.

24. Plan rapproché des hanches de la femme sous la couverture

Le garçon vient mettre son visage dans la toison auburn, il lèche doucement entre les lèvres, il boit l'eau qui s'y est accumulée, il s'enfonce de plus en plus profondément dans la vulve. La main de sa mère le rejoint, les ongles rouges se

glissent de nouveau au milieu des mèches en bataille,
s'agrippent à l'occiput, se plantent dans la peau.

LA MÈRE (OFF)

Oui... Bois-moi... Noie-toi en moi... Fourre
toute la tête dans mon con... Refais à l'envers le
chemin que tu as pris pour sortir... il y a treize
ans...

**25. Plan rapproché des hanches du garçon sous la
couverture**

Le pied de la femme cherche, puis vient buter entre les
jambes de son fils. De son gros orteil elle fouille un instant,
elle lui frotte le bas-ventre, puis elle trouve et lui caresse la
bosse souple qui tire sur sa braguette. Le velours sous le
bas nylon rend un son chuintant, un friselis délicat,
électrisant.

26. Plan rapproché du visage de la femme

Le garçon entre dans le champ, il remonte à la hauteur de
sa mère : aussitôt ils s'embrassent à lèvres retournées.

**27. Plan rapproché des hanches du garçon sous la
couverture**

La main de la femme entre dans le champ, elle descend à
tâtons le long du pantalon, et s'arrête au bord de la
fermeture éclair, sur le petit bourrelet qui s'est encore
élevé. De son majeur tendu, elle appuie longitudinalement
sur l'étoffe noire qui se tord et se froisse sous la pression, et
se met à chuchoter avec la régularité d'une scie lointaine.
Puis elle attrape la languette, la tire vers le bas, et introduit
deux doigts dans la fente.

28. Très gros plan dans le slip du garçon

Le pénis bande de plus en plus sous la friction régulière, et
se contorsionne dans la culotte trop étroite.

29. Plan rapproché des visages de la femme et du garçon

Ils continuent de s'embrasser avec fougue, leurs lèvres
tournent et retournent les unes contre les autres, on voit les
langues s'échanger. La femme qui était dessous, sans lâcher
la bouche de son fils, se redresse, le repousse, et le couvre à
demi.

30. Endoscope dans la bouche du garçon

La langue de la femme balaie en tous sens la bouche de son
fils, se colle à son palais, se heurte à ses dents blanches et

tranchantes, s'agite frénétiquement comme prise de folie. Puis, tout d'un coup, elle recule et disparaît.

31. Plan rapproché des hanches du garçon sous la couverture

La main de la femme sort le pénis par la fente latérale du slip. Sa tête entre dans le champ : elle embrasse délicatement le gland sur le bout, elle lèche l'extrémité du prépuce, enfonce la pointe de sa langue dans le minuscule cratère, elle le chatouille un moment par ce moyen, puis elle l'avale tout entier.

32. Plan rapproché du visage du garçon

Le garçon est renversé en arrière, yeux fermés, cheveux éparpillés sur les coussins, et il respire fort au travers de sa bouche entrouverte, quoique presque silencieusement.

33. Endoscope dans la bouche de la femme

Le pénis du garçon est aspiré par une succion lente et il roule délicatement, entre langue et palais. Il nage dans un bain de salive chaude, il prend à chaque instant plus d'extension, à chaque instant il devient plus dur. Il glisse avec souplesse comme une tige de jonc d'une joue à l'autre de la femme, habilement poussé et manié par la langue.

34. Plan moyen du canapé

La couverture se soulève, repoussée de l'intérieur par la femme. Un peu échevelée, elle remonte à la hauteur de son fils, l'enlace, et lui reprend les lèvres.

Puis elle se détache de lui.

LA MÈRE

(La voix un peu rauque :) Pénètre-moi...

Elle roule sur le côté, envoie au diable pantalon et culotte.

35. Plan américain du garçon

Le garçon se met à califourchon au-dessus des cuisses de sa mère. Il retourne le bas de son pull sur son ventre, défait le bouton de son pantalon, descend son slip – le pénis ressort de la fente et resurgit, vif et oscillant, d'une couleur nacre rosée. L'élastique du slip reste accroché sous les testicules. Il se branle de quelques rapides coups de poignet, pour achever de déplier son pénis, l'uniformiser et le tendre – mais il n'est pas encore décalotté.

Les mains de sa mère entrent dans le champ et viennent relever un peu plus le pull et la chemise, qui menaçaient de

se tacher en tombant sur le gland, déjà filant au bout d'un long trait argenté. Il s'avance et se penche en avant.

36. Plan rapproché des hanches de la femme

Le petit vit ouvre les lèvres sans effort et se frotte sur la vulve trempée. Tout ce liquide vaginal aide au retournement du prépuce, et le gland décalotté disparaît lentement, suivi par le corps du pénis, jusqu'à ce que les deux ventres se touchent.

37. Endoscope dans le vagin de la femme

Le gland, comme un vermisseau avide, finit lentement sa course vis-à-vis du col de l'utérus, rose, béant, livrant passage à une glaire abondante et brillante. Puis il repart en arrière et commence un va-et-vient qui s'accélère, petit cabochon de chair mauve écartant et froissant à chaque poussée des replis de chair saumon.

38. Plan moyen en plongée verticale sur le canapé

Dans la pièce tranquille, le dos bleu du garçon est un peu chiffonné, et son pantalon noir s'entortille au milieu des cuisses nues de sa mère. Barrée par la chemise blanche qui dépasse et par la limite ramollie de la ceinture, seule apparaît une étroite tranche des fesses, dont le sillon s'écarte et se referme au rythme de la pulsation de ses reins.

39. Gros plan du sein de la femme

La main du garçon maltraite le sein de sa mère, le presse le frotte, le retourne, lui pince le mamelon.

LA MÈRE (OFF)

Vas-y, vas-y mon petit, prends-moi ! Prends le sein de ta mère, fais-en ce que tu voudras...

40. Gros plan du crâne du garçon

Les doigts de la femme achèvent de mettre le plus grand désordre dans la coiffure de son fils.

41. Plan moyen en plongée verticale sur le canapé

La femme, toujours sous son fils qui la chevauche, écarte les jambes et lui enserre les reins comme dans une pince. Une main agrippée à sa nuque, l'autre autour de son dos, elle ne cesse de l'encourager en accompagnant ses assauts de ses propres secousses.

LA MÈRE

Vas-y, je sens que ça vient, t'es bon, t'es mûr, je le sens... Vas-y !

42. Endoscope dans le vagin de la femme

Le va-et-vient est maintenant frénétique. Soudain, minuscule bouche, le méat crache quelques gouttes de sperme éburnéen, deux ou trois fois, chacune espacée d'une fraction de seconde, et le gland s'arrête sur son erre, baignant dans un mélange albumineux, chaud et doux.

43. Plan rapproché des hanches de la femme et du garçon

Le ventre du garçon se soulève, la pine débandée ressort des poils humides et écrasés de sa mère.

44. Gros plan du visage du garçon

Les yeux voilés, l'air un peu hébété, le garçon regarde en direction de son ventre.

LE FILS

Je... Je crois que ça y est... Je l'ai fait...

LA MÈRE (OFF)

Bien sûr, mon chéri, bien sûr tu l'as fait... C'est merveilleux !... Mon petit amour...

45. Gros plan du visage de la femme

Détendue, la tête renversée sur les coussins, elle paraît radieuse.

LA MÈRE

Je le sens en moi... Ton tout premier... Dire que je me souviens... je me rappelle très bien la fois où ton père est venu en moi aussi, et où il a déposé son sperme... comme toi... Et tu es né, mon chéri... La boucle est bouclée : non seulement je t'ai mis au monde, mais en plus j'aurai fait de toi un homme !

46. Plan américain du garçon

Le garçon se redresse à côté de sa mère et recalotte son gland, exprimant un dernier filament qui coule de la pointe du prépuce. La femme sort de la manche de son chemisier un petit mouchoir brodé aux coins. Elle y attrape la goutte qui danse au bout de son fil, l'écrase dans la batiste blanche, et finit d'essuyer le pénis tout entier. Il y a du respect dans le geste.

GARÇONS Z

LE FILS

(Poussant un soupir :) Ahh... c'était bien...

47. Plan d'ensemble du canapé

Le garçon se déplie lentement, il se lève.

La femme ramène frileusement la couverture à elle.

LA MÈRE

Va te laver à la salle de bain, mon chéri. J'irai après toi... Et tu en profiteras pour te changer aussi...

CUISINE – INTÉRIEUR SOIR

48. Plan moyen de la plante verte

Le palmier, éclairé de l'intérieur par quelques spots, transforme ce coin-repas en une grotte de verdure. On entend trois voix : la femme, le garçon, et un homme. L'ambiance est animée, gaie, et sereine aussi.

49. Plan rapproché des mains de l'homme

Les doigts longs et forts de l'homme prennent dans un mendiant des amandes qu'ils cassent, puis qu'ils portent à sa bouche (*off*).

LA MÈRE (*OFF*)

Ton fils a été un amour. Tu sais ce qu'il a fait ce matin ?

LE PÈRE

Non...

Panoramique haut.

Dans l'échancrure d'un pull vermillon à grands carreaux gris et noirs qu'il porte à même la peau, apparaît un peu du poil dru et brun qui couvre la poitrine de l'homme.

LA MÈRE (*OFF*)

Il m'a apporté le petit déjeuner au lit !

Fin du panoramique sur le visage de l'homme.

L'homme a un menton volontaire, des lèvres ourlées d'un trait ferme, le nez fin et les pommettes légèrement marquées comme chez son fils. Les cheveux très courts découvrent complètement les oreilles bien dessinées et le haut du front un peu dégarni. Le regard est doux et rieur au milieu d'un visage viril, il peut avoir la quarantaine. On entend les amandes craquer sous ses dents.

GARÇONS Z

LE PÈRE

Dis-moi... y a des veinards, ici !

Le garçon rit (*off*).

*Panoramique horizontal sur le visage de la femme,
avec travelling autour de la table pour compenser.*

La femme grignote un cerneau. Elle est douillettement enveloppée d'un kimono noir brodé d'un grand dragon aux couleurs vives. Elle a recoiffé ses cheveux blonds, s'est remaquillée.

LA MÈRE

Et ce matin nous sommes allés faire des courses
à l'Opéra.

*Suite du panoramique-travelling horizontal aboutis-
sant au visage du garçon.*

Le garçon mord dans une figue sèche. Il a pris un bain, ses cheveux sont lisses, luisants, ils paraissent très doux. Il s'est changé, il porte, sur un poloshirt d'un blanc immaculé, un pull-over à manches longues et à col en V, en cachemire jaune paille, chaud et moelleux.

LA MÈRE (*OFF*)

Je t'ai retrouvé le thé à la vanille que tu aimes...

LE PÈRE (*OFF*)

Ah ! très bien... merci.

Panoramique bas sur les mains du garçon.

LE FILS (*OFF*)

Et, Papa, regarde ce qu'elle m'a acheté !

Le garçon tire la manche un peu trop longue de son pull neuf sur son avant-bras, et le présente entouré du bracelet STÉPHANE. La main de l'homme entre dans le champ, vient tâter du bout du doigt le cuir lisse et brillant, puis enserre le poignet d'une caresse.

LE PÈRE (*OFF*)

Il est beau...

50. Plan rapproché des jambes de l'homme sous la table

Enveloppées du large pantalon blanc d'un survêtement, les jambes de l'homme, décontractées, se croisent à angle droit au niveau des tibias, genoux écartés.

LA MÈRE (*OFF*)

Ah ! et puis tu sais, une grande nouvelle :
Stéphane, aujourd'hui pour la première fois, a
éjaculé du sperme !

LE PÈRE (OFF)

Oui ?!... Bravo !... Te voilà un homme...

Panoramique horizontal sur les jambes de la femme.

Seuls les pieds nus de la femme apparaissent en bas de son kimono, chaussés de mules bleu vif.

LE PÈRE (OFF)

Eh bien, ce bracelet, ce sera celui de ta virilité !

LA MÈRE (OFF)

Exactement ! Très bien. Ça te fera un souvenir, comme ça...

Suite du panoramique horizontal sur les jambes du garçon.

Le garçon, dans un pantalon de toile bleu ciel très clair, tient chacune de ses chevilles entortillée autour d'un pied de la chaise. Il a sorti à demi de ses mocassins ses talons, enveloppés dans des chaussettes jaune pâle assorties au pull.

LE PÈRE (OFF)

D'ailleurs tu n'auras qu'à te le mettre autour des testicules, la prochaine fois. Tu verras : ça fait du bien ; c'est très fort...

LE FILS (OFF)

Ah ouais ? Comment tu fais ça ?

Suite du panoramique horizontal revenant à son point de départ sur les jambes de l'homme.

LA MÈRE (OFF)

Tu n'as qu'à lui montrer.

Les jambes de l'homme s'écartent et reculent la chaise.

LE PÈRE (OFF)

Viens.

51. Plan rapproché des jambes du garçon sous la table

Le garçon se lève en abandonnant ses mocassins sous la chaise, et sort du champ.

52. Plan rapproché des hanches du garçon

Le pull jaune du garçon descend assez bas pour cacher la braguette dont on sent l'épaisseur sous les côtes. La main de l'homme vient s'y poser, doigts légèrement écartés : longs et larges, parsemés de quelques poils bruns, avec des ongles courts.

53. Très gros plan en bas du pull

Les côtes forment deux fins traits de laine en relief, puis un petit espace en creux, puis une nouvelle paire bien serrée. Le tissu paraît très doux, à peine pelucheux.

54. Plan rapproché des hanches du garçon

Le pouce de l'homme accroche le bas du pull jaune clair et le remonte au-dessus de la ceinture. L'autre main vient déboutonner de haut en bas le pantalon bleu ciel et l'ouvre. Apparaît un slip étroit, blanc comme neige, coupé dans un coton doux, tendre. L'homme passe les doigts sous l'élastique de la ceinture, et tire le slip vers le bas. Le sexe est petit, recroquevillé sur lui-même, entouré de quelques poils, fins comme le duvet des bras. Il est attendrissant.

LE PÈRE (OFF)

Ah, la chauve-souris hibernait, on dirait...

55. Gros plan du pénis

Le bout de l'index de l'homme vient toucher l'extrémité du gland. Il introduit à peine la pointe de l'ongle à l'entrée du prépuce, comme pour le chatouiller.

LE PÈRE (OFF)

Mmmh, tu sens bon le savon ; tu as pris un bain ?

LE FILS (OFF)

Avant le dîner...

56. Plan rapproché des hanches du garçon

L'homme prend dans sa paume le sexe tout entier, pénis et testicules confondus, et le caresse vers le bas en le pressant à peine, comme s'il s'agissait d'un trayon.

LE PÈRE (OFF)

Donne-moi ton bracelet...

Le bras du garçon entre dans le champ. Il défait son bracelet et le tend à son père. Celui-ci le passe sous les bourses et l'agrafe au-dessus de la racine de la verge. Le bracelet flotte.

LE PÈRE (OFF)

Il est trop grand pour toi. Ou du moins tu ne bandes pas assez. Il faudrait que tu sois un peu plus excité...

L'homme retient d'une main l'anneau de cuir contre le bas-ventre de son fils, tandis que de l'autre il tire, il éloigne le

petit paquet de chair encore inerte. Rapidement, un frisson le parcourt et l'organe commence à prendre de la consistance. À ce moment la tête de l'homme entre dans le champ et s'approche du ventre de son fils.

57. Gros plan du pénis

La langue de l'homme lèche doucement le corps du petit pénis de bas en haut. Celui-ci semble se réveiller, comme un chiot dont la mère fait la toilette à grands coups de lèches. Puis de la pointe, elle se glisse par-dessous pour le soulever, elle le secoue pour l'inciter à l'action, et effectivement le pénis ne tarde pas à se tenir horizontal. La langue descend alors sous les bourses, les décolle, les agite un peu, et les fait jouer dans leur enveloppe. Elles dansent sur la pointe tendue et mouillée, et elles aussi se durcissent, se serrent en remontant.

58. Plan américain du garçon

Le garçon debout entre les jambes ouvertes de son père soupire et se retient à ses épaules. Il oscille doucement, poussé de gauche et de droite sous l'impulsion légère de la langue. Son pantalon libéré glisse sur ses mollets. Il baisse les yeux et, avançant un genou maladroitement, vient à tâtons froter l'entrejambe devant lui.

59. Plan rapproché des hanches de l'homme

Le genou nu du garçon entre dans l'angle que forme le pantalon blanc de survêtement, tendu par l'écartement des jambes. Le tissu élastique plie et se déforme sans laisser deviner si le but est touché.

60. Plan rapproché des hanches du garçon

L'homme s'écarte : la pine de son fils, luisante de salive, n'est pas encore bien grosse, mais elle est raide et dressée, droite comme un dard.

LE PÈRE (OFF)

Tu vois, quand tu es dégelé, ça tient tout seul !

61. Plan américain du garçon

L'homme en amorce se lève, attire le garçon contre sa poitrine en l'enlaçant, et passe un bras protecteur autour de ses épaules. De l'autre main il attrape sur la table son verre de vin, il boit une gorgée qu'il garde en bouche. Il caresse les cheveux du garçon, il lui renverse la tête, et il l'embrasse sur les lèvres.

62. Gros plan des bouches

Les lèvres de l'homme, dures, fermées, mouillées de vin, écrasent et écartent celles, molles et abandonnées, du garçon.

63. Endoscope dans la bouche du garçon

Le vin passe d'un gosier à l'autre. Il coule le long de l'œsophage du garçon et tombe dans l'estomac où la digestion est en cours.

64. Plan rapproché du garçon

Le garçon est relâché par son père : à demi cachés par la frange, ses yeux brillent comme s'il était déjà enivré, ses lèvres entrouvertes sont traversées par un filet de salive rosée.

LE PÈRE (OFF)

Voilà ! À ta santé, mon fils !... Tu aimes ?

LE FILS

C'est... c'est fort ! Ça fait tourner la tête...

65. Gros plan dans le pantalon de l'homme

Le gros pénis circoncis de l'homme est gonflé, rond, horizontal, agité de l'intérieur par de petits soubresauts.

66. Plan rapproché en plongée des pieds du garçon

Le pantalon de toile bleu ciel fait un petit tas sur le carrelage d'où montent les deux jambes du garçon, minces, à peine enflées aux mollets.

Panoramique haut.

Le garçon tourne sur lui-même. Les genoux sont juste marqués par les deux méplats creusés sur les côtés. Les cuisses, barrées par le slip roulé comme un tore, ligotées, imperceptiblement comprimées, sont presque aussi fines.

Fin du panoramique sur les fesses du garçon.

Les fesses sont bien galbées, soulignées par deux fossettes à la face interne des cuisses, encadrées par deux pans coupés qui rejoignent les hanches, et profondément séparées par la raie qui disparaît en haut sous le pull. Les mains de l'homme s'y posent et se referment, en écrasant la chair blanche et rosée entre leurs phalanges.

67. Gros plan en contre-plongée des fesses du garçon

La fente s'ouvre sous cette traction et laisse pénétrer la lumière un peu verte des spots placés sous le palmier.

L'index à bout rond de l'homme suit la suture où pousse, désordonné, un poil léger d'un blond roussi. Il va du coccyx vers l'anus, petit anneau délicatement coloré, que l'ongle ne fait que gratter superficiellement, puis de là jusqu'aux bourses, qui sont remontées entre les jambes, retenues par le bracelet de cuir.

68. Plan américain de la femme

La femme n'a pas bougé de sa chaise : elle a le regard fixe, brillant, et laisse ses lèvres rouges entrouvertes. Elle tient entre ses cuisses serrées, au travers du kimono noir, une main qu'elle déplace à peine, lentement, d'avant en arrière.

69. Plan américain du garçon et de l'homme

Les mains de l'homme quittent les fesses tendres de son fils, lesquelles gardent une empreinte rosée, glissent d'un mouvement enveloppant vers les hanches, et remontent le long des flancs jusqu'aux aisselles, en emportant le pull jaune et le polo blanc, ce qui découvre l'étendue unie du dos.

70. Plan rapproché du dos du garçon

Les lèvres écartées de l'homme viennent effleurer la peau de son fils, chaude et délicate, la langue pointée tâte le léger relief de la colonne vertébrale, minuscules bosses tendres et régulières, infimes creux souples et suaves. La bouche humide dérive, part en diagonale dans le dos, les dents rencontrent la pointe saillante de l'omoplate et la mordent à la limite du sang. Les lèvres se retirent, laissant une empreinte précise, en double arc de cercle, où s'étirent quelques filaments de salive transparente.

71. Plan américain du garçon et de l'homme

L'homme redescend les mains sur les fesses de son fils et les lui écarte de nouveau en se mettant à genoux derrière lui.

LE PÈRE

Écarte un peu les jambes, mon petit loup... Et penche-toi en avant. Appuie-toi à la table...

Le garçon se soutient de ses deux bras tendus sur le rebord de la table, ce qui incline son dos à 45 degrés.

Panoramique bas.

L'homme descend le slip qui est resté déployé entre les cuisses et qui le gêne, le garçon soulève un pied pour le

dégager du tas de ses culottes par terre, et il l'écarte de l'autre jambe.

L'homme revient presser son visage contre les fesses de son fils, comme un coin dans une bûche.

72. Endoscope dans l'anus du garçon

Le bout de la langue de l'homme frétille à l'entrée de l'orifice, comme une tête aveugle au milieu des replis serrés des muqueuses, et s'enfonce à peine.

73. Gros plan du visage du garçon

La tête du garçon, penchée en avant, toute masquée par les cheveux qui lui pendent sur la figure, tressaille et se renverse d'un coup en arrière. Il se mord les lèvres comme pour dompter un plaisir trop vif, fulgurant, à la limite de la douleur.

74. Gros plan d'une fesse du garçon

Un doigt de l'homme crispé dans la chair qui blanchit sous la pression.

75. Plan rapproché de la femme

La femme se passe délicatement la langue sur les lèvres. Elle respire fort.

76. Plan rapproché des fesses du garçon

L'homme est toujours plongé dans le derrière de son fils : mouvements de la tête qui fouille comme un groin, bruits mouillés de suctions et de déglutition, grognements sourds de l'un comme de l'autre.

77. Plan américain de l'homme et du garçon

L'homme se relève d'un coup, attrape son fils qu'il retourne sur lui-même comme un fétu, le soulève à demi dans ses bras, et le renverse en arrière en l'embrassant sur la bouche. L'homme recule à tâtons et se rassoit sur sa chaise, il dépose son fils en travers de ses genoux, tout en le soutenant sous les épaules. De l'autre main il remonte le pull et le polo qui étaient retombés devant la poitrine, et il vient alternativement lui sucer et lui mordre la pointe des seins.

Le garçon, la tête renversée en arrière, les yeux fermés, pousse de petits cris haletants, comme un jeune animal.

78. Plan américain de la femme

La femme a dénoué sa ceinture, elle a entrouvert son kimono, et elle glisse sous sa culotte de dentelle noire un doigt qu'aussitôt elle agite vivement.

LA MÈRE

Chéri... branlotte-le, un peu encore... J'ai l'impression qu'il en a envie... Et ça me fait plaisir de le voir bander...

79. Plan rapproché des hanches du garçon

La main de l'homme attrape et branle fortement le pénis de son fils, qui est complètement redressé, bandé à son maximum.

Après un moment, la main descend sur les testicules qu'elle pelote en les roulant dans les doigts, en les serrant dans la paume, en les pinçant dans le bracelet de cuir. Elle passe entre les jambes et va d'un majeur recourbé caresser le périnée.

80. Plan rapproché du garçon

Le garçon électrisé se tend dans les bras de l'homme : les tressaillements qu'il ne peut retenir, qui montent du fond de son corps, font redescendre par à-coups son pull sur la peau lisse de sa poitrine.

81. Gros plan des fesses du garçon

Le doigt de l'homme, qui frottait doucement la raie du garçon, soudain se force un passage et s'enfonce dans l'anus jusqu'à la base. Il tourne et retourne un moment, comme pour le faire, l'élargir, puis il se met à le pomper activement d'avant en arrière.

82. Gros plan d'un pied du garçon

La jambe nue du garçon se tend, on devine ses orteils qui se crispent à l'intérieur de la chaussette jaune.

83. Plan américain de l'homme et du garçon

L'homme serre tendrement contre lui son fils, qui laisse aller la tête contre son cou. Il regarde fixement dans la direction de la femme (*off*), il retire la main d'entre les cuisses, et il l'approche du visage du garçon.

84. Plan américain de la femme

La femme hésite un instant, puis se lève et s'approche d'eux, sans enlever la main de sa culotte.

85. Gros plan du visage du garçon

Le doigt de l'homme entre dans le champ : il est maculé de traces marron clair, en particulier sur le tour de l'ongle. Il se pose sur la lèvre supérieure du garçon, juste sous son nez, il suit le bord de chaque narine, l'une après l'autre, laissant une pâle traînée. L'homme s'approche et le flaire.

LE PÈRE (OFF)

(À la mère :) J'adore ce parfum vif qu'on a, de merde fraîche et molle, quand on vient de lui sortir le doigt du cul !... C'est vraiment une odeur à lui...

Le majeur redescend sur les lèvres, et pénètre au cœur de la bouche, sans résistance.

86. Endoscope dans la bouche du garçon

Le doigt va et vient comme pour une copulation, s'appuie sur la langue, caresse le palais, et le peu de matières qui reste se dissout petit à petit dans la salive.

87. Plan américain des trois

De trois-quarts arrière, la femme est penchée, une main entre les cuisses, au-dessus du garçon qui continue à téter le doigt de l'homme.

LE PÈRE

Alors, mon bébé, ça te plaît ? Pas trop amer ?... Ça doit te changer des odeurs de lait et de sucre dont tu as l'habitude... des saveurs d'œuf, de miel, de vanille... dont ta mère te comble...

Travelling à 180° autour de la femme.

La femme se penche, et débarrasse la dernière cheville du garçon des culottes qui y étaient restées accrochées. Elle les dépose soigneusement sur le dossier d'une chaise.

LA MÈRE

(*Parlant soudain avec vivacité* :) Et si on le faisait maintenant ? Je veux dire si tu le déflorais ce soir ?...

Elle se penche et ramasse sous la chaise les mocassins éparés de son fils qu'elle range le long du mur.

LA MÈRE

(*Sans regarder le père* :) Il a déjà jeté sa gourme... Comme ça, il sera plus du tout puceau !... Non ?

Suite à 180° du travelling autour de la femme, pour revenir à l'angle de départ, plan rapproché en plongée sur les pieds du garçon.

Elle a un geste comme si elle allait lui retirer ses chaussettes descendues sur ses chevilles, puis se ravise et au contraire les rajuste en les tirant sur les mollets.

LA MÈRE (OFF)

Tu n'as pas froid, au moins, Stéphane ?

Travelling qui tourne autour du garçon allongé dans les bras de l'homme.

LE PÈRE

Ce soir ? Tu ne crois pas qu'il va avoir mal ? Il n'est pas vraiment préparé, tu sais.

Panoramique pour cadrer la femme avec vue en fuite sur le corps du garçon.

Agenouillée devant les jambes du garçon, elle lui caresse l'intérieur des cuisses et lui fait sentir à peine le bout de ses ongles.

LA MÈRE

Et toi mon chéri, tu dis quoi ? Que veux-tu ?

Suite du travelling autour du garçon et de l'homme.

Le garçon se serre un peu plus à son père, il lui accroche un bras autour du dos, et lui fourre le visage dans le cou.

LE FILS

Non, non... Fais-le maintenant...

Fin du travelling revenant à l'angle de départ, plan rapproché en plongée sur les hanches du garçon et de l'homme.

Le garçon est occupé à branler son père au travers de son pantalon déformé : il tient non sans mal la masse verticale du phallus, augmentée du tissu tendu par-dessus, et il fait aller de haut en bas sa main légère, nerveuse, efficace.

LE PÈRE

Bon... Si c'est toi qui le veux...

88. Plan rapproché de la femme

La femme sourit, attendrie, se penche et embrasse les genoux du garçon, tout en lui caressant par derrière les mollets.

LA MÈRE

(Murmurant :) C'est un grand jour...

89. Gros plan des hanches de l'homme

Un mouvement dans le tissu uni du pantalon blanc : l'homme dégage ses organes (il ne porte pas de slip). Le phallus est aussi parfaitement cylindrique qu'une portion de tuyau, dur comme une matraque, terminé en haut par un dôme ellipsoïdal. Quelques veines noueuses courent le long du tronc, comme des ramifications de lierre, et un sillon rougeâtre délimite précisément le début du gland, dont la peau d'un violet satiné se perce d'un trou unique, comme un nœud évidé dans le bois, aveugle, béant, palpitant. Le sac des bourses est resté caché sous l'élastique du pantalon. La main de l'homme guide celle de son fils sur son engin, puis l'abandonne et le laisse le toucher à sa guise.

90. Plan rapproché de la femme

La femme met sa main en coupelle sous sa bouche, et y laisse glisser une grande quantité de salive.

91. Plan rapproché des hanches du garçon

La femme écarte les cuisses de son fils, avance la main sous ses fesses, et va déposer au fond de sa raie toute la salive accumulée. Elle reste un moment à tourner et retourner les doigts dans le petit nid pour bien étaler le baume.

92. Plan américain de l'homme et du garçon

L'homme attrape sur la table la bouteille de vin, et en présente le goulot aux lèvres du garçon.

LE PÈRE

Tiens, bois un coup, ça aidera. C'est anesthésiant... !

L'homme soulève la bouteille, le garçon prend une première gorgée.

93. Plan rapproché de l'homme et du garçon (raccord dans l'axe)

Le goulot posé sur le bord des lèvres, verre lisse contre peau mouillée, dérape, un peu de vin coule à l'extérieur de la bouche du garçon et sur le menton. Le doigt de l'homme arrête la goutte au passage.

LE PÈRE

Encore un peu, allez, ça vaut mieux...

Le garçon boit de nouveau une gorgée, mais le vin trop râpeux l'étouffe, et il le régurgite. Un filet rouge coule

vivement, jusque dans le cou où il marque de plusieurs taches violacées le col blanc de l'impeccable poloshirt.

LE PÈRE

C'est rien ! c'est rien... Les beaux habits, c'est fait pour en profiter, non ?

94. Retour au plan américain de l'homme et du garçon

L'homme soulève la bouteille, jette un coup d'œil pour s'apercevoir qu'elle est presque vide, et en verse délibérément le fond en plein milieu de la poitrine de son fils. Le vin rouge gicle sur le pull jaune et s'étale en une large tache mauve auréolée d'une multitude de petites étoiles.

95. Gros plan de la poitrine du garçon

La main de l'homme vient s'appuyer sur le tissu mouillé, tâte le tricot souillé, le presse et le tournicote du bout des doigts.

LE PÈRE (OFF)

Comme ça, tu es baptisé ! C'est le passage de la ligne !...

96. Plan américain des trois

L'homme se lève, soulevant son fils à califourchon contre son ventre, les jambes serrées autour de sa taille, les bras accrochés à sa nuque. Sa femme se redresse aussi, ils échangent un sourire.

97. Plan rapproché en contre-plongée des fesses du garçon

Les deux mains de l'homme passent sous les fesses de son fils et le font sauter à petits coups dans le creux des paumes, comme un bébé, à quelques centimètres seulement au-dessus du dôme du phallus.

98. Plan rapproché entre le ventre de l'homme et du garçon

Au rythme de ces petits sauts saccadés, les organes du garçon frottent contre le pull gris et rouge de son père, et sont stimulés par cette friction régulière contre la laine. Les testicules retenus dans l'anneau de cuir sont durs comme des noix, le pénis a grossi, il est tendu comme un arc, et le gland, à demi décalotté, se met à baver du bout, il s'essuie à mesure dans le tricot. Le garçon monte et descend, toujours frotté par la laine qui le gratte et l'échauffe de plus en plus.

99. Plan rapproché en plongée du sexe de l'homme

Les mains de la femme s'approchent du membre de son mari, avec dans le creux des paumes des petits lacs de salive vacillante, dont elle commence à l'enduire.

Alternativement une main puis l'autre monte le long du phallus, étendu à son maximum, pour ramener le liniment vers son sommet. Elle rajoute un peu de salive, la paume passe par-dessus la cime dans un mouvement tournant, enveloppant, puis deux doigts en anneau repartent de la base vers une nouvelle ascension. Le film argenté de la salive donne aux rouges et aux mauves de la chair une étonnante luxuriance. Pendant tout ce temps, au-dessus du membre érigé, les mains de l'homme ne cessent de caresser et de peloter les fesses de son fils, les triturent, les serrent, les tordent, vont et viennent du début des cuisses au début du dos.

100. Gros plan du visage du garçon

La tête du garçon est dans le creux de l'épaule de son père, il a les sourcils légèrement froncés comme s'il se concentrait sur toutes ces sensations. Parfois, quand ce qu'il lui inflige est un peu trop vif, il ferme les yeux, ou il lui mordille le cou tendu par l'effort nécessaire pour supporter son propre poids.

101. Plan rapproché en contre-plongée des fesses du garçon

Les doigts de la femme, qui étaient occupés à préparer le vit de son mari, reviennent avec une nouvelle charge de salive et tentent de la pousser au milieu de la raie largement ouverte. Elle ramène le liquide vers le haut, l'enfonce sur les bords et à l'intérieur de l'anus, le plus loin possible. Puis de l'autre main elle monte lui caresser un peu les reins, et d'une légère pression vers le bas, elle lui fait comprendre de se laisser aller. Les cuisses du garçon se desserrent un peu, son corps glisse d'une dizaine de centimètres, et son derrière se heurte au gland de son père.

102. Plan rapproché des pieds du garçon

Les jambes du garçon, qui s'étaient un peu écartées, se crispent de nouveau, comme par un réflexe. Les chaussettes jaunes se plissent sur ses chevilles.

103. Plan rapproché en plongée du sexe de l'homme

L'homme prend son phallus solidement en main et le dirige entre les fesses de son fils.

LE PÈRE (OFF)

N'aie pas peur. Surtout, laisse-toi aller, ne te durcis pas...

Le garçon se fait plus mou, il s'affaisse à demi. Son père, en jouant des hanches, essaie diverses positions, plusieurs angles de pénétration. Mais rien n'y fait, apparemment les organes refusent tout emboîtement.

LE FILS (OFF)

(Gémissant :) Aïïïe... ça fait un peu mal...

LE PÈRE (OFF)

Non... on n'y arrivera pas comme ça... Attends. Tu vas voir.

104. Plan moyen des trois

L'homme soulève son fils à bout de bras et en deux pas le repose sur ses jambes, à l'autre bout de la cuisine, à côté de l'évier. En un instant l'égouttoir est débarrassé des quelques plats retournés qui y séchaient, et le garçon est plié en deux contre le bord, le nez sur la plaque de grès humide, les jambes écartées, le derrière exposé.

105. Plan rapproché des fesses du garçon

La main gauche de l'homme se pose sur la fesse gauche de son fils et la manipule un peu, notamment le pouce se glisse vers l'anus et en tâte le bord élastique, tandis que, en amorce, la main droite branle son propre phallus pour l'entretenir. La femme laisse de nouveau couler une bonne quantité de salive dans la fente verticale. L'homme présente son gland, écarte fermement les deux fesses, et d'un coup de reins parvient à l'engager.

106. Gros plan du visage du garçon

Le garçon, la joue écrasée sur l'égouttoir de grès, les cheveux dispersés en un léger rideau devant les yeux, pousse un cri aigu.

107. Plan rapproché des fesses du garçon

L'homme s'accroche aux hanches de son fils et, en jouant des reins, il parvient à avancer. Le gros sexe gonflé de sang, dur comme une bûche, distend et déforme la petite rondelle de chair qui blanchit sous la pression. Et à chacun

de ses progrès, on entend le garçon pousser un gémissement douloureux.

108. Gros plan du visage du garçon

La main de la femme se pose délicatement sur la tête de son fils, et lui caresse les cheveux avec tendresse, comme pour l'encourager.

LA MÈRE (OFF)

Allez, mon petit chou, tu verras, après ça sera délicieux !...

109. Plan rapproché des hanches de la femme

Dans le kimono ouvert, la main de la femme est glissée sous la petite culotte noire, où elle s'agite avec une frénésie rageuse.

110. Plan rapproché des fesses du garçon

L'homme est arrivé à ses fins, en bout de course, son ventre touchant les fesses de son fils. Il lui pose la main à plat sur le dos et la remonte dans un large mouvement diagonal, qui va d'un rein vers l'omoplate opposée, repoussant pull et polo jusque sur la nuque, puis avec l'autre main selon la seconde diagonale du haut de la fesse jusqu'à l'épaule. La caresse est lente et profonde comme un massage tentant de chasser la douleur.

111. Endoscope dans le rectum du garçon

La verge obstrue tout le rectum. Le gland épanoui a repoussé un étron qui était proche de l'expulsion, et se trouve couvert d'un mélange chaud et gras de salive et de matières. La racine du phallus surtout est énorme dans l'anus distendu qui, en retour, la comprime violemment.

112. Gros plan du visage du garçon

Le garçon grimace, muet, la bouche ouverte, les lèvres retournées par la douleur. La main de sa mère continue de lui caresser la tête, mais parfois ses doigts se crispent nerveusement sur sa nuque, comme si elle était prise d'un frisson intense.

113. Plan rapproché des fesses du garçon

L'homme ne bouge plus.

LE PÈRE (OFF)

(*Le souffle court :*) Voilà, mon loup... On n'ira pas plus loin, je crois, ce soir... C'est déjà bien

que tu l'aies prise... Sinon ça te ferait trop mal...

Il se passe une main sous les couilles, se les caresse et les presse pour provoquer son éjaculation.

114. Endoscope dans le rectum du garçon

D'un coup le sperme sort en bouillonnant de l'orifice du gland, mais son jet est aussitôt arrêté par les fèces qui forment barrage. Les larmes nacrées coulent sur les reliefs des excréments. La verge, sans perdre de sa taille, déjà se détend, abandonne de sa dureté.

115. Plan américain des trois

L'homme se retire, son organe se courbe et pend au-dessus de son pantalon. Il sourit à sa femme, adossée au mur qui achève bouche ouverte sa masturbation frénétique. Le garçon se recule et se retourne péniblement. Le pull de nouveau lui glisse le long du dos. Il se baisse pour ramasser le bracelet de cuir tombé à terre, il y a longtemps qu'il a débandé.

Puis la femme, le rouge aux joues, s'avance vers eux, passe un bras autour de leurs épaules, les attire à elle.

Travelling avant sur les trois.

Les trois fronts viennent se toucher. Elle sourit, l'homme sourit, et finalement le visage du garçon s'éclaire à son tour.

LA MÈRE

Mes chéris...

14

LE VÊTU ET LE NU

Brun chocolat et vert pistache

C'était cette sorte de fin d'après-midi d'été – comme on lit dans les mauvaises traductions de polars américains – lourd et poisseux, juste bon à finir en orage. Le ciel d'un côté était gris clair, presque blanc et, à l'autre bout de l'horizon, dans un contre-jour flamboyant, il s'encombra de nuages de plus en plus sombres, par couches successives, jusqu'à un noir ardoisé. Je ne me sentais pas bien. J'avais trop bu de bière, assurément. Et le soleil m'avait tapé sur la tête. Je barbotais dans ce malaise, ahuri, abruti, un peu idiot à vrai dire, incapable d'autre pensée que ma contemplation des évolutions du ciel.

J'ai vu les jumeaux remonter de la piscine. Ils étaient perlés de ruisselets argentés, scintillants, des poissons jaillis hors de l'eau. Leurs corps de deux fois quatorze ans sont passés devant les grands yuccas, vert sombre, et leurs profils ambrés, légers, articulés comme de précieuses mécaniques, se détachaient sur les palmes acérées de ce lourd rideau tressé. J'ai regardé la trace humide de leurs pieds nus s'évaporer sur les dalles plates et rugueuses. Je les ai écoutés rire, et leurs éclats brisaient le bourdonnement continu, entêté, des cigales. Leur grand-mère les a attrapés au passage. Avec sa voix sèche comme un torchon, elle leur a dit qu'il leur fallait « se doucher tout de suite et se mettre en pyjama pour le dîner ». Je n'arrivais pas à associer, à vivre ensemble, la beauté de leurs silhouettes, aussi vive et piquante que celle d'un plat épicé, et la laideur de la phrase : « se mettre en pyjama pour le dîner ». C'était obscène. J'ai arraché de la chaise longue la masse de mon corps, et je leur ai emboîté le pas, de loin. En passant devant elle, j'ai regardé la grand-mère. Son visage n'exprimait rien, mais elle réprouvait, je le savais. Non que je monte dans la maison, mais que je perde mes journées à lire des polars en buvant de la bière. Elle avait raison, sur ce point. Je lui ai fait un sourire. Ce que j'espérais être un sourire amical.

Dans l'escalier, j'ai été aveuglé par l'obscurité. Mais la fraîcheur de la vieille maison, l'humidité diffuse dont elle ne semblait jamais dépourvue, m'a aidé à monter les marches. Je me suis tenu à la rampe, je suis parvenu dans ma chambre. À côté, la douche coulait et je les entendais rire et chahuter. Je me suis assis sur le vieux lit défoncé, j'ai sorti une revue porno du fond de ma valise, et je l'ai feuilletée distraitemment. La douche s'est arrêtée, ils sont retournés dans leur chambre.

J'avais mal à la tête. Je me suis relevé et j'ai poussé la petite porte de communication. Ils se sont immobilisés, encore à moitié à poil. Je ne les voyais pas bien, dans le contre-jour de la fenêtre, figés comme les deux biches d'un chromo sylvestre. Ils me regardaient fixement et je ne distinguais dans la pénombre que les reflets de leurs quatre yeux. J'ai demandé s'ils savaient où je trouverais une aspirine. Je sentais bien que je les intimidais encore. L'un des deux a tendu son bras nu, net et bronzé, vers la salle de bain, en me conseillant la petite armoire. Avec l'air le plus parfait de la distraction, j'ai posé sur une chaise la revue que je tenais à la main, et j'y suis entré. Les petites portes-miroirs au tain piqué me renvoyaient un visage gonflé et affaissé, des yeux creusés d'ombre, une chair rougie par le soleil. Il faut dire que je venais d'arriver, et je m'étais fait surprendre par une chaleur implacable qui m'avait plombé. Les autres étaient à leur aise, ils étaient en vacances depuis un moment. J'ai cherché sans me presser. Je laissais passer le temps, doucement, c'était agréable d'être là et de les savoir à côté. Je regardais les deux serviettes jetées en boule, les deux brosses à dents vertes dans le verre – ils se servaient donc indifféremment de l'une ou de l'autre ? J'ai fini par trouver de l'aspirine. J'ai bu au robinet pour avaler les cachets.

Je suis repassé dans leur chambre. Ils avaient enfilé leur pyjama. Le magazine n'avait pas bougé. J'ai fait mine de l'oublier. Je leur ai souri. Ils avaient l'air un peu crispé, figé, j'ai su qu'ils l'avaient bien remarqué. Je suis rentré dans ma chambre, et ils ne m'ont pas rappelé. Je me suis allongé sur mon lit, en pensant que ce soir ç'allait faire « boum ! » C'était du porno allemand, plutôt hard, avec un échantillonnage de perversions variées et poussées assez loin. Les jumeaux n'avaient droit ici qu'à la Comtesse de Ségur, et encore je suis sûr que la mamie l'aurait volontiers expurgée des fessées du *Bon Petit Diable* ou des flagella-

tions du *Général Dourakine* – pour elle, ce devait être au moins le Marquis de Sade.

On nous a appelés pour le dîner. Un truc du genre : « Les jumeaux ! Venez dîner ! Et prévenez votre oncle ! » qui montait par la cage d'escalier, comme d'un gros entonnoir, depuis le pénible gosier de la grand-mère. Je ne sais pas pourquoi je la déteste spécialement. Elle pourrait m'appeler par mon prénom. Je suis leur oncle, d'accord, mais j'ai à peine dix années de plus qu'eux.

Au dîner, on a mangé une daube et on a bu du rouge, un Gigondas à assommer un bœuf. Pendant ce temps l'orage commençait à gronder. Le grand-père était jovial, il parlait facilement, j'en avais la tête farcie. Les jumeaux étaient assis en face de moi, côte à côte dans leurs pyjamas moelleux, vert pâle, rayés de blanc. Ils étaient superbes avec leur peau bronzée, leurs cheveux bruns, lisses et brillants, ils paraissaient tendres, chauds et croustillants, des gâteaux chocolat et pistache. J'ai pensé qu'il serait délicieux de les croquer, tout à l'heure, en manière de dessert, comme je me l'étais promis depuis mon arrivée. J'avais l'impression de voir double, et c'était d'autant plus déroutant qu'ils n'agissaient pas exactement ensemble : pendant qu'un piquait sa fourchette, l'autre la portait à sa bouche. Je me disais que j'avais la représentation du présent à côté du passé : un geste et le souvenir de ce geste. Ou du présent et du futur. À moins que ce n'ait été le passé et le futur, et que le présent n'ait pas existé ? Il n'y avait pas moyen de bien discerner, leurs mouvements étaient trop mal accordés. J'ai regardé celui de gauche (il m'était impossible de me rappeler respectivement leur prénom ; la grand-mère prétendait y arriver, mais je suis sûr qu'elle se gourait une fois sur deux). Il a mis un morceau de viande en bouche, et l'a mâché. J'en ai fait autant, et me suis appliqué à rendre ma mastication synchrone avec la sienne. J'ai dégluti quand il déglutissait, j'ai piqué un autre morceau quand il en piquait un, et j'ai recommencé à mâcher en même temps que lui. Ça faisait une étrange impression, comme si nous mâchions le même morceau. J'étais lui, et sa bouche, c'était ma bouche. Il mâchait ma chair, je mâchais la sienne. Tout à coup, il a pouffé discrètement. À force de se sentir observé, il avait dû surprendre mon jeu. Il a fait quelques fantaisies pour me tester, pour voir si je le suivais effectivement, puis on a recommencé à mâcher de conserve. J'ai alors regardé son frère : il me regardait aussi et mâchait au même rythme

que nous. Cette harmonie me fit un plaisir ineffable. J'avais l'impression d'avoir été agrégé à leur couple, d'avoir intégré leur gémellité. Nous avions une relation triangulaire, sensuelle, charnelle en fait. Sans qu'on se fût touché, nous communions à trois, nous étions reliés par cette chair de bœuf cuite que nous mâchions ensemble. Mais j'ai jeté un coup d'œil sur le grand-père, puis la grand-mère, attablés aux deux extrémités, et j'ai vu le chaos. Ils mâchaient n'importe comment, l'un piquait une pomme de terre pendant que nous mâchions de la viande, et l'autre avait déjà fini. Un sentiment indicible d'écœurement m'est monté aux lèvres. Il y a eu un éclair, suivi d'un grondement. La grand-mère a dit qu'il allait bientôt pleuvoir. J'aurais volontiers vomi de dégoût familial.

La grande horloge du salon a sonné neuf coups. « Allez les jumeaux, c'est l'heure de vous coucher. » Toujours les mêmes phrases, aux mêmes moments, dans toutes les familles. Ils ont fait la bise au grand-père, une, deux, ils m'ont fait la bise, une, deux, – face de marbre, pas la moindre fuite, – ils ont fait la bise à la grand-mère, une, deux. « Vous pouvez lire cinq minutes, mais pas plus. » La grand-mère a commencé de débarrasser et les jumeaux se sont évaporés dans l'ombre. Moi et le grand-père, on est allés dans le salon s'effondrer dans les gros fauteuils de cuir éraflés. D'office, il m'a servi une prune. Parfumée, mais ça arrachait. La pluie a été là, sans que je sache quand elle avait commencé. J'ai seulement senti la fraîcheur qui coulait depuis la porte ouverte et, tournant la tête, j'ai vu le rideau lumineux qui l'obstruait. Ça faisait un bruit de fond qui masquait délicatement le bavardage du grand-père. J'étais bien, un peu soûl, bercé, enveloppé. Je pensais aux jumeaux, en haut : qu'est-ce qu'ils faisaient ? Je voulais aller les retrouver, vite, j'avais peur que le trio, si bien aggloméré autour de la table, ne se dissolve avec le temps qui passait. Mais je n'arrivais pas à m'arracher.

M'étais-je assoupi ? Soudain je me suis rendu compte que je n'entendais plus les bruits de vaisselle dans la cuisine. La grand-mère allait nous rejoindre au salon. C'était ce qui m'avait réveillé. Elle ne se contenterait pas d'une attention polie, de quelques hochements placés au hasard. Il faudrait répondre. Ne pas dire n'importe quoi. Je me suis levé à grand-peine. La tête me tournait plus que jamais. J'ai souri au grand-père, il a paru déçu. « La fatigue... », « première journée... », « dormir... ». L'obscurité du soir

s'était approfondie. Je suis allé saluer la grand-mère dans la cuisine où elle finissait d'étendre ses torchons. Elle m'a regardé d'un air si décidé que j'ai craint d'en être renversé. J'ai marmonné rapidement les mêmes excuses, et j'ai disparu aussi vite que possible, avant de défaillir.

Dans l'escalier je n'ai pas allumé. L'obscurité me faisait du bien. Je me suis cramponné à la rampe, et je suis monté en profitant de chaque degré. J'étais dans un *no man's land*. Les vieux étaient silencieux en bas, et je n'entendais pas les jumeaux davantage. La pluie seule a été présente du début à la fin de mon ascension, encore qu'elle ait continuellement varié, car je la percevais de moins en moins par la porte au profit du crépitement qui traversait le toit. Plusieurs fois le tonnerre a grondé, mais je n'ai pas vu les éclairs depuis la cage d'escalier. Il y avait un rai de lumière sous la porte des jumeaux. J'ai stationné un moment devant, mais je n'ai rien entendu. Je n'ai pu que les imaginer. Je me suis retenu au mur. Je vacillais dans cette obscurité quasi complète, je perdais tout repère, je n'étais plus sûr des verticales ni des limites du plancher. J'ai regagné ma chambre tant bien que mal. Je me suis effondré sur le lit, et aussitôt ç'a été deux fois plus mal. La bière, la daube, le Gigondas, la prune, j'étais sur le point de tout vidanger. J'ai pensé qu'il valait mieux dormir, et laisser les jumeaux tranquilles pour ce soir. L'idée d'aller les retrouver ne me disait plus rien, peut-être même ressentais-je une sorte de dégoût.

La crépitation de l'averse sur les tuiles, juste au-dessus de mon plafond, s'est atténuée régulièrement, mon estomac a bien voulu conserver son contenu, et petit à petit je me suis senti très légèrement mieux. J'ai entendu dans l'escalier le pas lent de la grand-mère qui venait opérer « l'extinction des feux », comme dit ma belle-sœur. Il y a eu un peu de bruit dans la chambre d'à côté, ils devaient planquer le magazine sous le sommier. Elle est entrée, en a bordé un, l'a embrassé, a bordé l'autre, l'a embrassé, et elle est ressortie en éteignant : « Dormez bien, mes chéris... à demain. – À demain... – À demain ! » Et le même pas est redescendu, un peu plus légèrement. Quelle chance qu'un escalier séparé ait commandé la chambre des vieux !

Je n'ai pas eu longtemps à attendre. Un lit a grincé, puis un autre. J'ai eu l'impression de sourire dans le noir. Je me suis redressé en me calant sur mon oreiller pour observer le mur d'en face. C'était une ombre très épaisse,

presque consistante. Elle semblait bouger. De m'être assis, je me suis senti respirer mieux, et j'en ai été grisé, comme d'un excès d'oxygène. Je voyais çà et là poindre des aiguilles lumineuses. J'avais du mal à garder les yeux ouverts, ils me brûlaient. Difficile équilibre éthylique, où tout est suave et douloureux en même temps. J'ai mis mes bras derrière la tête, et je me suis étiré – grande et grosse carcasse qui m'est si chère, on n'en a qu'une. À plusieurs reprises j'ai serré mes parties entre les cuisses, et un léger fluide commençait de les parcourir, selon ces trajectoires compliquées, recti- ou curvilignes, dont je suis si friand.

La pluie avait cessé, on entendait encore vaguement la rumeur des arbres s'égouttant, la fin du ruissellement dans les tuyaux de descente du toit. J'ai attendu jusqu'à percevoir distinctement le bruit d'une page qu'on tourne. Alors j'ai pris ma respiration, et je me suis levé. Je suis parvenu devant la porte. Ça tanguait toujours, mais ça allait mieux. J'ai appuyé doucement sur la clenche. Quand la charnière a grincé, j'avais eu tout le temps de les observer à mon aise. Ils étaient allongés sur le ventre côte à côte, sur le même lit, le menton dans les mains, le magazine ouvert sur l'oreiller. La lampe de chevet éclairait en plein les photos criardes, et jetait quelques ombres tendres sur les formes vallonnées des pyjamas vert pâle. C'était un magnifique clair-obscur, chaud, doux, intime, crevé en son centre par le feu d'un véritable enfer.

Le temps que j'entre et me retourne pour refermer la porte, le magazine avait disparu. J'ai fait un pas. Je me sentais énorme en face d'eux, colossal, pareil à un ogre. Je me voyais par leurs yeux, en contre-plongée, éclairé par-dessous, effrayant, formidable. Au contraire, ils me paraissaient si chétifs, minuscules, écrasés au creux du lit, des chatons effarouchés par la surprise. Ils me regardaient fixement sans oser bouger.

J'ai fait encore deux pas, et j'ai été à côté d'eux. Je me suis penché en avant, j'ai glissé la main sous l'oreiller, et j'ai ressorti le magazine un peu froissé. Je l'ai agité au-dessus de leurs têtes, comme une menace. Après chaque geste que je faisais, je ne savais jamais celui qui allait suivre. J'improvisais totalement. J'en ai attrapé un par le bras, et je l'ai retourné sur le côté. Mais le pantalon de pyjama était bien en place, ils n'avaient pas encore joué à touche-pipi. Quant à se demander s'ils avaient bandé, après la frayeur que je leur avais causée, il était trop tard pour

enquêter. Je me suis assis sur une chaise de paille qui a chancelé sous mes deux cents livres. Ils ne bougeaient pas, ils ne disaient rien, ils me regardaient. Et en fait ils n'avaient pas l'air si effrayés que ça : plutôt curieux.

Je ne sais plus comment j'en suis venu à faire un jeu. J'avais mis la main dans ma poche, et ils devaient deviner ce que j'y tenais. Sinon, ils avaient un gage. Celui de gauche a dit : « Des clés. » J'ai dit que non. Le gage a été d'embrasser son frère. Je me souviens très bien que ce fut intolérable. Ces deux visages identiques, lèvres contre lèvres écrasés, parfaitement symétriques, c'était le rêve de Narcisse réalisé. Le garçon contre son miroir ne sentait plus le contact froid de la vitre, mais des chairs tendres et chaudes, vivantes, enivrantes, de son double. Je voyais, par mes yeux exorbités, se consommer l'idéal pédophile : être un enfant et aimer un enfant. Ça faisait trop mal, comme de fixer le soleil en face.

À la même question, celui de droite a répondu : « Ton mouchoir. » Comme gage, il a dû faire une branlette à son frère. C'est moi qui ai baissé le pantalon de pyjama de celui de gauche. Il s'est laissé faire sans opposer de résistance. C'était simple et doux : un tissu en coton duveteux, une petite pine inerte, couchée en travers de la racine de la cuisse, auréolée d'une couronne presque invisible dans la pénombre. L'autre la lui a prise sans faire d'histoires. Est-ce qu'ils avaient accoutumé de se le faire entre eux ? Est-ce qu'ils en avaient eu envie, sans avoir osé le tenter ? Moi non plus, d'ailleurs, je n'ai pas fait d'histoires, je me suis contenté d'observer la main fine qui allait sur le petit organe, qui l'agitait tranquillement. C'était déjà davantage supportable. L'un était agissant et l'autre agi, la réciprocité était tombée. Le membre de chair s'est redressé lentement, montrant par là que ma présence ne le troublait pas outre mesure.

Quand j'ai reposé ma question à celui de gauche, il n'a toujours pas deviné ce que tenait ma main, et je lui ai dit d'enfoncer son majeur dans le trou du cul de son frère. Ça les a fait rire ! J'ai baissé la seconde culotte, et le garçon de droite a compris qu'il devait se retourner. La symétrie était brisée cette fois, puisque l'un tournait le dos à l'autre. Ils étaient dans la même position, j'avais un duplicata à présent. Là aussi c'était tout simple. Mais il n'y a que la simplicité pour atteindre à une telle beauté : une paire de fesses, encadrées par le « haut » d'un pyjama et son « bas »

descendu, et la fente qui les sépare. Devant mes yeux embués, c'était pur amour. Le jumeau de gauche, qui devait faire son gage, s'est avéré tout à fait inexpérimenté, il a eu de la peine à découvrir l'orifice, j'ai dû l'aider en le guidant. J'ai regardé fixement, obnubilé, le doigt long et fin qui pointait de la main fermée, qui disparaissait dans un creux d'ombre, et que j'imaginais aller et venir dans le conduit serré, comme dans une nuit chaude et humide.

Celui de droite n'a pas trouvé davantage que la première fois. En pouffant, ils m'ont dit tous les deux qu'ils donnaient leurs langues au chat. C'était plutôt joli, comme formule, mais du coup ils méritaient chacun un gage, ou ensemble. Je leur ai expliqué comment se mettre tête-bêche. Ils avaient encore le pyjama au milieu des cuisses, et ils n'avaient pas d'obstacle pour se l'attraper. Mais ils gloussaient, soi-disant elles leur échappaient des lèvres, ils n'arrivaient pas à les garder en bouche. C'était un chahut réellement charmant, effiloché, bourdonnant comme une prairie l'été. Mais je voulais voir l'œuf se refermer, complètement, et j'ai fait ma grosse voix, entre mes dents, pour les intimider. Je leur ai dit de se la prendre dans la bouche, d'aspirer. Leurs corps se sont calmés, leurs bras ont enlacé leurs jambes, et pendant un moment d'extase plus rien ne grinçait dans le lit, seules leurs joues se creusaient, pulsatives, sur leurs queues que je pouvais presque voir dures et tendues, tellement je les imaginais bien. J'ai eu l'impression de me soulever, d'être en apesanteur, de m'élever au-dessus de leur cercle fermé, de devenir un gros nuage, épais et blanc, dense, qui survole une campagne paisible. J'étais le génie des airs, surveillant depuis le ciel les mauvaises actions que sa perversité se plaît à faire commettre. Je planais dans une sorte de béatitude sans fin. Le nirvana, peut-être ?

Mais j'avais du mal à respirer. Je voulais à tout prix casser cette ressemblance magique qui m'obsédait. Je cherchais toujours le moyen de les différencier, de reconstituer une relation supportable, c'est-à-dire entre deux êtres semblables mais non identiques. Je leur ai dit de se lâcher. Et de se lever. Je leur ai expliqué ce que je tenais à la main. Ça les a fait rire encore, pouffant comme toujours, des gamins qui entendent un gros mot. Bien sûr, ils avaient rajusté leurs pantalons en quittant le lit. Moi au contraire je leur ai dit de se foutre à poil. C'était étrange, ils faisaient tout ce que je leur ordonnais, comme si c'était normal, comme si je leur

demandais des tâches tout à fait familiales. C'était surréel, vraiment fascinant. Puis j'ai dit à celui de droite, et lui seulement, de s'habiller. Je ne sais plus ce qu'il a mis, une chemisette, un jean, je suppose, et des tennis, de toute façon il était beau n'importe comment. C'était fantastique de le voir, éclairé par la lumière tamisée de la lampe de chevet, enfiler en pleine nuit ses vêtements de jour. On aurait dit qu'il se préparait pour une expédition nocturne, une aventure extraordinaire, mystérieuse. On parle du striptease, on exalte toujours la beauté du dévêtir, du dénuder, du dévoiler. Mais il y a aussi une grande émotion à faire disparaître les membres un à un, à dissimuler des plages de chair, couvrir le corps sous les plumes de costumes légers et transparents, ou raides au contraire, des carapaces chaudes et enveloppantes...

Quand je les ai eus côte à côte, debout devant moi, l'un tout nu et l'autre tout habillé, mes yeux se sont dessillés, j'y ai vu étonnamment clair, mon cerveau a émergé au-dessus de la brume dans laquelle il était resté jusqu'à présent. À partir de là, tous mes gestes ont procédé d'une minutie maniaque, d'un contrôle permanent de mon esprit surexcité. J'étais arrivé à mes fins. Ce n'était plus deux garçons mais un seul, avant et après. Avant qu'on ne le déshabille et après s'être fait déshabiller. J'allais pouvoir intervenir, car bien sûr je serais l'amant de cet unique garçon dans tous ses états. J'ai mis la main droite sur la tête de celui qui était habillé, et la gauche sur celle de celui qui était nu. Ç'a été par hasard, mais ensuite j'ai pensé que c'était bien tombé : la raison du côté des vêtements, l'instinct du côté de la nudité. J'ai fermé les yeux. Pouvait-on savoir, rien qu'au toucher des cheveux, lequel des deux était nu ? J'aurais voulu qu'il en fût ainsi. Peut-être qu'à gauche je le sentais un peu plus contracté, moins tranquille que l'autre ? Mais tout autant ce pouvait être effectivement à cause de la nudité qui l'exposait, qui le rendait plus fragile, ou d'une infime différence de leurs caractères, celui-ci étant naturellement plus nerveux. On a toujours tendance à conclure trop hâtivement.

Mes mains sont descendues symétriquement sur les oreilles, les joues, les mentons. Tout était comme si j'enveloppais un seul visage. Jusqu'à ce que j'aie touché le cou. Arrivée là, ma main gauche a rencontré une courbe délicate, un creux de dune tiède et soyeux, et la droite, l'angle aigu du col raide, repassé, de la chemisette. Ç'a été un

moment extatique. Je profitais enfin simultanément de ce qu'on ne touche d'ordinaire que successivement, à savoir : le vêtu et le nu. Je pouvais à la fois détailler les impressions que donne la peau fragile qui joue sur l'os dur de la clavicule ou de l'acromion, et celles de la toile fraîche, qui crisse par-dessus l'épaule sagement recouverte. C'était des plaisirs différents, mais également enivrants, mon esprit se portait sur l'un, sur l'autre, puis essayait de les goûter ensemble, d'en faire la synthèse. Mais j'y avais beaucoup de mal, à la manière de notre vue qui fusionne et perçoit difficilement comme un seul objet deux images antithétiques présentées simultanément et séparément devant chaque œil.

À droite, la manche s'arrêtait brusquement en plein milieu du bras. J'ai joui de cette frontière, tantôt par-dessus en la chiffonnant entre mes doigts, tantôt par-dessous en m'introduisant dans l'intimité du conduit étroit, tout en comparant avec l'autre bras qui n'opposait aucun obstacle à mes caresses. Je suis resté longtemps à toucher cette différence. Ça n'a l'air de rien, et je m'en souviens comme d'une impression immense.

Je leur ai tenu les mains. J'avais toujours les yeux fermés. Une main droite dans ma main gauche, une main gauche dans ma main droite. Et pourtant ces deux mains n'étaient pas reliées entre elles par un même cerveau. Des cerveaux semblables, oui, mais plus identiques depuis que des expériences personnelles, distinctes, s'y étaient accumulées des années durant. En tout cas des cerveaux sans connexions directes. D'ailleurs je sentais un certain décalage dans les réponses de leurs doigts lorsque je les enroulais dans les miens.

De là je suis allé sur leurs hanches, et j'ai connu de nouveau des mondes fantastiquement différents. D'un côté une peau régulière et duveteuse, tendre, à peine soulevée par l'os, de l'autre une architecture complexe, jonction de la toile raide du jean sur celle, fine et souple, de la chemise, avec le grand pont de la ceinture en cuir et, encore, les petites arches des brides, les saillies des rivets, la double épaisseur des coutures. Plusieurs niveaux superposés, des qualités de toucher très différentes – le cuir lisse par rapport au grenu de la toile – des enchevêtrements, des plis, des hiérarchies, toute une ville en somme. La dichotomie était à son comble : la rue et la plage – la civilisation et le désert – le jour et la nuit.

J'ai poussé plus loin, sur leur derrière, et je leur ai empoigné deux fesses, une fesse nue dans ma main gauche, une fesse habillée dans ma main droite. La différence était énorme : l'une s'écrasait sous mes doigts, elle se pliait, elle se laissait froisser sans résistance sérieuse, et la fente voisine s'ouvrait volontiers ; sur l'autre mes ongles avaient peine à s'agripper, à trouver une prise, tellement elle était bien maintenue et resserrée dans la toile tendue. La première était sans défense, la seconde paraissait hors d'atteinte. Une victime désignée, que ce soit de la main de la grand-mère ou des investigations impudiques des pédés, contre une, à l'abri de ses fortifications, planquée, protégée de la fessée comme de la concupiscence. Je suis resté longtemps à palper et à profiter de ces deux derrières, séparées par une raie du cul profonde comme un abîme, large comme le néant.

Puis j'ai suivi les jambes jusqu'en bas, et là aussi je souffrais du dysfonctionnement de la fusion, car il m'était impossible d'imaginer un garçon avec une seule jambe de pantalon. Sur les pieds non plus, la construction : cheville nue / coup de pied / orteils / ongles ; et la construction : ourlet de pantalon / chaussette / tennis / boucles de lacets, étaient trop fondamentalement opposées pour qu'on ait pu les faire se correspondre facilement. Mais ça ne m'empêchait pas, en palpant simultanément ces deux pieds, de me rendre compte que j'étais infiniment bien à toucher ensemble le fruit et sa bogue, le contenu et le contenant, l'essentiel et le superficiel, entre quoi il n'y avait que l'habillement – si banal – si émouvant.

Je suis remonté par l'intérieur des jambes, en retournant les mains pour leur caresser la face interne. Comme chacun se tenait les pieds plutôt rapprochés, je frôlais parfois celle opposée, ce qui me rappelait qu'ils étaient deux. Car s'il n'y avait eu qu'un garçon, le dos de ma main gauche aurait rasé une cuisse couverte d'un jean, et celui de la droite, une cuisse nue – et d'ailleurs ils se seraient rencontrées –, alors que les deux côtés de ma main gauche effleuraient une peau nue, ceux de la droite, la toile d'un jean.

Je suis arrivé au « centre de gravité » de leurs corps. (Ce n'est pas vrai, le centre de gravité est plus haut, vers le nombril, mais je m'entends, je parle du centre le plus grave, le plus important.) Et là, ce fut l'éblouissement, le bouquet final, cette gerbe d'étincelles merveilleuse qu'on garde

pour clore les feux d'artifice. Il y avait à gauche une pine fine et pointue, qui pendait tranquillement devant son petit sac tendre, attachée comme il faut au-dessous du bas-ventre ; et à droite, un gentil paquet, souple et élastique, bien caparaçonné dans ses armures de toile, raide comme la morale puritaine, de fermeture métallique, de slip, aussi imprenable qu'un pont-levis. Et pour une fois je n'étais pas tenté de m'attaquer à ces remparts, puisque de la première main je tenais déjà en otage la ville assiégée. Je touchais, j'empaumais, je soulevais à gauche ; je caressais, je palpais, je pressais à droite. Je comparais sans cesse, essayant de reconnaître l'un dans l'autre, et l'autre sur le précédent. Ils m'ont fait l'hommage d'une érection. Du côté nu, une fraise grossissait sous mes doigts – je la tournais et la tordais en la roulant, je la pétrissais dans le creux de ma paume – ; du côté habillé, un gonflement se soulevait, perpendiculaire à la braguette, – je le frottais, je l'écrasais de ma main tendue, je le repoussais et le faisais saillir en tous sens dans son enveloppe flexible. Il y avait quelque chose du conte de fées dans cette situation, comme lorsque deux personnages matérialisent les différentes tendances d'un même individu. C'était aussi improbable qu'un enchantement, c'était divin.

J'ai rouvert les yeux. Ils me fixaient, ni étonnés ni inquiets, sans doute à l'écoute de leurs propres impressions que je faisais grimper le long de leurs canaux. Mais en croisant mon regard, ils ont quand même détourné les yeux. Je leur ai dit de se tourner l'un vers l'autre, et de s'enlacer. Et ils se sont effectivement l'un l'autre pris dans leurs bras. C'était d'une beauté à couper le souffle. On aurait cru un lierre étreignant le tronc d'un bouleau, un serpent enroulé luttant contre un iguanodon, Dionysos serrant Apollon contre lui. Cette sculpture était d'une obscénité folle – un corps nu enlaçant un corps habillé, un corps habillé enlaçant un corps nu – et j'ai commencé à avoir envie de leur faire mal, d'attaquer au burin le bloc inaltérable de leur gémellité. Les fouetter. Voir aussi la différence entre un martinet cinglant les fines fesses nues, ou celles, non moins étroites, prises dans le jean. Comparer ensuite la profondeur des empreintes dans la peau. Écouter la variété des bruits, des claquements des lanières de cuir, mais des cris surtout. Jusqu'à quel point la protection du vêtement était-elle directement audible dans la force des gémissements et des plaintes ?

J'ai pensé que la station debout devait être fatigante pour eux. Je leur ai dit de s'allonger sur le tapis, côte à côte sur le dos. Je les ai achevés dans cette position. Celui qui était nu a éjaculé le premier, l'autre, naturellement, serré comme il l'était dans son pantalon, a eu plus de mal. Mais sa verge, exacerbée par mes chiffonnages, mes palpations, mes pressions, est parvenue à jouir. D'un côté de jolies traînées blanches se sont étalées et ont rempli le puits minuscule du nombril ; le jean, lui, n'a rien laissé transpirer. Impossible de sentir ce que j'espérais, une sensation d'humidité. Je n'ai pas résisté au plaisir de regarder, de toute façon c'était fini, l'épilogue, j'ai ouvert le pantalon, j'ai soulevé le petit slip, et j'ai vu les délicieux filaments qui barbouillaient la hanche. Je l'ai remis précautionneusement, et je l'ai palpé encore un peu, car lui était bien mouillé sur le côté, cette fine membrane s'était laissé traverser par le baume filant.

Je leur ai demandé comment ils avaient trouvé le jeu. Étalés par terre, sur le dos, sur le tapis, ils ont souri faiblement. Je leur ai dit qu'on jouerait encore. Je leur ai enfin conseillé d'aller s'essuyer dans la salle de bain et de remettre leur pyjama. Ils se sont relevés en se contorsionnant, celui qui était à poil retenant du creux de ses deux mains les coulures qui brillaient sur son pubis. Je les ai regardés clopiner jusqu'à la salle de bain où ils ont disparu.

Je suis retourné sur mon lit où je me suis enfin masturbé. J'étais à bout. Ce fut, du fond d'un ciel embrasé, un déferlement de dragons et d'affreux monstres carbonisés qui se jetaient sur moi. Dans le vague des lointains, j'apercevais les jumeaux, armés d'épées étincelantes, qui essayaient en vain de repousser la meute des bêtes immondes. Soudain un fauve donna un coup de patte sournois, et laboura de ses griffes le ventre de l'un des deux garçons : la chair ouverte saigna lentement. Sur l'un des deux seulement. Il était marqué à vie, différencié de son frère, la trace était indélébile. Je tenais la solution, je savais ce que je devais faire pour casser le miroir. Mon gland, au-dessus de mon poing fermé, était enflé, tumescent, il palpitait en dégoulinant, on aurait dit qu'il cherchait l'air avant de défaillir. Comment les marquer ? À cet instant le fer rouge me paraissait de loin la solution la meilleure, et je les imaginai, l'un nu et enchaîné sur un chevalet, le brasero à proximité, l'autre à son chevet, habillé, et caressant doucement les cheveux de son frère pour le préparer à mes soins cruels. Je me suis laissé

partir. Pantalon grand ouvert, j'ai éjaculé en plusieurs longs jets. Aussitôt les dragons se sont précipités sur moi et m'ont dévoré. En m'enfonçant lentement dans le noir, je sentais mon sperme finir de dégouliner sur mon ventre, sur ma chemise. Je m'en foutais. Demain la grand-mère laverait ça en pensant que je m'étais bavé dessus.

15

UNE PETITE PUTE

Bleu et bleu pâle

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR (1994)

Le manuscrit de ce texte a été découvert tout à fait par hasard dans le fond d'une poubelle.

Il était déchiré en petits morceaux et froissé comme si l'on s'était acharné dessus. Après un patient travail de puzzle, son inventeur est parvenu à reconstituer une trentaine de feuillets A4, de type perforé à grands carreaux, comme en utilisent les écoliers.

Des dates placées dans les marges montrent que ce texte a été composé entre la fin de 1972 et le milieu de 73, chaque épisode étant écrit séparément. Cela laisse supposer par ailleurs qu'il s'agit d'un premier jet.

L'écriture, au stylo-bille, est assez régulière, comprise dans les limites du lignage du papier, et peu raturée. En revanche, bon nombre de notes figurent dans les marges, soit au crayon, soit à l'encre, et rien ne permet de les dater. Nous avons souhaité reproduire ces annotations, car elles laissent percevoir le mouvement du texte en train de se construire, les directions dans lesquelles il aurait pu évoluer. Nous avons seulement corrigé l'orthographe, pensant que ses écarts n'étaient pas significatifs.

Une analyse graphologique a révélé que l'auteur est de sexe masculin, et qu'il était âgé d'une quinzaine d'années environ – l'âge du protagoniste. Elle trace le portrait d'un introverti exalté, un peu en dehors des contingences du quotidien, et au caractère inquiet. La simple lecture du texte indique une sensibilité focalisée sur un champ unique, mais à trois facettes : pédérastie, fétichisme, sadisme.

Quelle est l'histoire de ce manuscrit ? Est-ce l'auteur lui-même qui a voulu le détruire, en le retrouvant vingt ans plus tard ? Mais alors pourquoi cet acharnement ? Est-ce un parent – ou un quelconque champion de la morale dominante – qui l'a découvert et a tenté de le supprimer définitivement ? Dans ce cas, l'auteur ne s'est-il rendu compte de rien ?

On peut encore imaginer d'autres scénarios. Si l'auteur ne se fait pas connaître, nous ne saurons jamais quel fut le bon.

Étrange : je viens de relire ce texte et, alors que j'en gardais un mauvais souvenir, que je pensais qu'il m'ennuyait et que je ne savais qu'en faire, aujourd'hui, même s'il y a bien des aspects perfectibles, je retrouve le plaisir que j'ai eu au moment de l'écriture. Parce qu'hier je suis retombé sur des images d'Olivier et j'ai été bouleversé par sa beauté ? Mais le lecteur n'a pas ces photos ; seulement mes descriptions. Peut-il avoir la même intensité d'émotion ? Je ne pense pas. Jamais l'écriture ne pourra rivaliser avec la réalité.

Le commissaire baissa le nez sur une fiche et lut :

– Olivier Pizzetti, fils de Luchino et Christine Pizzetti, recherchés pour avoir prostitué leur enfant mineur. Sont actuellement en fuite à l'étranger. Le garçon a été trouvé chez un de ses clients habituels, qui l'avait recueilli.

Il releva la tête.

– On ne peut pas toucher au client : c'est une grosse huile. Donc, on classe. Je vais mettre que le petit a « probablement » accompagné ses parents. Comme ça, c'est réglé.

Décrire cet homme ? Ou laisser le lecteur se faire son idée ? Mais il faut qu'il le voie, qu'il se choisisse un modèle. Lui donner au moins des pistes. – Ou qu'il se débrouille seul.

Le garçon, debout entre deux inspecteurs, n'écoutait pas. Il avait de longs cheveux bruns et lisses, rejetés en arrière, qui lui tombaient sur les épaules, un nez court, joliment épaté, des lèvres entrouvertes, un peu boudeuses, sensuelles, et des yeux d'un or lumineux dans son teint hâlé. Il portait un blouson en toile kaki, un pull marin bleu à rayures blanches, un jean usé et délavé, des bottes en cuir retourné.

Pourquoi pas faire une liste ?!

- Pull marin
- Jean délavé
- Bottes en cuir...

Faut au contraire faire sentir la matière, la maille du pull, le côté frais du blouson par-dessus, ce qu'a d'excitant le jean, bosselé et serré aux hanches, long comme une paire de cigarettes.

Il avait l'air absent – tête ébouriffée, habits froissés –, il sortait manifestement d'un interrogatoire brutal. Ses mains

pendantes étaient ramenées devant lui : sur ses poignets brillèrent les anneaux tranchants des menottes.

*La violence de ce contraste métal / peau /
extrémité des manches du pull. J'adore.*

– Charles, tu vas me conduire cette petite pute chez Josselin. Discret, hein !... Au moins, y sera pas dépaycé...

Le même jour, dans la cour de la P.J. Olivier fut un peu bousculé au moment de monter en auto. Les inspecteurs étaient pressés, il valait mieux qu'il n'y eût pas trop de témoins. Ils démarrèrent aussitôt. La voiture était banalisée, le garçon n'avait plus de menottes, on aurait pu croire qu'on le ramenait chez lui.

On s'arrêta dans une ruelle. Le garçon fut poussé vers une porte : *Entrée de service*. Dans le couloir, il fit connaissance avec Monsieur Josselin.

Monsieur Josselin avait un grand corps obèse surmonté d'une petite tête entièrement chauve. Sa peau semblait douce, et ses grosses joues, sans trace de barbe, lui pendaient dans le cou. Un ventre et des seins volumineux écartaient les revers de son costume luxueux, d'un bleu satiné. Plusieurs bagues brillaient sur ses doigts gonflés. Ses yeux étaient deux raisins secs enfoncés dans une brioche. Son sourire, forcé, glacial, était hypnotique. Olivier sentit un frisson lui courir le long de l'échine.

*Trouver un autre moyen de dire l'émotion qui
se saisit du corps.*

– De la part du commissaire ! fit l'inspecteur en le poussant devant lui.

Monsieur Josselin fut immédiatement séduit par le garçon, ses cheveux longs, sa silhouette mince, son corps adolescent. Il parut très satisfait.

– Un petit poulet perdu ?... Très bien... Je vais en prendre soin.

Il s'approcha du garçon avec un drôle d'air, lui attrapa le visage en le pinçant dans sa grosse patte, et le présenta dans la lumière du plafonnier pour mieux l'examiner. Il écarta le blouson, souleva le pull, palpa le ventre, les hanches. Il tourna autour de lui, lui mit la main aux fesses, et les pelota un moment.

*J'adore écrire le mot fesses avec tous ses s et
ses e entremêlés...*

– Parfait... Il a l'air délicieux... Vous avez le temps de prendre un verre ? Allez au bar, et demandez ce qui vous fera plaisir. À mon compte.

Monsieur Josselin posa sur l'épaule du garçon une main lourde comme un étau, et le conduisit dans un escalier raide. Ils arrivèrent dans une penderie basse et surchauffée, dont les contours disparaissaient sous des amoncellements de vêtements. Il y bouillonnait un mélange attristant de sueur humaine et de senteurs entêtantes. Deux grosses femmes, plutôt joviales, le prirent en main. Elles le déshabillèrent et le soumièrent à une toilette en règle. Il dut se laisser laver, parfumer, oindre l'anus, puis il enfila le costume que Monsieur Josselin avait entre-temps choisi pour lui : slip et chaussettes blancs, chemise bleu pâle à boutons de manchette argent, pantalon d'un bleu plus soutenu, bien serré aux fesses, tricot sans manches bleu marine à col en V, mocassins noirs. Tandis qu'on ombrail imperceptiblement ses paupières d'un dégradé de fard brun, on lui attachait un foulard mauve autour du cou, une grosse gourmette argentée au poignet, et on lui mit plusieurs bagues à l'anneau très fin, aux pierres colorées et petites.

Est-ce qu'on mémorise cela dans la scène suivante ? Ne faudrait-il pas plutôt décrire ces vêtements à mesure que le client en jouit ?

*

Le soir même, Olivier faisait son entrée en scène, c'est-à-dire au milieu de la piste de danse et des tables des consommateurs. Monsieur Josselin le présenta à un riche client, un habitué à qui il fallait proposer des nouveautés. L'homme aux cheveux gris, costume bleu marine, lunettes cerclées d'or, apprécia le garçon dès le premier coup d'œil.

– C'est un vrai mamour, ce petit chaton...

Il le fit asseoir à sa table et lui servit une coupe de champagne. Pendant ce temps, il lui caressait les cheveux, le cou, la main, comme si le garçon était déjà tout à lui. Il lui tâta la poitrine, le ventre, pour le jauger.

Trop vite. Sentir le poids de la main de l'homme, la douceur des cheveux, le lisse et la chaleur de la peau...

Il lui pelota les cuisses, les fesses, avec des gestes courts et nerveux, qui prouvaient que son excitation montait très rapidement.

– Ça m’a l’air bien frais tout cela... C’est jeune... C’est excellent...

Quand le garçon reposa son verre, l’homme l’attrapa par la nuque, le tira à lui, et d’un coup l’embrassa impétueusement sur les lèvres. Tout de suite sa langue le fouilla avec une violence et une passion extraordinaire. Olivier avait un peu l’habitude de tout cela, et il fut pourtant surpris par cet assaut : sa bouche grande ouverte, son palais parcouru, sa gorge pénétrée jusqu’au fond.

L’homme s’écarta un instant, et sans se préoccuper des voyeurs qui s’amusaient du spectacle, il déboutonna avec impatience la braguette du garçon.

– Allez, allez, montre-moi tout ça...

Il enfonça des doigts comme affamés de luxure, et il lui malaxa le sexe au travers du slip. En roulant des yeux qui lui sortaient de la tête, il s’exclama sourdement, comme pour lui-même :

– Ah ! les dessous de coton blanc...

Il recommença de l’embrasser tout en continuant de fouiller frénétiquement la brèche, de presser, d’écraser, de s’enfoncer d’un côté puis de l’autre, montrant que sa concupiscence dépassait toute mesure.

Très rapidement, il demanda de se retirer dans une chambre. Dès qu’il fut arrivé, il défit sa propre braguette en grognant.

– Ta bouche ! ta bouche !

Il glissa son vit poisseux, déjà gras de désir, entre les lèvres du garçon à genoux devant lui. À peine en place, il déchargea une première fois.

Puis il releva le garçon pour lui reprendre le sperme dont il venait de l’éclabousser, et il avala.

*Encore trop rapide.
En même temps, la surprise peut être
bandante ?*

Son ardeur n’en sembla qu’à peine affaiblie. Il recommença de caresser le garçon avec une sorte de fièvre amoureuse.

– Mais tu es trop mignon, toi, tu m’excites trop... tu me fais fondre !

Il glissait les mains sous le pull bleu, par l’ouverture des bras, par le col, il le chiffonnait de tous côtés. Sans

cesse il le couvrait de baisers sur la bouche, dans le cou, sur les oreilles, partout.

– Montre-moi tes petites tétines. Vite.

Il laissa Olivier ôter son pull et ouvrir sa chemise. Son regard avait une brillance avide. Il lui suçota les bouts de seins, mais déjà ses doigts impatients finissaient de dégrafer le pantalon. L'homme aux cheveux gris prit brutalement le garçon à la bouche par la bouche, et au sexe par la main glissée dans le slip. Il tordit le tout. Renversé en arrière, le garçon se tortilla entre le corps et le bras verrouillé de l'homme.

L'homme sortit de sa poche un morceau d'élastique noir épais, et il en emprisonna les poignets du garçon. Son souffle était court.

– Ah, je ne peux pas te laisser comme ça, il faut qu'on fasse des choses ensemble...

Il l'accrocha à une chaîne qui pendait du plafond, en prévision de ce genre de nécessités, et qu'il régla pour que le garçon eût les bras tendus en l'air. La lumière du lustre tombait à plomb sur les cheveux bruns et brillants, sur la poitrine dans la chemise bleu pâle entrouverte, les cuisses émergeant des culottes autour des mollets. Il se pressa contre cette colonne de chair chaude et claire. Il caressa le garçon sous la chemise, lascivement, promenant ses doigts blancs sur les flancs, sur les côtes apparentes, douces, sur les hanches saillantes. Il frottait son propre sexe dressé hors de son pantalon contre le ventre ou les jambes. Il saisit à pleines mains les globes nus des fesses qu'il écrasa, qu'il tordit, qu'il déforma tant qu'il put, comme pour en tirer du jus.

– Ton cul... ton cul... c'est du loukoum...

Il inspirait entre ses dents.

– Il faut que je l'aie, il faut que je t'enfile...

Il tourna autour du garçon et le prit à l'envers. Il lui souleva une cuisse, dégagea le pied des culottes, et le fit reposer sur l'accoudoir du fauteuil. La jambe pliée découvrit la fente. Le gros gland retourna les lèvres de l'anus, s'enfonça profondément à l'intérieur. Il le lima lentement, puis de plus en plus vivement, avec une fureur sans cesse croissante. Olivier sentait le phallus le piquer de gauche et de droite, en haut, en bas, aller et venir brutalement dans son cul.

– Mais tu es fait, toi, et bien fait ; tu es fait à point...

L'homme revenait lui limer les bords de la couronne, avant de replonger au plus profond. Le gros vit accélérât en labourant les muqueuses, en pompant le fourreau avec violence. Puis il se faisait tendre, se pressait lentement contre une paroi, se retirait langoureusement, et retournait comme un chat qui se frotte à vos jambes. Et l'instant d'après les fesses du garçon claquaient de nouveau sous le ventre grassouillet, qui venait le frapper énergiquement à grands coups de reins. Jusqu'à ce que l'homme déchargeât une seconde fois.

Il se retira, le souffle court, et refit le tour du garçon avec une démarche hésitante, comme un homme groggy. Il se planta devant lui. Il l'attrapa par les cheveux et le gifla jusqu'à lui rendre les joues vermillon.

– Ah !... Tu es trop joli, toi !... C'est pas assez de te faire que des caresses...

Il se mit à genoux devant lui, lui enleva le reste de ses affaires, et lui baisa les pieds dans ses chaussettes blanches. Sa bouche remonta sur les genoux, entre les cuisses, dans les aines...

– Tes petits marrons... ils sont si tendres... si lisses... si doux...

Il sortit un briquet de sa poche et l'alluma nerveusement. Il en passa la flamme à quelque distance sous les bourses. Il ne quittait pas des yeux le garçon qui jetait des cris aigus, rejetait la tête en arrière, et se tordait en pivotant au bout de sa chaîne.

– Hé, hé, les marrons grillés... encore meilleurs...

L'homme se releva et, avec un regard sadique qui s'élargissait, il plaça la flamme sous la pointe des seins. Sa voix perdue dans les cris du garçon, il marmonna, l'eau à la bouche :

– C'est incroyable !... Tu me fais déjà rebander...

Il se protégea la main de son mouchoir, et démontra une des ampoules électriques qui était brûlante. Il la lui tint contre les lèvres du garçon, tout autour de ses parties génitales, dans le fond de la raie de ses fesses, sur l'anus.

Puis il ouvrit sa canne-cravache (comme pour une canne-épée, dans la rue elle passait pour une canne ordinaire, et il suffisait de la sortir de son fourreau pour découvrir une superbe cravache en cuir tressé).

– Il faut que je te fasse faire connaissance avec ma fille, maintenant !...

Il leva le bras. Le fouet tomba sur le dos, au travers de la chemise, avec un claquement effrayant. Olivier poussa un hurlement déchirant.

– Tu vois combien elle t’aime, ma fille ?

Et il visa les fesses avec la même violence. Le garçon fut traversé par une onde qui le fit tourner autour de sa suspension.

– Ma fille, elle adore les petits cœurs comme toi... Tiens, regarde...

L’homme balançait le cuir, avec toute l’extension de son bras, contre les cuisses nues. Le garçon glapit comme si on lui arrachait la peau. Il pleurait.

– Tu es trop mignon, tu sais... Il faut que je te fasse un peu de mal... Je peux pas te laisser intact... Joli comme tu es...

Et pendant qu’il parlait, la danse continuait. Le garçon hurlait en se tordant comme un drapeau pris dans le vent, il était brûlé de toutes parts, le fard léger qu’on lui avait mis aux paupières coulait sur ses joues. Mais la peau, qui se marquait de traces rouge vif, excitait l’homme encore davantage, il se passait la langue sur ses lèvres enfiévrées, et il ne pouvait s’empêcher de relever le bras pour ajuster un nouveau coup rapide et précis.

Enfin l’homme aux cheveux gris détacha le garçon pantelant, désarticulé, et il le traîna jusqu’au pied du lit, où il s’assit lui-même en lui prenant la tête entre les jambes. Il enfonça les doigts dans les longues mèches, il en entoura son vit gonflé et rouge, comme brûlant, écorché, et il le fit aller dans ce tissu doux et moiré. Il déchargea pour la troisième fois, avec difficulté, douloureusement, hors de respiration. Quelques fils blancs et gluants de sperme se collèrent dans les cheveux du garçon.

Quand il se fut rajusté, l’homme ramassa par terre le slip blanc, le plia, et le glissa dans sa poche intérieure.

– Souvenir de toi, mon petit crapaud...

Puis il s’agenouilla à côté du garçon encore haletant, resté à demi appuyé au bord du lit, et il l’embrassa sur la bouche, passionnément.

Il quitta la chambre avec un dernier regard, comme on regrette le jouet cassé, le baigneur déchiré.

Ça va vite. Mais c’est le désir brut d’un homme pressé. Pas de temporisation. Est-ce moins bandant ?

C'est bien une scène porno. Le garçon est prostitué dans la diégèse, et le texte aussi se prostitue, sa seule fonction est d'exciter le lecteur.

Mais pourquoi la pornographie ne pourrait-elle pas être belle ? L'art, c'est l'émotion. Pourquoi l'émotion ne serait-elle que peur, pleurs, ou rire ? et pas frisson sexuel ?

*

Monsieur Josselin, après le départ du client, souleva sans effort le garçon dans ses bras pour le ramener dans la penderie. Les caméristes le débarrassèrent de ses habits froissés et lui firent une nouvelle toilette, tout en le plaignant de ces mauvais traitements. On lui mit cette fois à même la peau un pull échancré rouge vermillon, plutôt serré, trop court aux manches et à la taille (sans doute du 12 ans), un pantalon droit en velours côtelé grenat, des bottes noires qui s'arrêtaient à la cheville. On ajouta une ceinture en acier articulé, et le maquillage fut refait : un peu de poudre cacha sur les joues les traces des coups.

Quand Olivier revint dans la salle, Monsieur Josselin commença par le proposer à une femme que jusqu'à présent il n'avait pu décider pour aucun de ses poulains. La cliente le considéra d'un regard triste, hésita, puis finalement accepta. Elle demanda une chambre aussitôt.

Elle se laissa aller dans le fauteuil, renversa la tête sur le dossier, et d'une voix un peu rauque donna des ordres précis. Olivier se plaça à côté d'elle, debout, et les mains derrière le dos. Il se pencha en avant et caressa du bout de sa langue tendue les lèvres peintes en rouge de la femme. Cela dura très longtemps. Il passait et repassait sur chacun des fuseaux de chair, effleurant à peine la bouche entrouverte, parcourant alternativement toujours le même chemin, jusqu'à ce que le fard se fût dissous, petit à petit, sous la salive coulant incessamment de la gorge. Elle buvait tout, ce liniment où se mêlaient la fine graisse parfumée et les masses filantes des glaires argentées. Elle tirait son plaisir de cette lenteur, de ce frôlement ininterrompu, jamais appuyé ni insistant, mais aussi des tremblements qui traversaient le garçon, penché en déséquilibre, assailli par les crampes.

Sans lui permettre de se redresser, elle allongea mollement le bras et le caressa au-dessus de la ceinture, du bout

de son ongle peint, le long de la taille dénudée par le pull trop court, du nombril à la hanche, puis d'une hanche à l'autre, et ainsi de suite sans cesse. Parfois elle en plantait la pointe dans les plis du ventre, et le garçon tressaillait.

Elle lui passa une main dans la nuque, pour lui ramener les cheveux et les faire pendre en avant, tandis que de l'autre elle dégrafait le haut de sa robe. Olivier ne put séparer les bras, mais dut au contraire se pencher encore davantage et agiter doucement la tête de droite et de gauche, de telle sorte que ses mèches brunes vinssent caresser la femme, du cou à la poitrine, dans un lent mouvement de balancier. Les crampes dans les mollets, les cuisses, le ventre, le dos se durcirent de nouveau, resserrant leur étau, et, avec la chaleur qui régnait dans la petite chambre, la sueur surgit. La femme semblait repartie pour une nouvelle extase, les yeux mi-clos, la joue appuyée contre le dossier, suivant trait à trait chaque mèche glissant de son menton vers son soutien-gorge, puis retour de la poitrine vers le cou, du cou aux seins, des seins aux épaules, et ainsi de suite indéfiniment.

Et ça ? Un peu moins primaire que le premier client. Mais est-ce que c'est intéressant ?

Elle leva la main de nouveau et lui passa un doigt dans le cou, sous le bord du col échancré, reconnaissant tout à la fois la chaleur de la peau, les muscles tendus qui bougeaient à peine au rythme de la tête, et la transpiration que la laine buvait au fur et à mesure. Les cheveux soyeux continuaient de rouler sur sa peau parfumée, elle s'électrisait petit à petit – balancer – glisser – balancer – frôler – balancer – voler – balancer –... et bientôt tomba du front une première goutte qui se perdit en une petite tache sombre sur le revers de la robe. L'odeur de sueur sourdait du pull, ne pouvant être absorbée plus longtemps.

La femme attendit que le visage du garçon fût en nage, avant de le saisir par l'épaule et le repousser doucement. Olivier eut une grimace à la fois de soulagement et de douleur en redressant son dos ankylosé. La femme se leva et, se servant de ses doigts comme d'un peigne, du bout des ongles elle le recoiffa sommairement. Elle l'enlaça, plongea le visage dans son cou, le sentit, et en lécha la peau humide derrière les oreilles, sur les joues, dans la nuque. Elle se pencha pour humer le pull dont les petites mailles serrées exhalaient des senteurs chaudes et pénétrantes. Puis

elle le lui retira, et lapa sous les aisselles la suée comme du miel.

L'idée de l'odeur de la sueur fraîche d'un garçon me donne envie. Est-ce qu'elle donnerait envie à d'autres ? Mais qui sont ces autres ? Lecteur, existes-tu ?

Accroupie, elle défit la ceinture métallique, déboutonna le pantalon grenat, baissa le slip rouge, et aspira avec délicatesse l'humidité des aines, la rosée qui avait perlé tout autour du sexe.

Elle retourna le garçon, et finit de faire dégringoler les culottes le long des cuisses. Elle posa ses lèvres en haut de la fente des fesses pour prendre ce qui couvrait les reins, puis elle enfonça sa langue, allant et venant dans la ravine verticale. Elle l'écarta des deux mains et poussa le plus loin qu'elle put.

Mais comme elle y arrivait mal, elle se redressa, attrapa le garçon par le bras, l'amena près du lit. Elle le regarda enlever ses derniers habits et, comme il s'agenouillait sur le matelas, elle remarqua les traces de cravache qui s'épalaient en travers de son dos et de ses cuisses. Du bout de ses deux doigts posés entre ses omoplates, elle le poussa jusqu'à ce qu'il se mît en levrette. Elle revint aux fesses qu'elle put écarter largement cette fois, et elle fit son régal du suint qui tapissait le nid de l'anus, trempé comme un lac, où sa langue s'oublia longtemps, frétilant d'aise, le léchant et le pouléchant en tous sens. Puis elle descendit sur la plante des pieds et entre les orteils.

Olivier ne pouvait se défendre d'un certain bien-être après cette toilette de chat, quand soudain les ongles effilés le saisirent brusquement à la nuque. Il s'assit sur ses talons, toujours sur le lit. À l'ordre, il lui fallut pisser. Elle le tenait par les cheveux, le poing fermé sur l'occiput, et lui renversait la tête en arrière. La bouche ouverte, les bras ballants, il se laissa aller, et de sa verge un peu enflée par les caresses, un jet jaune pâle sortit tout droit et se répandit sur le matelas. Aussitôt elle la lui redressa vers le plafond, de telle sorte que la fontaine chaude arrosât la poitrine du garçon et lui coulât sur le ventre. Il en fut trempé.

Puis il dut déféquer. Elle ramassait au fur et à mesure dans sa main libre les étrons mous et tièdes qui glissaient facilement hors du rectum enduit de vaseline. Elle les lui étalait sur les fesses, entre les jambes et, en remontant, sur

son sexe qu'elle malaxa longuement dans la fiente brune, jusqu'à ce qu'il en fût barbouillé.

Elle lui lâcha enfin la nuque. Après être allée se rincer les mains dans la douche, elle revint se déshabiller devant le garçon, toujours nu, à genoux dans le lit, l'entrejambe maculé de fèces. Olivier la vit ôter ses bas, déboutonner sa robe et, au moment où elle la fit glisser, il découvrit... un sexe d'homme !

– Tu t'attendais pas à celle-ci, hein mon ange ?... T'inquiète pas, elle te fera aucun mal ! Par contre, il serait temps de penser à bander un peu, mon chéri : je paie pour ça...

Et pendant qu'Olivier attrapait sa queue pleine de merde pour essayer de lui donner un peu de vigueur, devant lui le travesti s'allongea sur le dos, en plaçant ses jambes écartées de part et d'autre du garçon en train de se masturber. Dès que sa pine eut un minimum de rigidité, Olivier s'avança dans l'angle, pointa le trou qui s'entrebâillait déjà, et s'enfonça sans presque s'en rendre compte. Le travesti ferma les yeux, soupira d'aise, et ronronna.

– Aah !... Se faire foutre par un écolier... Se faire mettre par un petit merdeux... Y a rien de meilleur...

*Pas sûr que ce genre de jeux de mots ne risque pas de casser l'émotion.
S'il y a émotion.*

Comme le garçon commençait d'entrer et sortir, le travesti se mit à pousser des gémissements de plus en plus accentués, sans lâcher du regard, entre ses paupières mi-closes, son jeune fouteur qu'elle contemplait sans en perdre une miette. Elle grogna :

– Vas-y le collégien, mets-y un coup ! Agite-toi, fais-toi mal !

Cela dura, et dura, et Olivier s'épuisait, il n'en voyait plus la fin, lorsque, enfin, le travesti se mit petit à petit à bander, sa respiration s'accéléra, des plaques roses lui vinrent dans le cou et sur la poitrine gonflée de silicone. Tout d'un coup elle fit d'une voix aiguë :

– Arrête, arrête, mon sucre d'orge ! Je vais jouir ! Il faut que tu me prêtes ta bouche !...

Olivier se dégagea, il s'allongea sur les cuisses du travesti, et il lui avala le membre. Mais avant qu'il eût pu commencer de sucer, elle lui attrapa la tête et la lui plaqua, tout en projetant ses reins en avant. Elle parvint ainsi à lo-

ger d'un coup son gland au fond de la gorge du garçon, qui manqua de s'étouffer, hoqueta, et vomit. En sentant couler sur son vit le flot grumeleux et brûlant, elle lâcha plusieurs petits cris de bonheur, aigus et espacés, ses ongles se crispèrent dans le cuir chevelu du garçon, elle aspira l'air à plusieurs reprises, et, après quelques soubresauts nerveux de sa pine dans la bouche en train de dégorger, elle jouit enfin bruyamment. Elle roula sur le lit en emportant le garçon avec elle et en poussant des gémissements de plaisir suraigus. Les déjections recoulèrent sur le visage d'Olivier, le travesti lui étala cette manne puante sur les yeux, dans les narines, dans les cheveux, et le garçon rendit de nouveau. En sentant ce nouvel écoulement lui baigner la queue, elle eut dans un tressaillement une petite suite à son éjaculation, comme si elle avait été commandée par le vomissement lui-même.

Finalement elle repoussa le garçon souillé. Elle se leva et alla prendre une douche, sans plus s'intéresser à celui qui finissait de hoqueter dans les oreillers.

Écœurant. Il faut être dans l'excitation pour pouvoir jouir de ça. Or je relis à froid.

*

Monsieur Josselin, en se rendant compte du « chantier », ricana en disant :

– Décidément cette petite pouliche leur fait perdre la tête, à tous !

Il jeta les habits souillés sur le corps d'Olivier, souleva les quatre coins du drap et emporta d'un coup tout le paquet.

La nuit se termina avec trois autres clients successifs qui utilisèrent Olivier beaucoup plus traditionnellement. Deux l'enculèrent, le premier par derrière, le second en le prenant de face les jambes écartées et repliées ; le troisième éjacula dans la bouche d'Olivier une extraordinaire quantité de sperme.

Costumes d'Olivier.

Pour le 1^{er} : pull col roulé écru, serré, un peu trop court aux manches, et pantalon blanc en toile. Un string noir très fin. Pieds nus, une petite cordelette à la cheville.

Pour le 2^e : torse nu, pieds nus, pantalon blanc + caleçon + encore un slip dessous –

pour exaspérer le désir du client par toutes ces couches.

Le dernier au contraire : entièrement nu, sauf slip et chaussettes blancs.

Qu'est-ce qui est le plus fort ? la scène détaillée ? Ou trois mots dont le rapprochement crée le frisson ? Cf. la phrase de Sade : « Il n'y a pas huit jours qu'il dépucela un garçon de treize ans, fruit de son commerce avec cette fille » (in Philosophie dans le boudoir, 3^e dialogue). Il n'y a peut-être pas besoin de plus.

*

Le lendemain, Olivier dormit longtemps. Mais le soir venu, les femmes de la penderie de nouveau s'occupèrent de lui. Après l'avoir soigneusement récuré et parfumé, elles lui mirent les vêtements choisis par Monsieur Josselin : un tee-shirt blanc sans manches, où s'inscrivait en grosses lettres vertes *SCOUT*, un short jaune pâle très classique et impeccablement repassé – « beurre frais » comme Monsieur Josselin l'avait appelé –, de hautes chaussettes écruées, et des sandales en cuir clair. Les ornements furent un bracelet en écorce, un foulard vert sombre, et une chaînette dorée de premier communiant, avec médaille de la Sainte Vierge.

Il se trouva, quand le garçon entra dans la salle, qu'il y avait peu de clients, car on était en début de semaine, et que ceux qui arrivèrent le délaissèrent pour des gitons plus vermeils. En le voyant assis sur un haut tabouret, immobile, les yeux baissés, les mains jointes entre ses genoux nus, pour tout dire avec une allure plutôt sage, Monsieur Josselin crut s'être trompé et pensa le renvoyer aux penderies pour transformer sa toilette. Il imagina le couronner d'une guirlande de roses, remplacer le foulard scout par un voile de tulle aérien, glisser un bouquet d'œillet dans la braguette du short, planter des épis aux longues barbes sous les élastiques des chaussettes, et accrocher encore quelques pâquerettes aux sandales. Avec un maquillage pastel, tendre, imprécis, peint irrégulièrement comme par une jeune amoureuse, il prendrait l'allure, à la fois charmante et voyante, d'un écolier déguisé en vue d'une prochaine fête orgiaque, prêt à être emporté par quelque Dionysos...

Un jeune homme, d'une majorité toute fraîche, coiffé de longs cheveux bruns ondulés, et vêtu tout en noir d'un pull à col roulé et d'un pantalon de velours, fumait une fine

cigarette blanche tout en observant la salle. Depuis vingt minutes qu'il était à sa table, il ne s'était décidé pour aucun des garçons qu'on lui avait présentés. Mais, au moment où Monsieur Josselin allait se résigner à ramener Olivier dans les coulisses, il se leva enfin et le désigna – alors qu'il l'avait déjà refusé une première fois. Il paya et ils montèrent.

Olivier attendit, planté au milieu de la pièce, les yeux baissés, se demandant ce qu'il devrait encore devoir subir. Le jeune homme s'approcha de lui, attrapa la petite médaille dorée qui pendait au bout de la chaînette, et la tripota un instant. Olivier fut surpris d'entendre une voix douce murmurer :

– « Scout »...

Puis :

– Je l'ai été, il y a des années... Et toi ?

– Euh... Non, pas moi...

La main du jeune homme se posa tendrement sur l'épaule d'Olivier ; il devint plus chaleureux, passionné.

– C'est vrai, j'ai payé ce maquereau pour être avec toi. Mais c'était le seul moyen : je voudrais être ton ami.

Et comme Olivier, surpris, n'ajoutait pas un mot :

– Tu ne me crois pas ?... Tu n'as qu'à me mettre à l'épreuve. Dis-moi ce que tu désires, dans le cadre de cette chambre, et aussitôt je le ferai. Je suis à ton service.

Faut en faire une espèce de « masochiste fier et amoureux ». Amoureux des garçons – à ce moment Olivier –, il se met à leur disposition comme un bienfaiteur, dignement, mais en réalité il veut s'humilier devant son idole.

Olivier releva lentement les yeux, incrédule. Ce jeune homme n'était pas réellement beau, mais il avait une tête intéressante. Pouvait-il y avoir aussi dans cet hôtel de passe des clients un peu tendres, aimants, comme ceux chez qui ses parents le menaient et à qui il se donnait volontiers ?

Faudrait peut-être évoquer plus tôt ce qu'Olivier faisait exactement avec ses parents, les villas dans lesquelles on le conduisait, les parties auxquelles il participait, le genre d'activités sexuelles qu'il pratiquait ?

Il sourit.

– N'importe quoi ?

– N'importe quoi.

Olivier marcha jusqu'au fauteuil où il s'installa confortablement. Il n'avait pas d'idée. Il décida seulement de renverser les rôles. Il ordonna :

– Déshabille-toi...

Le jeune homme hocha légèrement la tête, et il commença par son pull. Ses deux mains se glissèrent lentement sous le bas, sous le bord à côtes, comme des serpents s'introduisant dans un terrier. Elles remontèrent en ondoyant le long de ses flancs nus, car il ne portait rien dessous, retroussèrent le tricot noir, et l'arrachèrent tout à fait. Elles se mirent à palpiter autour de la taille et du nombril, vipères attaquant la cage d'une colombe, frôlant à chaque instant la peau et le premier bouton du pantalon sans jamais s'y arrêter. Parfois elles passaient d'une rapide caresse, d'un mouvement vif et provocant, sur la hanche, dans l'aine, le long du bec de la braguette. Soudain elles arrachèrent les attaches du pantalon qui s'ouvrit sur un slexpe noir et triangulaire.

*Trouver d'autres mots-valises : bite et botte ;
lèvres et fesses, etc.*

Olivier cligna... Les vipères se firent couleuvres, douces et longues, et tandis que le velours glissait le long des cuisses blanches, elles se faufilèrent sous la ceinture du slip qu'elles gonflèrent, comme le reptile qui gobe entier le lapin hypnotisé. Elles progressèrent sans hâte, entraînant centimètre par centimètre le caleçon qui dévoila d'abord une touffe de poils roux, puis un sexe tendu qui jaillit et se tint droit en oscillant, puis deux balles rondes et serrées. Le slip acheva de descendre, mue noire et molle, infiniment lentement quittant les jambes. Enfin, le jeune homme se débarrassa tout à la fois de son pantalon et de ses bottes, et il se redressa dans sa nudité, blanche au milieu de ses habits épars. Il se recoiffa d'un geste. Olivier découvrit alors qu'il portait un anneau métallique à la base des bourses. Aussitôt il le classa dans sa typologie : « Un maso. C'est un maso. En fait il vient pour que je l'humilie, ou que je lui fasse mal. » Et il ordonna :

– Baise-moi les pieds.

Le jeune homme s'agenouilla, défit précautionneusement la boucle des sandales, qui tombèrent par terre l'une après l'autre. Il embrassa la pointe des orteils, durs sous la chaussette tendue, puis il remonta sur le cou de pied, la cheville, le tibia, jusqu'au-dessous du genou, sur l'élas-

tique. Par derrière ses ongles descendaient le long du mollet, sur le talon, sous le pied... Ses lèvres suivirent, et il revint sucer les orteils, en mettant beaucoup de salive en bouche, pour mouiller le tissu et le transpercer. Le garçon sentait de petits frissons lui remonter tout du long, dans la périphérie des muscles, sous la surface de la peau, jusqu'à lui envelopper les bourses.

Olivier fouette le jeune homme, nu, à quatre pattes, en le poussant devant lui tout au travers de la chambre.

Tout en goûtant tranquillement le plaisir de ces caresses, mais aussi de ce dos nu courbé devant lui, Olivier retira posément le bracelet d'écorce – qui l'en empêchait ? – et détacha la chaînette dorée qu'il jeta au diable. Il défit le foulard vert et le tendit au jeune homme. Sur son indication, celui-ci l'enroula et le noua autour de son propre sexe, toujours dressé : c'était comme l'interdiction, décrétée par Olivier lui-même, de n'en faire aucun usage. Puis songeur, un peu vautre dans le fauteuil, il défit distraitemment les boutons de son short, l'écarta et, s'étirant comme un chat paresseux, baissa un peu le slip blanc. Son organe s'éleva, pas encore tendu, mais gros déjà.

Je peux pas m'empêcher chaque fois après slip d'écrire blanc. Mais ça me semble pas si gênant, c'est pas vraiment une répétition, ça participe du tableau.

Il murmura : « Taille-moi une plume. » Les jambes entrouvertes, Olivier se laissa glisser dans son siège, ses cheveux remontèrent en bouffant autour de son visage, et il regarda d'un air vague et intéressé l'autre s'approcher sur les genoux. Le jeune homme posa les mains sur les cuisses du garçon, avança la bouche, et saisit le bout du pénis demi-dressé, qui frissonna dès le premier contact. Il commença par de petits baisers sur la pointe du prépuce, sur le plein du gland encore bien couvert, par-dessus, par-dessous, en donnant de légers coups pour stimuler le membre qui ne tarda pas à s'étendre. Tout doucement, les lèvres arrondies sur le clocheton repoussèrent son capuchon, jusqu'à la rouler en un petit tore élastique et souple. La langue tourna sur la muqueuse rose découverte, en l'enveloppant, pour la lubrifier. Enfin, les choses étant en place, le jeune homme se lança dans un lent et long mouvement d'avant en arrière, chaque fois un peu plus profondément, jusqu'à venir buter contre la garde, délicatement. Olivier fermait les yeux de

plaisir, comme un chat. Il ressortit et suivit latéralement l'axe de la colonnette, il en suça le flanc, de gauche et de droite, avant de se couler sur la base qu'il lécha tout autour. Sans quitter son ouvrage, il fit descendre short et slip pour dégager les jambes d'Olivier. Il put alors glisser les lèvres plus bas, elles décollèrent de la peau les petits dômes durs et moites, ils roulèrent dans leur sac sur la pointe de la langue, ils connurent le mordillement de dents gentilles, mais nerveuses, qui ne les laissaient pas en paix. Il les abandonna pour suivre agilement le joint sensible et Olivier, pour l'aider, écarta les jambes en les passant par-dessus les accoudoirs, de telle sorte qu'il put parvenir au point ultime – la clef de voûte du garçon. Là, il s'attarda un moment, tournant et retournant sur les bords frissonnants du bénitier, insistant jusqu'à avancer son bout pointu à l'intérieur du petit anneau serré.

Bénitier : ce genre de vocabulaire n'a rien à foutre ici. Ça casse.

La bouche reprit tout le membre, cette fois complètement érigé, et elle lui administra un sérieux traitement, en le pompant, en l'aspirant, en le tenant dans une dépression sans cesse aggravée. Olivier se cramponnait aux bras du fauteuil en se mordant les lèvres, car il sentait aussi, accompagnant ce ravalement énergique, deux mains qui lui caressaient les hanches, le long des aines, et surtout à l'intérieur des cuisses, ce qui était redoutable. Il se vit au bord de la rupture.

Le jeune homme se retira à temps, baissa le tee-shirt pour couvrir la verge gonflée à en éclater, et y pressa son visage, contre le bas-ventre, enfonçant la pointe de son nez dans les chairs tendues, frottant son menton de bas en haut, écrasant le paquet sous le poids de sa tête. Des frissons stridents transperçaient Olivier qui ouvrait et refermait la bouche en vain, tentant de crier le plaisir qui l'électrisait.

Le jeune homme souleva le tee-shirt de nouveau et manipula un instant les couilles du bout des doigts, avant de revenir coller ses lèvres à l'extrémité du gland baveux.

*Est-ce que le garçon est suffisamment ouvert ?
Je crois que là il est vraiment prostitué au
lecteur.*

Mais Olivier ne savait plus retarder sa jouissance. Il saisit le jeune homme par les oreilles, et il lui imposa son propre rythme, ce qui devait donner une solution rapide.

Or à cet instant la porte s'ouvrit.

Le jeune homme se dégagea vivement et se retourna. Olivier resta interdit, bouche et yeux grands ouverts, retenu à l'ultime seconde au-dessus du précipice de son plaisir. Et entra sans vergogne un garçon aux cheveux bruns et frisés, à peine plus âgé qu'Olivier, vêtu d'un seul peignoir en éponge blanc. Il jeta une œillade sur la scène – le micheton à genoux devant le petit poulet dont la bite brillante pointait entre les jambes, et qui faisait le grand écart sur les accouvoirs – et il minauda en souriant.

– Je suis désolé de vous interrompre... Mais il faut absolument que cette petite retourne en coulisse. C'est Monsieur Josselin lui-même qui le dit. Cas de force majeure !

Et en évitant de regarder le jeune homme dont les yeux furent traversés par un éclair de colère terrible, mais impuissante, il attrapa Olivier par le bras pour le faire lever, lui déposa son propre peignoir sur les épaules et, tout en le poussant vers la porte, lui souffla à l'oreille :

– Retourne à la penderie. Dépêche-toi. Y a du monde qui veut te voir. Monsieur Josselin t'attend en bas.

Comme le professionnel qu'il était, le bardache prêt à enchaîner revint tout sourire vers le jeune homme. Mais il eut la surprise de le trouver en train de se rhabiller. Il essaya bien de se jeter sur lui et de le retenir par ses caresses, mais l'autre le repoussa sans même le regarder.

*

Dans la penderie, Olivier rejoignit les femmes qui l'attendaient. Elles l'examinèrent rapidement, ne lui firent aucune toilette, et lui donnèrent une nouvelle tenue. Il ne fut pas peu surpris de retrouver ses propres habits ! Tee-shirt et slip bleu marine, chaussettes noires, pull marin rayé bleu et blanc boutonné sur l'épaule, jean délavé, bottes en veau retourné, et blouson de toile kaki, c'étaient bien ses affaires. Seules quelques traces douteuses dans le slip, une odeur de sueur étrangère dans le tee-shirt, laissaient penser qu'ils avaient entre-temps servi à d'autres parties. Les éléments nouveaux qu'on y adjoignit furent un large ceinturon de cuir et un poignet de force assorti.

Encore une énumération ! Mais comment être sûr que le lecteur se souvient ? Pour lui, toutes ces descriptions de fringues sont peut-être

ennuyeuses, mais pour moi elles sont essentielles.

Son cœur battait la chamade en descendant l'escalier, car il s'imaginait qu'on venait peut-être le chercher pour le libérer. Il pensait : « j'espère que », mais en fait il ne pouvait s'empêcher d'y croire. Quel était ce « monde » qui voulait le voir ? Ses parents ? Des amis ? Le client chez qui il avait été surpris ?... Mais en retrouvant en bas, discutant au bar avec Monsieur Josselin, le commissaire qu'il avait connu à la P.J. ce fut comme si les quatre murs rouges de la salle rétrécissaient, s'abattaient sur lui, l'écrasaient sur place. Il resta chancelant. Ses parents s'étaient-ils fait prendre ? Venait-on pour l'interroger ? Pour l'emprisonner ?... Il s'approcha en tenant à peine sur ses jambes. Le commissaire tourna la tête, et sourit en le reconnaissant.

– Ah ! voici notre petite pute ! Notre amateur de partouzes. Celui pour qui tous ces messieurs pètent les plombs, paraît-il !

– Il vous attendait... fit Monsieur Josselin d'un ton patelin.

Le commissaire finit son verre. Il referma le poing sur le bras du garçon.

– Bon. Je vais m'occuper un peu de lui. Lui... sortir les vers du nez.

Il rit.

– À tout à l'heure.

– À tout à l'heure !

Et en le bousculant rudement, le commissaire le fit avancer vers l'escalier.

Dans la chambre, il le poussa d'une bourrade en avant et referma la porte.

– Les mains sur la tête.

Olivier, effrayé, obéit. Le commissaire le palpa soigneusement du cou aux chevilles, en le fouillant dans les moindres replis, sans rien épargner. Et ce faisant il bavardait :

– Étonné de me retrouver ici, je devine ? C'est que, en tant que protecteur – très officieux ! – et fournisseur occasionnel de cet hôtel, j'y ai un droit de cuissage permanent et prioritaire.

Il lui attrapa le visage dans la main, le tourna d'un côté, de l'autre, pour mieux l'observer dans la lumière, lui ouvrit la bouche et l'examina à l'intérieur.

– Cependant, me prends pas pour un pédé. Je suis pas là pour te dorer le panier à crottes.

Le commissaire s'assit dans le fauteuil. Sur son ordre, le garçon s'agenouilla et lécha la poussière de ses chaussures cirées, jusque sous les semelles.

Image très classique qui aurait besoin d'être améliorée pour être émouvante. En disant le dégoût d'Olivier ? Mais à quel moment l'écœurement de répulsif devient-il attirant ?

– C'est que j'ai dû te faire quitter nos locaux un peu précipitamment, tu vois... T'as loupé le baptême de la maison. Je m'en serais voulu qu'une jolie tapette comme toi rate ça. Alors je suis venu réparer cet oubli, ma petite chose...

Le garçon ôta son blouson et l'étendit devant lui. Il défit les boutons d'aluminium de sa braguette, baissa son slip, sortit son pénis et se mit à se masturber.

Est-ce qu'on comprend qu'il obéit aux ordres du commissaire ?

Pendant ce temps le commissaire se levait et commençait de se déshabiller.

– Chez nous, on est en civil devant les prévenus à poil. C'est plus commode pour les travailler, tu imagines. Mais c'est bien aussi de changer, de faire l'inverse. Et y a qu'ici que je puisse.

Alors qu'il achevait de se déshabiller, le garçon éjacula un long jet de sperme – appelé par les fellations du jeune homme et retenu depuis – suivi de quelques gouttes blanches qui se dispersèrent sur la veste irrégulièrement.

– Bravo ! C'est parfait... Tu comprends, quand on interroge un suspect, il est pas supposé prendre son pied. C'est pas l'idée ! Et pourtant t'as des masos qui en seraient capables. C'est pour ça que je les fais toujours se vider d'abord... Non ! bouge pas !

Le garçon resta en suspens alors qu'il s'apprêtait à replacer son pénis débandé dans son slip. Le commissaire mit un genou au sol, prit le blouson aux quatre coins, le plia sur lui-même, le roula et le jeta au loin.

– Voilà. Comme ça, c'est plus propre... L'outil maintenant.

Les mains du commissaire se dirigèrent au-dessus de la brèche d'où s'échappait le sexe défait. Il dégrafa la grosse boucle du ceinturon et le sortit des passants.

– Et ça, c'est la poignée ?

Il tenait le garçon par son poignet gainé de cuir. Il se releva, lui donna une secousse pour le mettre sur ses jambes, lui tordit le bras dans les reins, et frappa. Il frappa d'abord le dos, puis tous les membres, toutes les parties du corps, méthodiquement, sans rien oublier, en professionnel.

Le commissaire était toujours debout, nu, et par le poignet de force il retenait encore par le bras le garçon tombé par terre. Il s'arrêta un instant à observer les mèches qui barraient le visage meurtri, le sang qui coulait doucement du nez et des lèvres, les traces de la boucle enfoncées dans la peau du ventre qui apparaissait sous le pull, le jean béant qui avait glissé et dont plusieurs boutons avaient sauté sous les coups, le slip resté roulé sous les parties.

J'adore cette image. Malgré sa brutalité, elle montre tout le désir du commissaire pour Olivier.

– T'es pas très nippé, pour une petite pédale... Je m'attendais à te trouver au moins une culotte de dentelles !...

D'un mouvement rageur, mais bien balancé, il envoya un nouveau coup de cuir dans le bas-ventre. Le garçon fut secoué d'un spasme, puis se plia en deux, la bouche grande ouverte, le souffle coupé. Le commissaire, tremblant de plaisir, desserra alors les mains, et la ceinture comme sa victime s'affalèrent de part et d'autre, sans résistance.

Il attrapa le garçon pantelant sous les épaules et sous les jarrets, et il le souleva. Il le porta jusqu'au lit où il le laissa tomber sur le dos. Il s'assit à côté de lui, passa la main sur son front moite, écarta les longues mèches humides.

– T'es sur la mauvaise voie, mon Jésus. Et t'es pas prêt d'en sortir ! Toute ta vie tu vas être une gonzesse, une marcheuse, une bête à plaisir – et le plaisir des autres c'est quand t'auras le cul défoncé, le dos qui pisse le sang, ou quand on t'aura couvert de merde. Ta seule chance, c'est d'aller au-devant des clients, devenir plus maso qu'ils seront sadiques...

Il laissa ses doigts courir sur l'épaule gauche, où il défit les boutons du pull ; l'un d'eux était cassé, sans doute par un coup de ceinture. Il lui tâta le dos au travers du tee-shirt collé par la transpiration, comme s'il voulait en mesurer la résistance. Puis il se leva et passa l'extrémité de son gland contre le labyrinthe d'une oreille, la sonda, fouilla chacun de ses méandres.

*Pas dit ce qu'il y a d'excitant dans l'image
d'un gland qui se pousse contre le pavillon
d'une oreille. Comme s'il s'agissait d'une
vulve compliquée ? comme si on espérait que
le sperme en suive les circonvolutions
jusqu'au cerveau ?!*

Il prit la main inerte du garçon et l'agita artificiellement autour de son vit, puis sur ses couilles. Les doigts s'éparpillaient en tous sens comme ceux d'un squelette. Un peu de vie sembla revenir au garçon. Le songe du commissaire s'en alla, laissant place à une nouvelle bouffée de violence. Il le gifla à toute volée, en lui ordonnant de se relever. Il ramassa la ceinture et la fit claquer comme un dompteur devant un animal à dresser.

– T'es sale. Tu sues. T'es laid. Tu pues dans ton calecif. Ton sexe est tout noir. Comme celui d'une vieille. Il va bientôt tomber, c'est un champignon pourri. Tes fesses sont molles comme la vase. T'es qu'une fiotte débraillée.

*Insulter la beauté. Il est propre, sa sueur est
fraîche comme l'eau de la mer, il n'est pas
beau, il est magnifique, il ne pue pas, sa verge
est ocre et une vieille n'en a pas, ses fesses
sont douces comme un abricot, le désordre de
ses vêtements le rend plus attirant encore :
c'est ce que disent ces injures.*

Le garçon parvint à se redresser, rajusta son slip, re ferma son jean comme il put, arrangea son pull.

– T'es rien qu'une longue merde, grasse et rebondie. Avec un trou devant en haut et un trou derrière en bas, pour te faire empaffer, de tous les côtés à la fois. Même dans ta tête, t'es qu'un cul !

À côté de la ceinture qui aboyait après lui, le garçon avança en titubant, comme un somnambule. Il s'agenouilla derrière le commissaire. Il allongea la langue entre les fesses poilues, et il en lécha le sphincter musclé. En même temps sa main gauche vint lui caresser le ventre nu, en un

mouvement lent et circulaire, tandis que la droite lui prenait la bite et la travaillait.

– T’es qu’un esclave. Pense à ce que tu fais. Pense à ce que tu fais ! Plus régulière, ta caresse. Branle-moi mieux, aussi. Si tu le fais pas bien, à quoi tu sers ? Tu dois être efficace. Tu sais pas faire trois mouvements à la fois ? Avance ta langue. Pousse-la, nom de Dieu, enfonce-la. Ah ! ce que t’es maladroit !

Tout ce qu’on aime nous devrait être esclave.

Le commissaire baissa les yeux. Il vit des doigts minces et longs entourant son sexe ; un poignet délié serré dans un bracelet de cuir ; un avant-bras fin et agile, enveloppé dans la manche bleue rayée de blanc.

Que n’ai-je une image ici !

Il saisit ce poignet dans sa main gauche. Il se retourna. Au bout de son bras, le garçon haletait en tremblant, la bouche tordue de dégoût. Il leva l’autre main. Le garçon ne le vit même pas. La ceinture s’abattit de nouveau, méthodique, toujours aussi efficace, esclave précis et adroit venant systématiquement épuiser l’autre esclave. Chaque coup, accompagné d’un hurlement de douleur, était transmis par le bras tendu du garçon, et de cette vibration, recueillie au creux de la paume, le commissaire tirait les étincelles qui bandaient son membre.

De nouveau il fut vain d’attendre quelque réaction du garçon prostré. De nouveau il fut jeté sur le lit. On redéfit son jean, et on rebaissa son slip.

– Allez, il faut en finir, t’es au bout, je crois. Et tant qu’à faire, je vais te cracher le morceau dans ton sac. Qu’est-ce qu’on peut faire de mieux avec une lopette ?

Du bout du doigt, le commissaire caressa sur la pommette une profonde trace qu’avait laissée la boucle.

Juste une marque qui creuse légèrement la peau et la rosit. Suivre du doigt le bord de cette gravure.

Puis il retourna le garçon sur le ventre, le nez dans le lit, il lui écarta les jambes et s’introduisit dans la vaseline brûlante. Tout fut énergique et bref.

Le commissaire se rhabilla.

Sur le palier il rencontra Monsieur Josselin qui avait l’air un peu inquiet.

– Dites, vous ne l’avez pas...

Le commissaire secoua la tête. Monsieur Josselin parut soulagé.

– C’est qu’il est bien, vous savez ? Très bien, même.

Le commissaire revint dans la pièce et déplia le blouson pour montrer le sperme qui séchait.

– Oui, mais, comme vous voyez, ça durera pas longtemps. Si vous y faites pas gaffe, vous aurez bientôt un fameux fouteur, carré comme un pilier de rugby !

Le garçon gisait toujours à plat ventre au milieu du lit, tout habillé et les bottes aux pieds, mais les jambes écartées et les culottes sous les fesses. Le commissaire revint s’asseoir à côté de lui, le retourna, et lui attrapa les testicules pour les faire sauter dans sa main. Puis il referma les doigts et mima de les serrer.

– Je crois qu’une petite opération s’impose !

Monsieur Josselin se pencha et détailla le sexe en le tripotant à son tour.

– Elle est prévue ; mais pas comme cela, pas en faisant de la bouillie. Les clients aiment rarement les mutilés. Il vaut mieux l’émasculer par une petite incision en haut du scrotum...

Avec l’ongle du pouce, il imita un trait de scalpel.

– Et, là, sectionner le canal déférent. Il garde son aspect extérieur, avec ses bourses et tout, et il continue d’éjaculer. Les clients aiment pomper. Il n’y a plus de gamètes, bien sûr, mais cela leur gicle toujours à la figure, et ils n’en demandent pas plus.

Monsieur Josselin se redressa en contemplant le garçon gisant le ventre à l’air.

– Comme il n’y a plus d’hormones non plus, il reste imberbe et garde la peau douce... En revanche, il faut un régime sévère. Le danger, c’est l’embonpoint.

Il se pencha de nouveau et fit rouler entre ses mains épaisses les hanches fines et nues.

– Car moi, c’est cela que je vends !

Il ricana.

*

Les femmes ne réveillèrent Olivier qu’au milieu de la journée suivante. On lui mit un peignoir en tissu-éponge blanc, et après une brève collation on le mena dans les appartements de Monsieur Josselin.

À son arrivée, le gros homme releva la tête. Il posa son stylo, prit un cigare dans une belle boîte acajou, et l'alluma en observant le garçon par-dessous, au travers de la fumée bleue et grise, tout en tirant à petits coups. Il fit un signe impératif de la tête. Olivier contourna le bureau, mais se tint à distance du proxénète. Monsieur Josselin l'attira en l'attrapant par la manche, et d'un coup léger de sa grosse patte il défit la ceinture mollement nouée. Entre les pans verticaux de la robe de chambre, comme entre deux rideaux, il examina le corps encore marqué de la veille.

– Mon papillon, tu es ici, et définitivement tu peux m'en croire. Désormais, tu es une catin, et tu resteras enfermé dans cet hôtel. C'est-à-dire que ton cul va devenir la voie royale sur laquelle tous les pédés de la ville viendront se bousculer. Comme sur un grand boulevard. Baiser ne sera plus être un plaisir pour toi, mais ton travail, ton moyen de survie.

Et il lui souffla la fumée de son cigare au visage.

– Tu dois plaire au client, mais il ne faut pas non plus traîner. Un quart d'heure par miché, c'est largement suffisant. Si tu vois que ça dure, tu t'arranges pour l'expédier. Tu lui tires son jus, et qu'il dégage.

Pour Monsieur Josselin, plus de monstres passeraient sur le boulevard-Olivier, plus il toucherait : son péage était installé à l'entrée.

– Si tu fais ton boulot, si les clients sont satisfaits de toi, de ta complaisance, de ta docilité, tout ira bien. Mais si j'entends qu'ils se plaignent, que tu fais la fine bouche, le dégoûté, alors là, il va t'en cuire !

Monsieur Josselin avança le bout incandescent de son cigare sous le nez du garçon jusqu'à le lui frôler.

– Un moyen que j'utilise fréquemment avec les récalcitrants c'est, par exemple, de leur tenir les couillons au frais, dans de la glace pilée. Et puis...

Avec cette braise aux lueurs inquiétantes, il descendit en suivant de près le menton, la poitrine, le ventre du garçon.

– ... Et puis je leur pose délicatement ce joli petit bout rouge dessus.

Il tint verticalement le cigare fumant sous les testicules du garçon en le balançant de gauche et de droite, à quelques centimètres seulement.

– Ça grésille, ça pue, et... en général ils ne tardent pas à se montrer plus conciliants ! La glace et le feu, ça marche toujours, crois-moi.

Olivier qui retenait sa respiration pour s'empêcher de trembler, sentait distinctement la chaleur rayonner sous ses bourses.

Monsieur Josselin se leva et observa la tête de son nouveau poulain avec l'attention et l'intérêt d'un maquignon.

– De toute façon, tu peux compter sur moi pour ce qui est du dressage !

Il le prit par l'épaule pour le faire tourner sur lui-même, et il le troussa par derrière, examinant les fesses où l'on apercevait encore les traces de la ceinture.

Enfin il le poussa dans une petite pièce attenante. Olivier découvrit l'endroit qui ressemblait à une salle de bains, sauf au centre une courte table en bois laqué blanc, avec des sangles rivées à mi-hauteur de chaque pied, qui l'inquiéta.

La perspective vague de ce qui pourrait se passer est au moins aussi émouvante que le détail d'une action.

Monsieur Josselin mena le garçon vers la table et l'y fit s'allonger sur le dos, les jambes pendantes à l'extrémité, puis il lui boucla les poignets et les chevilles à chaque coin. Il écarta le peignoir sur les côtés pour le découvrir et fit le tour de la table en laissant glisser la main sur son corps, comme un menuisier évalue le poli du bois.

Comme on passe la main sur le couvre-lit après l'avoir refait.

Olivier avait maintenant tout à fait peur : il était exposé les membres écartés, et si bien entravé qu'il aurait à peine pu décoller les omoplates de la table.

Monsieur Josselin lui dit avec douceur :

– Ne t'inquiète pas, c'est juste l'affaire d'un petit moment...

Et Olivier eut encore plus peur.

La peur, frisson délicieux, bien connu des lecteurs de romans policiers.

Monsieur Josselin cassa une ampoule en verre, qui rendit un léger bruit sec et crispant. Il y plongea l'aiguille brillante d'une seringue et aspira un liquide ambré, puis il chassa toute bulle d'air en observant le produit à contre-

jour. Il surveillait alternativement la seringue et le garçon, et quand il regardait Olivier, il lui souriait. La piqûre eut lieu dans la cuisse, dans une veine non loin de l'aîne. Monsieur Josselin au préalable nettoya la peau à l'alcool, choisit attentivement son endroit, appuya sur la veine pour la faire saillir, visa, et piqua l'acier effilé d'un coup. Olivier eut un cri bref, plus de peur que de réelle douleur. Monsieur Josselin poussa lentement sur le piston de la seringue, tout en regardant le garçon dans les yeux, jusqu'à ce que le liquide épais et huileux eût disparu.

– Voilà, ma petite souris. Je te laisse un instant, il faut que ça fasse son effet.

Et Olivier effectivement se sentait comme ces souris blanches de laboratoire, qu'on épingle sur une planche de liège avant de les disséquer. Le produit lui brûlait l'aîne et la cuisse, et la douleur envahissait petit à petit toute sa jambe.

Monsieur Josselin revint dans la salle de bain accompagné du bardache qui était venu chercher Olivier la veille. En voyant ces préparatifs, le giton s'approcha de la table.

– Ah ! ça y est, vous l'avez réduit ?

Monsieur Josselin gloussa.

– Pas encore... Mais c'est pour bientôt !

– Comment vous faites ?

Monsieur Josselin attrapa entre le pouce et l'index l'appendice d'Olivier et le retourna. Du bout de l'ongle, il pointa un endroit précis, sous la racine du pénis, en haut du scrotum.

– C'est tout simple : on ouvre ici, on coupe deux petits conduits, et on ligature. Puis y a plus qu'à recoudre.

– Vous savez faire ça, vous ?

– Tiens, depuis le temps !

Le bardache hocha la tête.

Olivier se sentait un corps sans âme. Il était observé, détaillé, manipulé, un veau ligoté qu'on va marquer au fer. Il fut de nouveau seul dans la pièce confinée et surchauffée. L'angoisse lui séchait la gorge.

*Notre soi nous encombre. Il n'y a que le corps,
quand il est beau, dont nous avons besoin.*

Monsieur Josselin revint une demi-heure plus tard.

– Bon, à présent mon petit rat, on va y aller.

Et il ne souriait plus. Il passa une blouse blanche, et la boutonna soigneusement de haut en bas. Il enfila une paire de gants en latex, fins et collants, qui claquaient sur ses mains tandis qu'il les remontait. Il sortit d'un placard une grande quantité de coton et une coupelle en acier inoxydable qui contenait plusieurs outils brillants. Il les déposa sur la table, à côté du visage du garçon.

– Mais... surtout t'inquiète pas : c'est un mauvais moment à passer. Après, tu te sentiras tout à fait bien...

On aurait dit qu'il racontait une blague.

Les bonnes blagues sont sinistres.

Puis les doigts, roses dans le caoutchouc blanchâtre, repoussèrent l'organe du garçon vers son nombril. Monsieur Josselin prit dans la coupelle métallique un scalpel court, pointu, et parfaitement aiguisé.

Me suis arrêté là. Impossible – pour moi – de décrire cette opération. Au lecteur de se débrouiller avec ça. De continuer s'il veut.

*

De nombreux hommes depuis avaient utilisé Olivier. En cul ou en bouche, doucement ou méchamment, on l'avait tripoté de toutes les façons, et il avait appris son métier : ne plus jouir, ne plus s'émouvoir, tenir les délais, et malgré tout plaire au client.

Ce soir-là, on avait téléphoné pour le réserver. D'après ce qu'avait cru comprendre Monsieur Josselin, une pratique qui connaissait Olivier l'avait recommandé à quelqu'un d'autre. Comme d'habitude, il fut lavé et inspecté, on lui enduisit l'anus de vaseline, on le parfuma, mais on ne le maquilla pas. On le vêtit avec recherche d'une fine chemise à col roulé en soie blanche, sur laquelle on mit une autre chemise à col ouvert en toile de coton gris moyen ; on lui fit enfiler un slip de satin anthracite, des chaussettes assorties, un pantalon gris dense avec un empiècement sombre à l'entrejambe, et de courtes bottes noires. Le poignet était enchaîné dans une gourmette argentée, et une ceinture noire ceignait ce camaïeu de gris.

En début de soirée, une grosse berline s'arrêta silencieusement à l'entrée de l'hôtel. Un chauffeur en livrée se hâta de sortir et d'ouvrir la porte arrière. Il ôta sa casquette et prêta le bras au passager qui descendait.

De son côté, Olivier avait été conduit dans une chambre. Il n'attendit pas longtemps : il vit entrer Monsieur Josselin qui menait par le bras un homme jeune, engoncé dans un gros par-dessus qui lui battait les chevilles, les yeux cachés derrière des lunettes noires. Monsieur Josselin ne le lâcha que lorsqu'il se fut assis sur le bord du lit, comme s'il avait eu quelque difficulté à marcher, et il se retira.

Le client resta un moment tranquille, on aurait dit qu'il humait l'air autour de lui plus qu'il ne semblait regarder la pièce. Puis il commença lentement à déboutonner son manteau. Il se leva pour l'enlever. Olivier vit qu'il était nu dessous. Il avait des cheveux brun foncé, mi-longs, avec une lourde mèche qui lui barrait le front. Il était en réalité très jeune, presque un adolescent encore, son corps musclé avait vingt ans tout au plus. Il se rassit et murmura :

– Viens.

Olivier s'avança. Quand il le tint par le poignet, il dit sur le même ton chuchoté :

– Comment t'appelles-tu ?

– Olivier.

– Quel âge as-tu ?

– Quinze ans.

– Décris-toi.

Olivier resta muet, interrogatif, croyant ne pas avoir bien entendu. Le jeune homme répéta de sa voix sourde :

– Décris ton allure, ta silhouette, tes habits, ton corps, tout quoi.

Olivier finit par se demander si ces lunettes noires ne cachaient pas des yeux aveugles.

– Euh... Je suis d'une taille moyenne... J'ai les cheveux longs...

– Quelle couleur ?

– Bruns.

– Longs comment ?

– Ils me tombent aux épaules.

Un nouveau silence.

– Ton visage ?

– Euh, je crois qu'il est... ovale. On dit que... je ressemble à une fille, un peu. Peut-être à cause de mes lèvres, je les trouve, euh... trop épaisses... Ou de mes cheveux. Je suis pas très musclé, non plus. Plutôt mince.

Être aveugle est une amputation.

– Tu n’as pas de poitrine, tout de même ?

– Non, non !...

– Bon. Comment sont tes fesses ? Et ton sexe ?

Olivier hésita.

– Mes fesses ? Ben, je sais pas...

– Et ton sexe ? Il est gros ? Quelle couleur il a ?

– Non, je trouve qu’il est plutôt petit. Il est sombre.

L’aveugle ne lui avait pas lâché le poignet. Ses doigts montèrent lentement le long du bras, en le tâtant au travers des deux chemises. Puis il le tira pour le mettre à genoux. Il lui prit le visage entre les mains, et lui effleura les lèvres d’un baiser très délicat.

– Tu es doux...

Il l’embrassa de nouveau.

– Tu fais ici le métier de l’amour ; mais tu es enfermé ; aimes-tu cet esclavage ?

– Avant... j’aimais faire l’amour. Je faisais ça seulement quand je voulais... Mais je hais ceux qui me retiennent ici.

L’aveugle ne répondit rien. Il s’était mis à tâter le garçon sur tout le corps, comme pour vérifier avec les mains la description qu’il lui en avait faite.

Il ôta ses lunettes, s’allongea lentement sur le lit et, toujours comme s’il se parlait à lui-même, demanda encore :

– Décris-moi. Comment vois-tu mon corps ? Dis les choses très exactement, avec précision.

– Vous avez des cheveux bruns... ils sont beaux, ils sont souples, lourds. Votre bouche et votre nez, ils sont larges, solides... Vos lèvres aussi paraissent... très douces. Votre corps est musclé : votre poitrine, vos bras, vos jambes... Vous avez le ventre plat. Votre membre est épais, bien proportionné, d’une belle couleur régulière, comme de l’ambre, entouré d’une touffe de poils bruns et frisés. Vos mains sont soignées, mais plutôt courtes. On suit les muscles dans vos cuisses. Et vos orteils sont très découpés, comme de petites poupées.

– Pourquoi ne dis-tu rien de mes yeux ?

Olivier tressaillit. Enfin, après un instant :

– Vos yeux sont marron clair. Ils sont intimidants : on dirait qu’ils sont ailleurs, comme hors de votre corps, pas

concernés par lui, étrangers. Comme s'ils vous servaient à penser au lieu de voir.

L'aveugle sourit.

– Tu es intelligent. Ou du moins sensible. Enlève tes chaussures et viens t'allonger près de moi.

L'aveugle fit errer un moment sa main sur le garçon. Il s'enfonça dans les cheveux, tourna le long des bras, des hanches, des jambes, remonta devant les cuisses, se colla sur l'empiècement sombre du pubis, se tortilla à plat sur le torse en pressant bien la poitrine. Il déboutonna la chemise grise, défit la ceinture, débraguetta le pantalon. Il lui massa le sexe au travers du slip jusqu'à sentir sous ses doigts le paquet élastique grossir dans le satin. Il lui caressa le ventre, les épaules, sous et sur la chemise de soie blanche...

Sous et sur la chemise : seulement une énumération, encore. Absurde. Faut dire l'émotion de ces deux caresses, et leurs différences.

Olivier se prêtait, et le plaisir, d'abord feint, insensiblement devenait réel. L'aveugle lui embrassait les yeux, les oreilles, les lèvres, tout en le chiffonnant partout, et il lui maniait les fesses plutôt rudement au travers du pantalon détendu. Il bandait sérieusement à présent. Son vit paraissait carré.

Il se remit sur le dos.

– Déshabille-toi. Ne garde que ton slip et tes chaussettes.

Olivier s'agenouilla sur le lit et tourna son poignet pour défaire la gourmette.

– Tu m'as dit qu'avant tu te vendais librement ?

Olivier laissa glisser sa chemise grise déboutonnée le long de ses bras, derrière lui.

– Oui, enfin, c'étaient mes parents. Mais j'étais d'accord. Ils ont été dénoncés. On m'a pris en flagrant délit. Et ils ont dû s'enfuir. Ils pouvaient plus rien pour moi.

Il acheva d'arracher par la tête la chemise de soie qui lui collait au dos.

– Tu voudrais sortir de cet esclavage ?

Olivier tressaillit. Lentement il repoussa le pantalon neuf et raide, le passa sous ses jambes en oscillant sur l'arête de ses genoux :

– Vous pourriez ? Vous pourriez le faire ?

Il écarta le pantalon en le roulant en boule avec les pieds.

– Donne-moi ta ceinture.

Olivier craignit l'usage qu'il voulait en faire, mais il se pencha hors du lit, allongea le bras pour attraper le pantalon, et tira la ceinture des passants. Il se rétablit de justesse et la tendit. L'aveugle la posa à côté de lui.

– Tous ceux qui viennent ici pourraient te libérer. Il suffit de... faire le nécessaire.

Olivier jeta un coup d'œil à ses chaussettes anthracite, les rajusta, et se recoucha. L'aveugle le reprit dans ses bras. Il l'embrassa sur la bouche, le pelota partout, massa tendrement son petit paquet enrobé de satin.

– C'est très excitant, ce tissu qui glisse sous la main...

Ses gestes étaient caressants, enveloppants, possessifs, seul son sexe robustement bandé démentait cette douceur. Le corps charpenté et dur tenait le corps souple et docile – l'un roulait sur l'autre, qui se pliait sous le désir impétueux –, et il imprimait de sa puissance la chair offerte et retournée comme un gant.

– Mets-toi en levrette, maintenant.

Olivier se ramassa sur lui-même, les jambes sous la poitrine, le nez dans l'oreiller. L'aveugle s'agenouilla derrière lui, et lui examina le derrière en le caressant du creux de la main, au travers du slip. Il l'attrapa par la ceinture pour le lui tirer sur les cuisses, lui écarta les fesses, et lui posa son gland sur l'anus. Il le saisit par les épaules, et la vaseline lui permit de s'enfoncer lentement, régulièrement, complètement. Il resta un moment ainsi, juste en bougeant la pointe de son engin au fond du rectum, pour en sonder les limites.

– Ton trou du cul est doux et chaud comme un boudoir. Tu l'avais omis. En revanche, tu ne pourrais pénétrer le mien. Il est si dur que tout le monde s'est blessé en tentant de l'ouvrir.

Olivier sentait le gland déployé en chapeau fongiforme qui égrenait chaque fibre de sa chair. Il ne put s'empêcher de gémir.

– Alors tu aimerais que je te libère ?

L'aveugle à son tour fut parcouru d'un frisson. Son mandrin avait considérablement grossi et distendait complètement le fourreau qu'il avait forcé. Il attrapa le garçon

par les hanches et se mit en mouvement. Rapidement son rythme s'affermir et ses gestes devinrent plus nerveux. Il fouilla et buta dans les chairs qu'il labourait, il piqua de gauche et de droite, il cherchait toujours à aller plus loin, il était de plus en plus excité par les fesses tendues qui lui caressaient les aines, les pieds enveloppés des chaussettes qui lui touchaient les cuisses, les omoplates minces qui venaient frôler ses bouts de sein. Il plongeait le visage dans les cheveux odorants, il mordillait la nuque étroite raidie.

Un voile rouge coula devant ses yeux. Il attrapa à tâtons la ceinture de cuir noir et l'enroula autour du cou du garçon – autour du cou du garçon qu'il était en train de baiser. Il serra avec toute la force de ses muscles bandés. L'anus se referma, les jambes réflexes se tendirent. Le sexe de l'aveugle fut bloqué dans un étau de chairs brûlantes et convulsives. Il éjacula en sentant les bras se tortiller et battre le lit comme deux moitiés d'asticot. Il entendit une espèce de râle, étouffé par le manque d'air. Il y eut longtemps des secousses terribles à lui arracher les parties, qui lui faisaient encore sortir des petits jets de sperme, puis ce corps qu'il domptait à califourchon, les deux mains arc-boutées sur la nuque, s'éteignit finalement avec quelques dernières vibrations.

Quoique l'aveugle eût abandonné sa tension, le cadavre sur lequel il était couché ne relâchait pas son emprise. Il dut le plier en deux par le milieu, à force, pour se dégager. Complètement épuisé et soudain couvert de sueur, il roula et s'assit sur le bord du matelas. Il retrouva ses lunettes noires, remit son pardessus, et sortit plutôt précipitamment en se cognant au fauteuil. La porte se referma sur le corps du garçon plié dans le désordre du lit.

Épouvantable d'écrire ça. J'aime comme fiction, je déteste si ça devait être réel. Peu de gens feraient le distinguo : ils m'assimileraient aux criminels. Ou verraient au moins une incitation à la violence. Je ne veux pas penser qu'involontairement je pourrais être responsable de la vocation d'un assassin. Sinon je jette tout.

*

– Vous savez, même si je retrouvais le coupable, je ne pourrais pas l'inculper, disait le commissaire en suivant

Monsieur Josselin dans l'escalier. Votre petite pute, elle est supposée avoir quitté la France il y a longtemps !

Il était accompagné d'un policier en uniforme, une espèce de grand adolescent svelte et musclé, les cheveux coupés en brosse, mais chez qui la douceur de l'enfance ne s'était pas tout à fait effacée du visage.

– En tout cas, il aura pas eu le temps de beaucoup servir...

– Hélas ! gémissait Monsieur Josselin.

Ils entrèrent dans la chambre où l'on n'avait touché à rien, et le commissaire se mit à fureter partout.

Monsieur Josselin et le jeune policier le regardaient faire depuis le seuil de la porte. Il commenta :

– Rien de très remarquable. Sinon que, de toute évidence, le moineau s'est fait resserrer lorsqu'il l'avait dans le cul. Vous imaginez les contractions du sphincter d'un agonisant ? Votre client devait être doté d'une forte constitution !

– J'ai eu à peine le temps de le voir. Il paraissait plutôt jeune.

– Vous pouvez nous laisser, Josselin, s'il vous plaît. Je vais faire mon enquête. Ça m'intéresserait tout de même de savoir qui est le malade qui a fait ce coup-là...

La porte fermée, le commissaire eut un petit geste impératif du menton en direction du jeune flic, et il lui donna ses instructions. L'adolescent se déshabilla aussitôt complètement, et il attrapa au pied du lit les vêtements dispersés qui avaient servi à Olivier. Il les enfila. Il dut lui-même retirer du cadavre les chaussettes et le slip. L'adolescent était évidemment plus grand et mieux bâti qu'Olivier, et il se retrouva un peu serré. Le commissaire se tenait assis sur le bord du lit.

L'adolescent s'agenouilla devant lui, lui déboutonna la braguette, et dégagea des culottes le membre lourd qu'il emboucha. Il le suçait en l'aspirant consciencieusement, mais sans la moindre fantaisie. Le commissaire posa une main sur la tête coiffée en brosse, mais douce dans la paume, tandis que de l'autre côté il laissait courir ses doigts sur les reins du corps froid, il en palpitait les fesses figées, il les passait dans la fente raidie. De ses mains aux ongles coupés courts, l'adolescent caressait les aines et les bourses poilues de son chef. La bite en bouche se gonfla sous l'hommage, le prépuce se retourna. Le commissaire fourra-

geait dans les cheveux du garçon étranglé, il en soulevait les longues mèches, il l'ébouriffait gentiment. Puis il lui glissa une main sous le ventre, attrapa les petits organes qui s'étaient rabougris, et les pelota amoureusement. L'adolescent enroulait sa langue sur le gland, grignotait légèrement le corps du membre, pressait ses lèvres en ventouse, tandis que ses doigts battaient le taillis avoisinant. Cela acheva l'épanouissement de la bite.

Le commissaire se retira nerveusement. La queue rouge, chaude, brillante de salive, il se retourna et plongea d'un coup dans le cul raide et froid du cadavre, resté en position d'être sodomisé. Il s'accoupla furieusement, comme pour lui rendre la vie. L'adolescent se glissa entre les jambes de l'homme, et happa ce qui seul demeurait hors du derrière du mort. Cela eut pour effet une très longue et violente décharge, qui secoua le lit, et laissa le commissaire inanimé.

Il se dégagea de la victime et roula sur le dos, pantelant, le sexe énorme et mou, écumant ses derniers bouillons. L'adolescent vint s'agenouiller près de lui et posa la tête sur son bas-ventre, en ayant soin de glisser le membre débandé dans le col roulé de la chemise blanche.

Au bout de quelques instants, au contact simultané de la soie et de la peau du cou, le commissaire retrouva de la vigueur. Il se redressa lourdement. Tranquillement, au rythme où il reprenait ses esprits, il défit le pantalon gris de son élève : il le déboutonna et le retourna sous les fesses. Il essuya son vit poisseux dans sa chemise, ce qui lui rendit son aspect mat. Le commissaire plongea son doigt dans le cul du cadavre, et il appliqua ce qu'il en sortit sur l'anus du garçon vivant. Et il enfila ce dernier. Il lui donna de nouvelles instructions.

L'adolescent s'avança, entraînant son maître derrière lui, retourna le mort sur le dos, et s'allongea en approchant son visage de celui de l'autre. Il posa ses lèvres sur les paupières froides et, dominant toute répulsion, il les écarta du bout de la langue. Il augmenta la pression autour de l'orbite, et brusquement arracha l'œil avec les dents. En avalant la petite bille gluante, il sentit l'excitation du commissaire grandir matériellement dans son corps. Il vint ensuite au milieu de la victime embrasser les testicules. Il n'en mit qu'un en bouche, dut s'y reprendre à plusieurs fois pour le trancher, et cracha la peau des bourses.

Ravi des talents de son élève, le commissaire en sortit et le baisa sur les lèvres. L'organe, ovale comme un ballon de rugby miniature, se réchauffa en allant à plusieurs reprises d'une bouche à l'autre. Sans cesser un instant de l'embrasser, le commissaire assis sur le lit fit passer les cuisses du jeune apprenti par-dessus les siennes, et le sodomisa de nouveau, mais de face et non sans quelques difficultés. Quand il fut pénétré, l'adolescent avala le testicule.

Le commissaire lâcha sa bouche. Il prit son pistolet sous son aisselle et en introduisit profondément le canon en acier dans le cul du garçon froid, selon l'axe du corps. L'adolescent se sentit serré contre la poitrine de l'homme, ses entrailles furent plus brutalement déchirées, la détonation emplît la pièce : il vit un nuage sortir du derrière du cadavre, traversé d'une vibration vivante. Le commissaire roula sur le côté en l'entraînant dans un second orgasme.

Ce texte est un enfer. Impossible de penser que des gens le « vivent ». Sade n'a eu droit à une reconnaissance, partielle et posthume, que grâce aux dissertations philosophiques dont il émaillait ses histoires. Même pas de paravent ici.

16

LE PHOTOGRAPHE

Vermillon et blanc

À la sortie du village, Raphaël freina un peu trop vivement et le pneu de son vélo crissa dans le gravillon du bord de la route. C'était, au bout d'un chemin de sable, à peine cachée derrière de grands arbres, une maison rouge, plus haute que large, et bien mal entretenue : des plaques sombres s'épandaient sur la façade dont la couleur faisait penser à des taches de sang. Il passait devant chaque jour pour aller au lycée, et il trouvait qu'elle ressemblait à une vieille dame assise, immobile au bord de la rue, un peu inquiétante avec ses jambes repliées sous sa grande robe élimée.

Il entendit une voiture arriver. Il ne voulait pas qu'on le vît entrer là, et il poussa sur le pédalier. Il quitta la route pour le sentier, dépassa les deux vantaux du portail métallique, mangés par la rouille et les ronces, et il fila vers l'ombre du perron où il gara sa bicyclette. La voiture passa sans ralentir. Il gravit les marches avec appréhension. Quand il sonna, son cœur battait plus vite que d'ordinaire.

Personne ne venait ouvrir. Il se retournait en se demandant s'il ne ferait pas mieux de laisser tomber et de repartir, quand il découvrit au bas des marches un groenendael noir. La bête n'aboyait pas, mais le regardait fixement. Raphaël resta pétrifié. Tout à coup il entendit dans son dos un bruit de serrure et la porte s'ouvrit avec la solennité d'un pont-levis. C'était bien le photographe, avec ses cheveux blancs, son étroit collier de barbe, son corps court et massif. Il dévisagea le garçon avec suspicion.

– Oui ?...

– Je viens pour l'annonce...

– Pour l'annonce ?! Aber... J'avais écrit qu'on devait d'abord téléphoner !

Raphaël fut décontenancé ; il ne sut que répondre. Il connaissait tellement la « maison rouge » et la réputation du vieux célibataire, qu'après être parvenu non sans mal à

se décider, puis à disposer d'un dimanche après-midi, il ne lui était pas venu à l'esprit de « prévenir ». Il bafouilla :

– Oui, bien sûr... mais...

L'homme considéra de la tête aux pieds ce grand garçon blond et mince, en sweat rouge vermillon et short blanc, puis, après une dernière hésitation où il jeta un coup d'œil à la route déserte, il fit un pas en arrière et, avec son accent autrichien, marmonna de mauvaise grâce :

– Bon... Bon, entrez. On verra.

Raphaël pénétra dans un couloir haut et étroit, très frais, qui paraissait particulièrement obscur après le grand soleil du dehors. La grosse porte d'entrée se referma derrière lui. Il se sentait très mal à l'aise. Le photographe le fit entrer au salon, une belle pièce octogonale, brûlée d'un côté par la lumière que diffusaient les voilages blancs des baies vitrées, plongée à l'autre bout dans une pénombre brune. Raphaël fut surpris de voir que tous les meubles étaient recouverts par des draps, comme si le propriétaire allait partir pour un long voyage.

Le photographe referma la porte du couloir avec un soin maniaque. Il paraissait toujours réticent.

– Vous venez pour l'annonce, oui, mais moi je n'avais rien prévu aujourd'hui... Savez-vous bien du moins de quoi il s'agit ?

Raphaël se remémora le texte : *Cherche jeune modèle masculin pour photos d'art...*

– Eh bien, c'est pour, euh... des photos où vous avez besoin de quelqu'un pour... euh...

– Ja. Vous avez aucune idée de ce que c'est. Asseyez-vous. Je vais vous montrer avec des exemples.

Le photographe sortit.

Raphaël fit quelques pas sur le parquet à la cire ternie, avant de se décider à se poser sur une chaise paillée, le seul meuble qui ne fût pas couvert. Il croisa les mains en appuyant les avant-bras sur les cuisses, et inspira profondément pour recouvrer son calme. Petit à petit, il se sentit mieux : le plus dur, le premier pas, était fait. Personne ne savait qu'il était là, sa bicyclette était invisible de la route, et son après-midi était entièrement disponible pour cette petite aventure.

En entendant les lames du plancher craquer, il releva la tête et, pour la première fois, il examina le photographe attentivement. C'était un homme de soixante-dix ans, peut-

être davantage, robuste et trapu, de qui émanait des impressions contraires : ses mains, larges et fortes, paraissaient à la fois brutales et pleines de bonté ; sa voix, qui avait d'abord été rude et rébarbative, s'était déjà sensiblement radoucie. Son torse aussi était remarquable, en forme de trapèze dont la grande base aurait été à la ceinture ; son sous-pull blanc à col roulé lui donnait un air précieux, mais son pantalon marron en velours côtelé, ample et avachi, avait des allures plutôt rustiques. Il arrivait avec un dossier d'où il sortit quatre photos 30 × 30.

– Regardez-les d'abord. Nous parlerons après.

Raphaël examina la première. On n'y voyait qu'un mur recouvert d'un velours ras, à la chaude couleur roux-orangé, dans lequel se découpait une porte laquée noire, très brillante. La porte était entrouverte, mais pas suffisamment pour découvrir ce qu'il y avait dans la pièce au-delà. Le centre d'intérêt semblait être dans le reflet qui s'étendait sur le panneau du milieu : une tache rouge vif, imprécise, au milieu d'autres taches ensoleillées, plus claires. Raphaël crut reconnaître une silhouette, peut-être vêtue d'un débardeur vermillon, dont les bras nus et les cheveux blonds auraient tout autour créé ces motifs dorés. Le sang lui monta au visage en découvrant le titre, tracé à la main au bas de l'épreuve : *Masturbation*. Il avala sa salive, et n'osa relever la tête, inquiet d'avoir à soutenir le regard de l'auteur. Il passa à la suivante.

La deuxième photo était prise dans la rue. On n'en voyait qu'un bout de trottoir, au pied d'une palissade, dans une belle lumière de fin de journée. Par terre traînait une chaussette blanche. Elle était manifestement là depuis un moment, car elle était souillée de sable et mouillée comme si elle avait subi les pluies de plusieurs jours. L'allemand que Raphaël apprenait au lycée lui suffit à comprendre le titre, *Liebesszene*¹, mais il fut incapable de faire le rapport avec la photo. Le mot plaquait un sentiment amoureux sur une image triviale, et il en ressortait au final une impression sensuelle, lascive, presque impudique, qui le mit encore plus mal à l'aise.

La suivante était plus figurative. Au milieu d'un rosier en buisson, on voyait le torse vêtu d'un sweat-shirt blanc d'un adolescent, un jeune homme peut-être, dont le visage et les mains étaient coupés par le cadre, qui se tenait les

¹ Scène d'amour.

bras écartés à l'horizontale. De longues tiges fleuries de roses en bouton ou à peine écloses et armées d'épines acérées, d'un rouge brunâtre, serpentaient sur sa poitrine, l'entouraient de toutes parts, et il aurait été vilainement écorché sans le vêtement moelleux qu'il portait. Une branche avait d'ailleurs glissé et lui avait fait dans le cou une fine égratignure, au bout de laquelle perlait une goutte de sang, brillante comme un rubis. Raphaël jeta un coup d'œil au titre, *Umarmung*¹, mais il ne le comprit pas. Il était cependant séduit par l'association perverse du sang et du coton blanc, de ces liens épineux, aigus, agressifs, et des roses en bouton, fragiles comme une chair ouverte. Il contempla cette image plus longtemps que les précédentes avant d'oser relever les yeux, souriant timidement à l'homme qui l'observait depuis le canapé en face. Il était prêt à répondre à la question « Qu'est-ce que vous en pensez ? », mais on ne lui demanda rien, et il rebaissa le nez pour découvrir la dernière photo.

Malgré le titre, *Jugend*², Raphaël ne comprit pas l'œuf posé dans un coquetier, la coquille irrégulièrement décortiquée en haut, et la fente en diagonale dans le blanc laiteux, comme d'un coup de couteau, d'où coulait un peu de jaune liquide. C'était une belle nature morte, mais « quel rapport ? » se demandait-il...

Le photographe n'avait pas quitté le garçon des yeux. Raphaël était légèrement incliné en avant, et ses cheveux mi-longs, dorés par le soleil, lui dissimulaient la moitié du visage. Ses doigts se refermaient, agiles et fins, sur le bord des photos brillantes. Ses jambes nues étaient à peine entrouvertes, délicates et dures à la fois, et il pensa aux pattes d'une sauterelle guettées par un lézard embusqué. Il tousso-ta.

– Vous... Vous comprenez ce que vous voyez ? Ce que ça veut dire ?

Raphaël se redressa :

– Certaines, oui... D'autres... moins bien.

– Gut ! C'est déjà ça ! C'est pas si mal de reconnaître qu'on comprend pas...

Le photographe recula sur le canapé et s'adossa. Il inspira profondément.

¹ Câlin.

² Jeunesse.

– Ce sont des photos de *Jugendliche*, de garçons, comprenez-vous ? Toutes. Même celle de l'œuf, ou de la chaussette. Pas d'un garçon particulier, mais, comment dire ?... *die Jugendheit*, l'essence d'un garçon. Je cherche, dans toutes les choses de la vie, à trouver le... *die Pädandroslichkeit*, le caractère de *pédoandrie*, ce passage du garçon-enfant au garçon-adolescent, les attributs, si typiques, de cette transition. J'ai forgé ce mot sur le modèle de « androgynie », qui peut aussi exister chez un jeune garçon, mais la pédoandrie n'est pas seulement ça...

Il sourit.

– Voyez-vous, je suis ce qu'on appelle un « pédéraste ». C'est un vilain mot, n'est-ce pas ? Il choque les oreilles. Mais c'est comme ça.

Raphaël sentit son ventre se nouer. Il soutint vaillamment le regard du photographe, en essayant de ne rien laisser paraître de son émotion. Il savait bien. Dans un petit village, on se taille une réputation vite fait, et pour moins que ça. C'était précisément à cause de cette effrayante renommée que Raphaël avait eu tant de mal à se décider. Seuls les deux derniers mots de l'annonce, *Bonne rémunération* – qui voulaient dire : « lecteur de CD neuf » –, lui avaient donné la force de surmonter le tabou.

Le vieil homme reprit.

– Pourquoi est-on pédéraste ? Ou devient-on pédéraste ? Les psychanalystes, les biologistes doivent répondre. Depuis le niveau de sa conscience, on peut seulement essayer de retrouver, dans le temps ancien de l'enfance, des choses qu'on nous a faites, des mots qu'on nous a dits et qui nous ont frappés, des personnages qui étaient dans ces petits illustrés qu'on lisait, des scènes qu'on a vues dans les films. Et ces choses, même quand on est un vieil homme, ces choses sont encore là...

Il se tapota le front de l'index.

– ... comme la trace de la peau d'un *Diplodokus* est encore gravée dans le grès des millions d'années après sa mort !

Il s'avança sur son siège.

– C'est ça que je veux retrouver, *das ursprüngliches Bild*, l'image originelle, archaïque. Les petites mythologies de l'enfance. Que je veux photographier. Et là, j'ai besoin d'un véritable modèle. Dans mes autres photos, j'essaie, au

mieux, de présenter le « garçon » sans montrer de garçon. Mais pour ces images, ce n'est pas possible.

Il eut un geste évasif de la main.

– On dira que c'est seulement insensé, de la folie. Pourtant c'est réel. C'est ma perception de la réalité. Même si mes photos on prétend qu'elles sont « porno ». Ça ne change rien. C'est une question éthique, ensuite. Mon travail est aussi justifié que celui d'un autre.

Il se leva, vint reprendre les photos des mains de Raphaël.

– Alors êtes-vous toujours intéressé ? Je paie mille pour la séance.

1 000 francs ! Le chiffre réchauffa le cœur de Raphaël. C'était plus que ce qu'il gagnait en une semaine l'été à faire le manutentionnaire, à transporter des caisses de bouteilles et des bonbonnes de gaz, en transpirant sous la canicule. Il avala sa salive. Et il hocha la tête. Le photographe finit de ranger les clichés dans leur chemise.

– Bien. Alors maintenant, à vous de vous présenter. Moi, je suis Hans. Et vous, comment vous appelez-vous ?

– Raphaël.

– Quel âge avez-vous ?

– Seize ans.

– Vous paraissez plus jeune. Avez-vous déjà posé pour des photos ?

– Non...

– Seriez-vous... gêné de vous déshabiller, tout nu devant l'appareil ?

Raphaël avala sa salive. Il tenta d'être brave.

– Euh... non... Enfin, je pense pas...

– Parce que, voyez-vous, un modèle doit être très obéissant. Se dévoiler, se dénuder est la moindre des choses. Comprenez-vous ? Je paie assez cher pour cela. Je ne veux pas de caprice.

– Oui, bien sûr...

Le photographe avait pris un ton énergique, sévère, et Raphaël se sentait comme un petit garçon qu'on sermonne.

– Levez-vous un instant, voulez-vous ?

Le photographe saisit le garçon par les épaules et le fit pivoter. Il lui attrapa le menton et lui plaça le visage, de telle sorte qu'il reçût de quart face le soleil diffusé par les voilages. Les cheveux, qui tout autour se soulevaient à

peine en un buisson soyeux, furent illuminés de reflets dorés. Les yeux, bleu myosotis, ombrés par de longs cils sombres, devinrent deux glaçons scintillants. En dessous du nez droit et net, les lèvres s’avançaient, entrouvertes, en un somptueux trait de chair à vif. Le photographe leva la main et la passa sur le front, pour fourrager sur sa tête avec une familiarité un peu factice. Raphaël par réflexe faillit le repousser, mais il se retint à temps.

Le photographe le caressait au-dessus de l’oreille, lui soulevait les cheveux, les présentait à la lumière :

– *Das Goldene Vlies...* la Toison d’or... Vous êtes l’idéal *Golden Boy* que je cherchais.

Il retira sa main. Raphaël resta un peu interdit de ces privautés, d’autant plus que sous la main de l’homme il avait senti un serpent d’aiguilles frissonnantes lui couler dans la nuque et jusque dans le dos. Il en rosit malgré lui, comme si un vent frais lui avait passé le visage.

Le photographe lui serra le bras à la hauteur du biceps :

– Vous ne paraissiez pas très costaud pour votre âge ?

Raphaël, qui ne savait comment prendre cette remarque, se garda de répondre.

Le photographe continuait de le détailler sans vergogne, de haut en bas : le col du polo immaculé, blanc Omo, pointant par-dessus l’encolure du sweat vermillon, ample et confortablement épais ; le petit short blanc s’arrêtant en haut des cuisses, étroit et étrié au contraire ; les bas blancs qui couvraient tout le mollet, avec sous le genou les côtes fines et longues, traces d’un peigne dans la neige ; les baskets épaisses et moelleuses, qui montaient sur le cou de pied, attachées par de larges bandes de velcro.

– Ach ! c’est toute la bourgeoisie de province, de porter encore à cet âge des culottes courtes... Et ces bas, c’est trop lourd, ça cache la jambe.

Raphaël sentit l’humiliation lui pincer le cœur, mais il ravala son amertume. Le photographe se mit à genoux devant lui, non sans difficultés pour plier ses jambes raides. Il décolla sur le jarret le bord de la chaussette et la retourna de la hauteur des mailles élastiques. Puis il la replia de nouveau, et ainsi de proche en proche, jusqu’à réaliser un bourrelet plat qui entourât parfaitement la cheville. La jambe reprit de la finesse, de l’agilité, le garçon en parut plus délié, plus élancé. Raphaël, impressionné de voir le vieil homme à genoux devant lui, était gêné de cette situa-

tion, il aurait voulu le relever, il sentait bien ce que pouvaient avoir d'impudique ces doigts gros et courts, à la peau rêche, qui retournaient maintenant sa seconde chaussette, la manipulaient, la roulaient, la caressaient, et qui lui touchaient les chaussures avec un étrange naturel.

Le photographe se redressa, le souffle hésitant, le visage rougi d'être resté penché en avant :

– Bon. Mais seulement, vous allez devoir attendre un moment. Je ne suis pas prêt. Je dois préparer mon appareil.

De nouveau seul dans le salon, Raphaël se rassit et reprit sa position favorite, un peu courbé, les bras appuyés en travers des cuisses. Il attendit. Il remarqua sur ses mollets la fraîcheur due à l'absence des chaussettes : la peau, qui avait été au chaud, enfermée sous le tissu élastique, était maintenant sensible au plus léger mouvement de l'air autour de sa jambe. Il se sentait nu, dépouillé, mais il s'en rendit compte et s'en amusa. De la même façon, ces bourrelets nouveaux qui enserraient ses chevilles lui étaient singulièrement présents. Il recroquevilla les orteils au fond de ses baskets, contre la semelle de caoutchouc souple, puis les déploya en les étirant le plus largement possible, pour reconnaître les limites de ces parois rembourrées et moelleuses. Ses pieds étaient comme deux hirondelles, bien au chaud dans leur nid douillet et fermé, consolidé de toutes parts, un abri où rien ne pouvait les atteindre... Par jeu, il porta son attention sur chacune des pièces de ses vêtements, il remonta par la pensée le long de son corps, et s'arrêta en haut de ses jambes, où le short, qu'il avait depuis plusieurs années et qu'il n'enfilait plus sans rentrer le ventre et effacer les hanches, lui sous-tendait les bourses, gardait une pression sur son pénis, et lui épousait les fesses jusque dans la raie. Il s'était déjà rendu compte que cette contrainte permanente sur cette zone était assez excitante, et c'était peut-être pourquoi il n'arrivait pas à s'en séparer... Il continua de monter, sans plus percevoir rien de très précis avant le col de son polo dont les mailles fermes et fraîches lui frôlaient à peine la base du cou. En revanche, les élastiques au bout des manches courtes, au-dessus du biceps, avaient la présence d'un bracelet, d'une corde, d'un lien coercitif – il se rappelait la poigne de l'homme qui l'avait pris là un instant auparavant... En concentrant mieux son attention, et en opérant de très légers mouvements musculaires à la surface de son torse, il se rendit compte de tous les petits contacts qui de prime abord lui

avaient échappé : les caresses du polo sur le dos, aux épaules, l'enveloppe chaude du sweat sur les avant-bras, la pincure de l'élastique du short froncé autour de la taille. Il finit par prendre conscience de la poche d'air tiède qui lui baignait la poitrine et le plexus, et qui était sa propre chaleur conservée par les vêtements. Cette conscience même lui provoqua une émotion assez particulière : elle débuta avec une douleur intercostale, puis il pensa que ses bouts de seins s'étaient durcis, enfin il découvrit avec confusion qu'un état similaire s'installait dans sa verge : elle se raidissait... ! Il bandait, ici, chez le photographe ?! Et pourquoi ? Raphaël s'était déjà reproché quelques coupables attirances pour des camarades – mais pour un vieux pédé ?!...

– Venez-vous ? C'est prêt.

Raphaël tressaillit, surpris par le retour du photographe. Pour cacher son trouble, il se leva et, par automatisme, il se passa la main dans les cheveux pour les écarter de son visage.

– La première image que je veux faire, c'est un garçon prisonnier par des *kidnappers*. Il est ligoté, et ils le gardent dans une cabane, ou dans un hangar. Quelque chose de très romanesque. C'est pourquoi nous allons dans la cave...

Raphaël écoutait à peine, inquiet que le photographe ne remarquât le gonflement au-devant de son short. À sa suite, il s'avança vers le fond de la pièce et pénétra dans l'ombre, entre les meubles dressés comme des fantômes.

Ils débouchèrent dans l'escalier, à l'arrière de la maison, où régnait cette odeur sure, propre aux vieilles personnes, une odeur un peu écœurante de renfermé, de poussière, de lainage, de garde-manger, d'air trop immobile. Sur le côté, une porte dérobée menait à la cave. Le photographe lui fit signe d'y descendre. Sans y avoir pensé, Raphaël s'attendait plutôt à être introduit dans un studio, aussi fut-il mal à l'aise en s'engageant le premier dans le passage étroit qui s'enfonçait sous le sol.

En bas, il arriva dans un couloir de briques enduites à la chaux, le long duquel des portes identiques se distribuaient comme pour les cellules d'une prison. L'impression était renforcée par l'unique ampoule qui pendait du plafond, nue, et par l'odeur d'humidité qui stagnait, à la limite de la moisissure. Le photographe désigna une porte et ils entrèrent dans la chaufferie. Un gros appareil photo 6 × 6

était installé sur son pied. Plusieurs flashes attendaient comme de hauts et maigres robots chirurgicaux. Contre le mur du fond, une antique chaudière à charbon, éteinte et noire, trônait au milieu de l'enchevêtrement de sa tuyauterie argentée.

Le photographe désigna l'espace devant le foyer :

– Voilà, c'est ici. Je vais vous préparer. Tournez-vous, s'il vous plaît, les mains derrière le dos.

Le photographe se pencha pour attraper un rouleau de cordelette. Le cœur de Raphaël s'arrêta de battre ; d'un coup, une fine rosée glacée lui couvrit le corps. Il se sentit pris au piège : il allait devoir se laisser attacher, ici, dans cette cave commandée par plusieurs portes, au fond d'une villa où personne ne pourrait imaginer qu'il se trouvait, et encore par un homme dont il ne savait rien sinon ses goûts contre nature !... En un éclair il pensa s'enfuir. Mais l'homme pouvait le rattraper avant qu'il n'atteignît la première porte et, malgré son âge, il semblait tout à fait de force à le maîtriser. Ce fut la honte qui le retint le mieux : si le photographe se mettait à rire de lui, à se moquer de son émotivité ?... Très inquiet, il se résigna malgré tout, il se contraignit à croiser les bras dans le dos, tout en se disant que, par crainte du ridicule, il était en train de risquer la séquestration, peut-être un viol – ou même la mort !

Le photographe enroula la corde deux fois autour de chaque poignet séparément, en prenant soin de rester sur la peau et de ne pas couvrir la manche ; puis il les entourra de nouveau deux fois, mais ensemble, en croix. Il fit un nœud solide.

– Excusez-moi, je serre un peu, mais sinon on voit ça, à la photo.

La cordelette écrue avait presque un centimètre, elle était étroitement tressée, elle s'était incrustée dans la peau et ne risquait pas de glisser. Les deux avant-bras étaient devenus solidaires et leur angle solidement fixé.

Après avoir coupé la corde avec son canif, le photographe entourra le buste de Raphaël à la hauteur des seins, deux fois, et il serra. Les bras se rapprochèrent du corps, la corde entra dans le sweat moelleux, où une succession de plis apparurent tout le long. Le photographe fit un bon nœud.

– À présent, il faut vous coucher par terre, s'il vous plaît. Ici, devant ces tuyaux.

Raphaël s'agenouilla, il s'appuya contre le mur avec une épaule, et il se laissa glisser jusqu'à s'allonger.

Le photographe se mit à genoux à côté de lui, et il lui fit passer un bout de la corde autour des chevilles, pardessus les chaussettes, entre le bourrelet retourné et le haut des baskets. Selon le même principe que celui utilisé pour les poignets, il enroula la corde deux fois autour de chaque cheville, avant de les réunir par deux autres tours. Ensuite, glissant la corde entre les mollets et entre les chaussures, il fit encore deux tours, en travers des enroulements précédents, ce qui lui permit, en serrant, de pincer et de tendre efficacement les liens jusqu'à les incruster au travers du tissu dans la chair.

Le photographe se releva, régla sa lumière, puis il alla derrière son appareil déterminer le cadre. Le garçon allongé sur le côté, le nez au mur, de trois-quarts dos, entraînait juste dans la diagonale du format carré. Il examina chaque détail : la tête qui pendait un peu ; le bout des mèches blondes qui se répandaient sur le sol avec une belle courbe ; le visage en fuite, pas reconnaissable, mais qu'on imaginait magnifique ; les bras cintrés en une convulsion nerveuse par le trait net et dur de la corde autour du buste, qui entraînait dans le tissu souple ; les poignets qui saillaient, étroitement accouplés, posés sur les fesses, lesquelles se devinaient sous le bord du petit short ; les jambes nues, longues et fines comme celle d'un gibier, réunies en une seule ligne. Il fallait un peu plus d'attention pour découvrir la corde sur les chevilles, mais par elle-même la position des pieds joints était significative. Derrière, comme une machine infernale qui aurait gardé le prisonnier garrotté, la chaudière s'élevait, sombre et menaçante, avec son réseau de tuyaux coudés, de manomètres poussiéreux, de vannes rouges.

Le photographe fit plusieurs clichés en variant l'angle et la lumière. À chaque fois, les flashes claquaient dans la pièce. Soudain il grommela :

– Verdammt ! Il fallait mettre un bâillon, aussi. Attendez une seconde, voulez-vous ? Juste un peu de patience.

Raphaël resta seul. Il était toujours très ému, mais un peu rasséréné tout de même : le photographe faisait des photos, on était dans ce qui avait été prévu, et on pouvait donc espérer qu'on n'en sortirait pas. D'ailleurs il ne se trouvait pas si mal. La corde lui entraînait dans la peau, certes, mais elle n'avait pas de barbes et son toucher raide n'était pas irritant. Ses membres immobilisés étaient soudés en-

semble, il était comprimé, confiné sur lui-même, il se sentait tenu de près, enlacé dans les bras d'un grand frère qui ne voulait pas le lâcher. C'était fort, saisissant, pas désagréable, cela lui permettait de mieux percevoir son corps par son corps même, son poulx battait plus vite, et cette pression était très sensuelle... Comme précédemment au salon, son attention fut attirée par un fourmillement, une chaleur dans la verge, qui à n'en pas douter avait de nouveau légèrement grossi. Elle était parcourue par des pulsations qui la soulevaient par à-coups contre les tissus tendus du slip et du short. Passablement surpris, il dut petit à petit se rendre à l'évidence : d'être étroitement ligoté par une corde qui l'immobilisait, l'excitait sexuellement au point de lui procurer les prémices d'une érection ! Pour se tester, il contracta un peu les genoux et écrasa davantage ses parties entre ses cuisses. Il ressentit aussitôt un frisson dans les testicules – une cuillère qui moule une boule de glace –, accompagné d'une espèce de langueur qui l'envahit en entier. Comble de la confusion, mais aussi plaisir délicat, il sentit une goutte, qui s'était formée sous le prépuce, déboucher au bout de son petit cratère et se perdre dans le coton du slip : il mouillait !... Il se posait de plus en plus de questions.

Le photographe tardait à revenir. Raphaël n'entendait rien, il ne pouvait deviner où il était ni ce qu'il faisait. Il commença d'avoir des crampes, le sang n'arrivait plus au bout de ses doigts engourdis, le sol devenait dur contre son flanc. Il roula sur l'autre côté, pour soulager le bras qui avait supporté son poids. Il examina la pièce. Il vit les pieds des appareils, les caisses métalliques restées ouvertes, le canif et le rouleau de cordelette, la chaudière noire. Par terre, juste devant la porte de fonte bien fermée, son œil fut attiré par une grande tache marron, comme si quelque chose avait coulé là et éclaboussé le sol goutte à goutte. Le cœur de Raphaël se glaça à mesure qu'il se rendait compte que la couleur de la tache était exactement celle du sang séché... Bien sûr ! Voilà ce que le photographe allait faire de lui : après l'avoir contraint à poser pour des photos pornographiques obscènes, après avoir abusé de lui, l'avoir obligé à subir les perversions les plus répugnantes, il lui couperait la gorge, il le découperait en morceaux, et il le ferait disparaître en toute impunité dans cette chaudière ! Comme tant d'autres garçons dont les parents étaient sans nouvelles depuis des années ! comme faisait le docteur Petiot pendant

la guerre !... Tout son sang reflétait, il était figé par la peur. Il fallait qu'il s'échappât pendant qu'il était encore temps...

Affolé, il tenta la première idée qui lui vint. Il se roula en boule, ramena ses genoux contre son front, et se mit en devoir de passer les bras sous les fesses. Aiguillonné par la peur d'entendre le photographe redescendre, il força avec la dernière des énergies, s'égratignant la peau des poignets avec la corde qui refusait de glisser, et il parvint à sauter le premier obstacle. Les bras sous les genoux, il put atteindre le nœud qui lui retenait les chevilles et, après avoir bataillé un moment, il réussit à les libérer. Il lui fallut arracher ses chaussures pour arriver à passer les poignets derrière les pieds. Il transpirait, ses gestes étaient fébriles, mais l'image de la flaque de sang attisait sa frayeur, et il parvint à ramener les bras devant lui. Il s'assit et attaqua le nœud de ses poignets avec les dents. Quand il y fut enfin arrivé, il se débarrassa ensuite aisément de la corde qui lui entourait les bras.

Il se mit debout. Il tressaillit, car il crut entendre un bruit. Il se précipita à la porte, écouta... Rien. Néanmoins il ne voulut pas perdre les trente secondes nécessaires pour remettre ses chaussures, et il s'engagea dans le couloir en chaussettes. C'était le moment le pire : il n'y avait pas d'autre issue, il pouvait à tout instant se retrouver nez à nez avec le photographe. Son cœur battait à tout rompre, il avait la gorge sèche. Il monta l'escalier rapidement, ses chaussettes ne faisant aucun bruit. Il atteignit le rez-de-chaussée. Toujours le silence. Où pouvait-il être ? D'un côté il y avait le salon, mais de l'autre il découvrit une porte avec un vasistas qui devait donner sur l'arrière de la maison. Il n'hésita pas et choisit cette issue immédiate. Les tempes bourdonnantes, il appuya sur la clenche. Le battant lui résista. Il avisa un gros verrou, il le fit tourner le plus délicatement qu'il put. Il n'osait même plus se retourner pour surveiller si le photographe revenait. Cette fois la porte accepta de s'ouvrir, en frottant un peu sur le carrelage avec un crissement sinistre. Il sentit l'air, la chaleur du soleil au-dehors, et seulement alors il commença de croire à son évasion, car à la course le vieil homme ne le rattraperait pas. Une fois passé le seuil fatidique, il s'astreignit néanmoins à refermer la porte derrière lui, afin que le photographe ne sût pas par où il s'était échappé, et pour se conserver la meilleure avance.

En descendant les quelques marches qui conduisaient au jardin en friche, il crut entendre du bruit derrière lui. Son cœur cognait de plus en plus fort, ses tempes bourdonnaient, il ne pensait plus qu'à retrouver son vélo. Il tourna le coin de la maison et, planté au bout de l'allée, immobile et silencieux, il vit le chien. Il l'avait oublié ! Il resta pétrifié, se demandant comment s'y prendre. Il avait face à lui un muscle noir armé de dents blanches... À cet instant une porte claqua à l'intérieur. Le voile rouge de l'affolement obscurcit de nouveau son esprit.

Il fit volte-face, et il décala dans la direction opposée, vers la forêt. En une seconde, il avait traversé le petit bout de jardin, et il s'enfonçait dans des fourrés qui le surprirent par leur densité. Les genêts lui giflaient la figure, les ajoncs lui griffaient les jambes, des ronces s'accrochaient à ses habits. Ses pieds aussi le retardaient, il se blessait sur les épines de pin, les branches mortes, il glissait, et manqua de s'étaler à plusieurs reprises. Mais il n'y prêtait pas attention, il accumulait la distance, le photographe ne pourrait jamais le suivre dans cette jungle.

Soudain il entendit derrière lui des craquements de branchages repoussés, le sifflement de feuillages fouettés, et il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Dans un éclair noir, il vit le fauve bondir. Le grœnendael l'attaqua à la gorge et le renversa dans les broussailles. Malgré les efforts frénétiques que, fou de peur, il tentait pour se dégager, il fut cloué au sol, labouré par les griffes, le cou pincé dans les crocs découverts par les babines retroussées.

Raphaël comprit que l'animal ne cherchait rien d'autre qu'à le garder en respect. Il aurait été vain et dangereux de résister, et il arrêta de se débattre. Il supportait le poids du chien, sa chaleur, ses poils rêches, et la bave qui lui coulait dans le cou. Dès qu'il faisait le moindre mouvement, le grœnendael avait une petite crispation fébrile des mâchoires, comme s'il ne se retenait qu'à grand-peine de l'égorger.

Enfin il entendit un pas lourd se frayer difficilement un chemin dans leur direction.

– Karo ! Ruhig !... Sitze !

À l'ordre, le chien s'écarta docilement, et s'assit en regardant son maître, la langue pendante.

– So, mein Junge ! Êtes-vous soudain devenu complètement fou ?

Raphaël, qui se sentait au plus mal, se redressa péniblement et s'assit en se tenant la gorge. Il était contusionné de toute part, il était déboussolé, il ne savait toujours pas à quoi s'en tenir, et donc que répondre.

Le photographe ricana :

– Encore un peu trop jeune, je crois. Trop tendre ! Pas assez mûr ! Pas de caractère.

Il ajouta, sur un ton plus sévère :

– Mais vous savez que vous alliez partir absolument sans avoir fini votre travail ? Ce n'est pas bien de s'enfuir comme ça, comme un voleur. Vous vous êtes engagé, vous devez terminer : c'est un contrat.

En écartant les branches, il fit le tour de Raphaël pour l'examiner :

– D'ailleurs, puisque vous êtes dans cet état, je vais en faire une ici... Je dois reconnaître que vous êtes très... très intéressant dans cette situation... Vous m'attendez là – et cette fois je laisse Karo pour vous garder ! – pendant que je vais chercher mon appareil.

Et au chien :

– Karo ! Bewache ihn !

Pendant que le photographe se frayait avec peine un chemin de retour vers la maison, Raphaël resta assis dans les taillis sous l'œil attentif du grœnendael. Il reprit son souffle. Il ne savait plus que penser. Avait-ce été un coup de folie que de tenter de s'enfuir ? une panique sans objet ? Le photographe continuait à vouloir faire des photos, ce n'était donc peut-être pas un criminel. Et la tache de sang ? Illusion ? Raphaël ne savait à quel saint se vouer. Il avait mal partout, les cuisses et la poitrine labourées par les griffes du chien, le tour des poignets écorchés par la corde quand il s'était libéré, les pieds lardés d'épines. Avec dégoût, il essuya d'un revers de manche son cou gras de la salive du chien. Il l'examina : il était assis, sa langue rose pendante, avec un bon regard de compagnon fidèle. Néanmoins Raphaël savait qu'il ne devait pas s'y fier.

Un moment après, le photographe revint en brandissant au-dessus de sa tête l'appareil monté sur pied. Il passa à côté de Raphaël et dit sans aménité :

– Venez avec moi.

Il se leva péniblement et n'avança qu'en posant prudemment un pied après l'autre. Il suivit le photographe au travers de la forêt jusqu'à un endroit où les fourrés s'éclair-

cissaient. Il découvrit un fossé, au fond duquel une eau stagnante, d'un marron presque noir, reflétait des bouts de ciel entre les cimes des pins.

– Couchez-vous, par terre, sur le sol. Sur le ventre. La tête vers le bas, le plus proche de l'eau possible. Étendez-vous, comme si vous étiez tombé là en courant.

Raphaël se mit à quatre pattes au bord du fossé. Il trouvait l'endroit sombre et sinistre, ça puait les feuilles pourries, et l'angoisse lui étreignait toujours le cœur. Il s'allongea à plat ventre sur le sable meuble et humide, en pensant que son sweat-shirt serait définitivement ruiné, et il se demanda comment il allait cacher cela à sa mère. Il rampa dans le fond du trou jusqu'à avoir la tête à proximité de l'eau.

– Très bien. Maintenant avancez un bras jusqu'à mettre la main dans l'eau. Encore. Je veux que le bout de votre manche trempe dedans.

Le photographe enjamba le ruisseau et installa son appareil sur le talus d'en face. Il cadra méticuleusement son sujet. Le terrain en pente donnait au garçon tête en bas une position déjetée, comme éparpillée, et tout concourait, sans aucun maquillage ni truquage, à créer une situation dramatique qui paraissait réelle : les cheveux répandus et emmêlés de brindilles, les vêtements salis, le polo sorti du short qui dépassait sous le sweat-shirt vermillon, les chaussettes maculées de terre, piquées d'épines, les écorchures qui se croisaient le long des jambes, et surtout la main qui trempait dans l'eau, avec les fines marques roses autour du poignet, disait abandon et perte de connaissance.

Pendant que le photographe tournait autour de lui pour le prendre sous différents angles, Raphaël cessa de vouloir se faire une opinion. Objectivement, l'épisode du chien lui avait montré qu'il ne pourrait partir contre le gré du photographe. Il fallait s'armer de patience, en espérant... que tout irait bien. Il essaya de se détendre. Il avait un peu froid à cause de l'humidité du sol, mais sinon il n'était pas si mal, les battements de son cœur se calmaient, il se reposait. Il lui passa par la tête de se demander si cette situation, elle aussi, pouvait lui procurer une sorte de plaisir sexuel. Et pour sa plus grande surprise, se poser la question lui amena la réponse : son membre, pressé contre le sol, fut traversé par un frisson significatif. Comment était-ce possible ? Il sentait de nouveau son poulx battre au travers de son corps, et particulièrement là où il avait le plus mal, sur la poitrine

et les cuisses, là où les griffes du chien l'avaient blessé. Il avait l'impression que ces brûlures activaient la circulation sanguine, et que ce flux passait aussi par sa verge en la gonflant. Il fut troublé de découvrir qu'il était une nouvelle fois la proie d'une excitation... Soudain il tressaillit : quelque chose de mouillé venait de lui toucher le mollet !

En même temps, il entendit le photographe lui intimer à mi-voix :

– Ne bougez pas ! Surtout, ne bougez pas !...

Puis :

– Gut... gut, Karo... Geh, geh an...

Le museau du chien qui flairait Raphaël remonta le long de sa jambe, puis il avança, lui renifla le cou et lui fit une petite lèche sur l'oreille. L'animal s'inquiétait de voir le garçon sans vie.

Le photographe était aux anges, il gloussait :

– Unglaublich ! La belle et la bête !...

Il prit plusieurs clichés, fasciné d'observer l'animal, noir et luisant, tourner autour du garçon inerte, pousser du bout du museau ce corps blond, blanc, et vermillon. Est-ce que cet enfant de miel allait se faire dévorer par l'affreuse créature des bois ? Un fauve et sa proie – le chasseur et le gibier ? ou encore le chien policier et le cadavre de la victime ?

Après plusieurs clichés, à regret, il replia le pied de son appareil :

– Bon. Ça suffit pour ici. Relevez-vous.

Raphaël se remit à quatre pattes et secoua sa main trempée. Puis il se leva en fit tomber comme il put la terre collée à ses habits.

– Venez avec moi.

Sans se retourner, le photographe repartait vers la maison. Raphaël trouvait qu'il lui parlait sur un ton dur. Il suivit tant bien que mal, en clopinant. La sérénité, qu'il s'était forgée un instant, se ramollissait comme il s'approchait de la vieille bâtisse rouge. Allait-il devoir retourner là-dedans ?

En passant de nouveau la porte arrière, en quittant le soleil pour l'ombre, il sentit toute l'angoisse lui retomber sur le cœur.

Le photographe refermait la porte au verrou :

– Allons, avancez, nous redescendons à la cave.

Le chien était resté dehors. Il eut une ultime hésitation : se ruer en avant ? Essayer cette fois de filer par la porte de devant ? Mais déjà le photographe était dans son dos et lui posait sa grosse main sur l'épaule. Il tressaillit, mais il se laissa pousser dans l'escalier.

En bas, ils entrèrent dans une nouvelle pièce qui devait servir de débarras, car se dressait sur tout un côté un empilement de cageots et de cartons, tous étiquetés.

– Bien. Enlevez votre chemise.

Raphaël, sous le choc, se ratatina intérieurement. Ça y était. On en arrivait au porno. Il était livré à la lubricité de ce vieux pédé, il allait devoir subir des attouchements, se faire branler et sodomiser. Il avala sa salive : il ne voyait plus d'issue. Pour gagner du temps, tout en essayant désespérément de réfléchir, il commença de soulever son sweat. Le photographe ne s'occupait plus de lui, il ramenait les flashes de la chaufferie, il réinstallait son matériel. Raphaël acheva d'ôter son vêtement et le posa sur une caisse vide. Le photographe tirait d'un coin de la pièce une grosse valise de cuir à demi éventrée et l'ouvrait. Raphaël enleva son poloshirt mais, en ressortant la tête, il faillit se trouver mal : à l'intérieur, plusieurs chaînes étaient soigneusement enroulées. Le photographe en sortit une terminée par des menottes. Le polo blanc glissa des mains de Raphaël et tomba mollement sur le sweat.

– Venez par ici.

Torse nu, exposé, il ne pouvait s'empêcher de trembler comme une feuille. Il laissa le photographe le saisir par le bras, le pousser vers le mur, et, les yeux exorbités, il regarda les bracelets se refermer autour de ses poignets, il sentit le froid du fer contre sa peau. Le photographe attrapa la chaîne qui partait des menottes, la fit passer dans un anneau scellé au plafond, et tira dessus. Raphaël se retrouva dos au mur, les bras dressés et se rejoignant au-dessus de la tête.

Le photographe se campa devant lui :

– Bien. L'amusement est terminé, mon jeune ami. Vous savez, je n'aime pas tant qu'on se moque sur moi. Vous êtes venu pour vous proposer pour les photos, et puis, en pleine pose, vous vous enfuyez comme un voleur.

Le photographe retourna à la valise, sur laquelle il se pencha pour prendre quelque chose. Raphaël n'en pouvait plus de peur. Que préparait-il ? Il crut que son cœur s'ar-

rêtait de battre : le photographe se redressait, une cravache à la main !

– Cela mérite une punition, non ?

Le photographe tapota sa paume gauche avec la mèche du fouet. C'était un engin impressionnant, sombre, en cuir tressé, à la fois ferme et flexible, assez long, large à la base et effilé à la pointe.

La voix du photographe descendit dans les graves :

– C'est pourquoi je vais vous... corriger. Pour vous apprendre la vie.

Raphaël était paniqué, au bord de la crise de larmes, il bégayait.

– Mais non ! – s'il vous plaît... Je n'ai pas voulu... partir. Je... J'ai seulement...

– Taisez-vous donc !

Le photographe glissa la pointe de la cravache au-dessus d'une oreille et souleva la mèche dorée qui couvrait la tempe.

– J'imagine que vous n'avez pas l'habitude. Les châtiements corporels, ce n'est plus aussi courant qu'avant. Et c'est dommage, car si vos parents vous avaient donné du martinet, ils vous auraient affermi le caractère !

Raphaël gémit comme si les mots lui faisaient mal :

– Mais... mais non... Vous ne pouvez pas...

Et il tenta :

– Vous n'avez pas le droit !...

Le photographe sourit, mais son sourire était glacial. La pointe du fouet longea la joue, passa sur les lèvres du garçon, comme pour lui interdire la parole.

– « Pas le droit... » De quel droit s'agit-il encore ici ? Vous aviez seulement le droit de vous soumettre à mes ordres, petite chose insignifiante.

La mèche du fouet descendit du menton sur les bouts de seins durcis par la peur, redressés comme des punaises.

– Et c'est pour l'avoir oublié que, maintenant, vous allez être discipliné. Et d'importance, encore !

La cravache vint sur le ventre tendu par les bras retenus en l'air.

Le photographe parlait comme à lui-même :

– Bien sûr je vais faire une photo. Le garçon enchaîné, le corps marqué par des zébrures ensanglantées, cela aussi fait partie des images originelles.

La pointe de cuir continua sur le short étroit, ondula sur le repli central, puis glissa entre les jambes. Le photographe y donna quelques petits coups.

– Écartez-vous un peu. Vous serez fouetté à l'intérieur des cuisses aussi. Ce sera plus intéressant.

La cravache remonta lentement le long des flancs de Raphaël, il lui en caressa la figure, la lui passa sous le nez.

– Sentez ! Sentez le parfum de ce cuir ancien... C'est l'odeur des tannées qu'ont reçues avant vous tant de jeunes garçons, nus et hurlants, le dos et les fesses enflammés par des raclées mémorables !

Raphaël électrisé par cet objet inconnu de lui, mythique, monstrueux, s'aplatissait contre le mur, il aurait voulu disparaître dans la brique.

– Bien. Je vais tout de même faire au préalable un cliché. Ainsi j'aurai « avant » et « après ».

Il passa derrière son appareil. Le garçon était superbe, épinglé comme un papillon sur une planche, quasi nu, si ce n'était le petit short et les chaussettes chiffonnées sur les chevilles. La tête légèrement inclinée sur le côté – on sentait qu'il n'osait pas affronter l'œil de l'objectif –, ses cheveux blonds ébouriffés devant les yeux, la pâleur de son visage, ses traits creusés par la peur, le faisaient paraître encore plus excitant. Il n'y avait pas une partie de son corps – ses doigts longs et fins sortant des bracelets d'acier, sa poitrine qu'on devinait battre d'une respiration courte et angoissée, ses genoux écorchés, – qui ne fusse chargée d'une beauté saisissante, violente. Il fit de nombreux clichés.

Raphaël était anéanti, toutes ses appréhensions s'étaient vérifiées, il était mort de peur, à deux doigts d'éclater en sanglots, comme un minot. Il vit le photographe revenir. Il n'avait pas pris la cravache avec lui. Que voulait-il encore ?

Il lui dit d'un ton bourru :

– Bon, ça ira pour aujourd'hui.

Raphaël hébété le vit lui détacher les bras, ouvrir les menottes ! Devant ses yeux incrédules, le photographe rit.

– Non, je n'ai jamais pensé vous fouetter, rassurez-vous. C'était juste pour vous faire peur. Pour que vous soyez plus convaincant. Et vous avez été parfait... Vous pouvez vous rhabiller.

Il se mit à replier son matériel.

Raphaël resta interloqué. Puis, sous le contrecoup de l'émotion, il vacilla et dut se retenir au mur. Il passait si soudainement d'un extrême à l'autre, d'une réalité à l'autre, qu'il ne savait plus où il en était, et il fut proche de tourner de l'œil.

– Vous avez laissé vos chaussures de l'autre côté. Voulez-vous que je vous les rapporte ?

Raphaël se rhabilla. La tête lui tournait toujours. Pourtant, en voyant le photographe remonter ses valises métalliques, sans réfléchir il en empoigna une pour l'aider. Le photographe sourit, comme pour le remercier.

En haut de l'escalier, il lui proposa :

– Voulez-vous une tasse de thé pour vous remettre ? Un jus de fruit, avant de repartir ?... Je dois aussi vous payer.

*

Raphaël, assis dans la cuisine d'où il pouvait au travers de la fenêtre observer le bois, mangeait un petit sablé avec du Coca-Cola. Dans la poche arrière de son short, soigneusement pliés, deux grands billets craquaient chaque fois qu'il bougeait sur sa chaise. À côté, silencieux, le photographe buvait à petits coups une tasse de thé noir. Raphaël était très étonné de constater comment en si peu de temps un même lieu pouvait d'indifférent devenir effrayant, puis de nouveau anodin, presque accueillant. Il se repassait l'enchaînement des faits, et comment sa peur s'était échafaudée par une suite de fausses interprétations. Il réfléchissait surtout à l'émotion sexuelle qui, à plusieurs reprises, avait surgi en lui au cours de l'après-midi. Il se revit torse nu, enchaîné au mur, et il sentit de nouveau le froid de l'acier sur ses poignets. Il se rappela la cravache noire dans les mains du photographe, la caresse perverse le long de son corps, l'odeur du cuir. Il frissonna. Et, de nouveau, il reconnut un tremblement, comme une chaleur dans son pénis.

Le photographe, qui au-dessus de sa tasse fumante ne le quittait pas des yeux, lui demanda doucement :

– Vous pensez à quoi ?

Raphaël le regarda, puis, après un petit temps, murmura :

– À ces photos, que vous m'avez fait faire.

– Vous n'êtes pas trop en colère, j'espère ?

Il reposa la grosse tasse de faïence blanche sur la soucoupe.

– Écoutez, puis-je vous demander encore quelque chose ?... Depuis tout à l'heure, je regrette de ne pas avoir fait un portrait de vous. Mais pour pas qu'on vous reconnaisse – immer die Allgemeinheit, le principe de non-particularité –, si vous acceptez, je vous mettrai ce bandeau que j'étais allé chercher quand...

Il s'interrompit. Raphaël fit un petit geste qui laissait entendre qu'il était d'accord. Le photographe se leva et sortit.

Raphaël reposa le verre de Coca presque vide. Il se mit la main à l'entrejambe, il empauma la bosse qui s'y soulevait, et il la serra fermement. Il fut secoué par un violent frisson, de bas en haut.

Le photographe revint avec une écharpe blanche et son appareil, sans lumière. Il plaça une chaise devant le mur carrelé, à proximité de la fenêtre.

– Voulez-vous bien vous asseoir ici ?

Raphaël se leva et alla s'installer comme on le lui demandait. Le photographe plia soigneusement le foulard en long, puis il lui banda les yeux.

– Tenez-vous bien droit. Voilà... À présent, je voudrais que vous pensiez à tout ce qui s'est passé aujourd'hui, en particulier à vos frayeurs, comprenez-vous ?... Faites-le maintenant, je vous prie.

La laine de l'écharpe était un peu rêche sur son front et sur ses oreilles, mais malgré tout Raphaël avait le sentiment d'une douceur tranquille et sûre. Il se tenait droit sur la chaise, ne sachant que faire de ses mains qu'il laissa reposer en travers des cuisses, espérant qu'elles cacheraient son émotion. Il se demanda comment le photographe le cadrerait. Ses jambes étaient-elles dans le champ ? En principe un portrait s'arrête aux épaules... Plongé dans le noir, il revêcut les différents moments de l'après-midi. Il avait eu mal, à certains moments, mais il reconnaissait que cela lui avait mieux fait sentir son corps, ça l'avait réveillé. Et il avait incontestablement découvert le plaisir d'être « pris » : en le maintenant dense, tenu, serré, comprimé, compact, le ligation créait une tension sanguine qui rappelait la bandaison. La corde était à la fois dure et lisse, vibrante comme une amoureuse. La cravache, pour finir, s'était résumée en un simple frôlement, pourtant l'idée du fouet menaçant, du

cuir qui cingle le corps, du sang qui perle, fluide, le long des marques boursouflées, était terrible. Il y avait eu une caresse, aussi. Il se rappelait la main du photographe, rêche et sèche, chaude, une main forte, sous laquelle on avait envie de plier, par laquelle on souhaitait se faire manipuler. Et il se souvenait de ses petits yeux bruns qui alternaient entre une bonne humeur pétillante et une exaltation plutôt inquiétante... Il se rendit compte qu'il n'avait toujours pas entendu le déclic de l'appareil.

Tout à coup il eut envie de se laisser aller. Il n'avait pas réfléchi, il eut seulement l'impression de lâcher la main droite, et elle glissa, comme mue par sa propre volonté, jusqu'à ce que son pouce butât sur le renflement de son short. Il resta un moment figé, puis, naturellement, il avança son médus qu'il raidit pour frictionner le bourrelet central. De se trouver privé de vue l'isolait, le bâillon lui donnait l'anonymat, une sorte d'impunité, il l'autorisait à faire ce qu'il n'avait jamais fait que seul, dans sa chambre ou aux W.C. Dans le silence de la pièce, le bruit du tissu était impressionnant. Il sentit ses testicules frissonner, se recroqueviller, et remonter vers la base de son pénis, comme des ancres qu'on hisse à bord. Il ramena lentement la main sur le ventre et souleva son sweat. Il hésita une dernière seconde, puis d'un coup il se leva à demi, glissa les pouces sous l'élastique du short et le repoussa au milieu des cuisses. Il se rassit. Il n'entendait toujours rien. Il s'appuya sur le dossier et, au travers de son slip, il enfonça les doigts dans sa verge pour l'écraser et la faire rejaillir. Du bout des phalanges, il se procura un mouvement rapide qui pressait de plus en plus nerveusement le plein de la chair gonflée, grossie en arc de cercle, qui tressautait sous cette grêle. Quand il n'y tint plus, il souleva l'élastique du slip, tout doucement, comme s'il ne voulait pas faire de bruit, et il sortit son membre comme un objet délicat et précieux qu'on manipule avec égard ; laissant les bourses couvertes sous la ceinture. Il se la pinça entre deux doigts qu'il fit aller et venir à la base du gland. Puis, dès que le corps de la verge se fut complètement développé, il l'empoigna à pleine main. Il ne put se donner que quelques coups de poignet, et il sentit aussitôt l'irrépressible picotement dans les cuisses, sous les pieds, derrière les paupières. Déjà il dévalait la pente vertigineuse de la jouissance. Et à l'instant où se déclenchait, au plus profond de ses organes, le ressort

qui propulserait sa semence hors de lui, il entendit le déclic de l'appareil photo...

Le photographe n'avait pas cessé de cadrer Raphaël en plan rapproché, à mi-poitrine. Le garçon était magnifique dans la lumière diffuse qui venait de la fenêtre, et malgré le bâillon blanc qui lui barrait le visage, on sentait sa beauté rayonner par-dessous. Il avait la tête légèrement projetée en avant, la bouche entrouverte, les lèvres tendues. Le photographe sut tout de suite que ce cliché-là éclipserait les précédents. Tout y était réuni et résumé : il y avait le garçon, et pourtant son individualité était effacée, comme lorsqu'à la télévision on gomme le regard des prostituées par un rectangle noir ; ce n'était qu'un bel adolescent parmi d'autres, donc il pouvait symboliser le principe même de *Jungeheit*, comme le soldat inconnu renvoie à tous les soldats ; le fétichisme des vêtements, et des vêtements en désordre en particulier, apparaissait dans le col du polo blanc, à demi retourné d'un côté, maculé et sali, dans les cheveux décoiffés où l'on distinguait encore quelques brindilles ; le ligotage était cité par ce bandeau noué derrière la tête, par toute la perversité de ce tissu doux et tendre utilisé pour exercer une contrainte ; enfin la violence était évoquée dans la crispation de la bouche, la tension du cou.

Raphaël fit glisser son bandeau avec la main droite, tandis qu'il tenait en suspens la gauche, tout engluée du sperme qu'il avait essayé de rattraper. Le photographe contourna son appareil.

– Vous pouvez vous servir de l'écharpe pour vous essuyer...

Le rouge aux joues, tout à fait confus de se retrouver dans cette cuisine en pleine lumière à faire disparaître son sperme chaud dans le foulard du vieux monsieur, Raphaël évita de lever les yeux.

C'est pourquoi il l'entendit sans le voir qui lui disait, le plus gravement du monde :

– Je vous remercie d'avoir fait ça.

16 & 11

UNE PROMENADE À PARIS

Jaune et noir

Puisque vous voici tout de même avec moi, en cette fin d'après-midi d'août, acceptez de vous laisser guider et livrez-vous au plaisir tranquille d'une promenade dans Paris. Vous reconnaissez la place de la République ? L'endroit où je veux vous mener n'est pas fréquenté par les touristes : c'est une de ces salles ouvertes sur la rue et remplies de baby-foot, flippers, et autres jeux électroniques. Il y est affiché : *Interdit aux mineurs non accompagnés* ; mais, rassurez-vous, on y trouve plus d'un qui est encore loin de la barre des 18 ans. Le caissier les autorise à circuler, bien certain, si par extraordinaire la police passait, qu'il leur découvrirait toujours un « parrain » parmi les adultes.

Voici. Un « casino du pauvre », en quelque sorte. Ne vous laissez pas effaroucher par le niveau sonore... Les notes synthétiques des juke-boxes, les claquements des lances contre les boules, les vrombissements des postes de pilotage, les détonations des armes offensives qui résonnent dans cet espace bétonné, présentent aussi des avantages : si vous avez des déclarations à faire, vous êtes assuré qu'elles n'atteindront pas des oreilles indiscretes... Mais avançons.

Attendez ! Restons derrière ce pilier... Vous voyez ce garçon qui joue au flipper ? Celui avec des cheveux bruns... Il a, jeté sur les épaules, un fin pull échancré jaune serin. Si vous pouviez passer la main dessus, vous sentiriez qu'il est en cachemire, et vous comprendriez mieux la provenance de toutes ces pièces qu'il sort sans compter de sa poche pour les enfoncer dans la machine. Je peux vous dire que le petit poloshirt qu'il porte, à manches courtes, gris anthracite très finement rayé de blanc, assorti à son jean noir, ne vient pas de chez Tati ! Vous remarquez aussi les tennis blanches et les chaussettes immaculées ; et cette mince ceinture en toile jaune clair, ça ne lui donne pas un air soigné, presque coquet ? Quand il se tournera vers nous et que vous le verrez mieux, sans doute tomberez-vous

d'accord que la première impression qu'il provoque, c'est la sympathie : il a des yeux noisette, son regard est simple et net, limpide, brillant. Et il sourit volontiers, comme si c'était son expression la plus naturelle. Il s'appelle Marc. Il a seize ans. Je le connais bien et c'est lui que j'espérais rencontrer ici : c'est un fanatique du billard électronique. Mais si je ne suis pas allé directement à lui pour vous le présenter... c'est à cause de cet autre garçon, le blond, celui qui se tient à côté du flipper. On dirait qu'il observe avec attention le devenir des balles qui zigzaguent au hasard des impulsions imprimées par Marc. Il paraît bien jeune, je ne lui donne pas plus de onze ans. Et son sweat-shirt gris dénonce une origine modeste. Le jean délavé, sans couleur, les tennis blanches, ne nous apprennent pas grand-chose, car c'est la mode d'aujourd'hui et un garçon sur deux en porte. Je peux vous assurer que ce n'est pas un camarade de Marc, sinon je le connaîtrais. Et puis la différence d'âge empêche d'imaginer qu'ils se soient rencontrés à l'école : l'un est en première, au lycée, l'autre doit être au collège, il va tout juste entrer en sixième... Pourtant vous avez remarqué qu'ils ont déjà échangé quelques paroles. Sans doute des commentaires sur le jeu. Mais accompagnez-moi au flipper d'en face qui est libre. N'ayez pas peur, de dos Marc ne fera pas attention à nous, et peut-être en apprendrons-nous davantage.

Marc vient de proposer à l'autre de partager une partie. C'est clair, il a une idée derrière la tête, sans cela il ne se serait jamais distrait de son jeu favori. Il faut bien reconnaître que le petit a l'air très mignon, tout fin, gracile, léger ; je peux même dire : il est beau... Vous avez vu aussi, quand Marc a cédé sa place, le mouvement de recul qui lui a permis ce rapide mais scrutateur regard de haut en bas sur le dos de sa nouvelle rencontre ? Et comment, manifestement, il en a noté les reliefs, les omoplates qui saillent sous le sweat-shirt, les petites fesses tendues sous l'effort ? Marc se rapproche pour observer les rebondissements de la balle par-dessus l'épaule du garçon, qu'il domine bien d'une tête. Quoiqu'il soit tout contre, je suis sûr qu'il ne le touche pas. D'autant moins qu'il est possible que Marc commence à être un peu excité ; et il n'oserait pas si tôt lui faire sentir quelque chose de dur dans le dos. Mais il le frôle. De tout son corps, il suit à distance les formes de l'autre, il l'effleure, il le reçoit ; et les vêtements ne sont pas un obstacle, il serait tout nu qu'il ne le percevrait pas mieux. Comme il

est placé, son regard doit plonger sur la poitrine, le petit renflement de la clavicule, la remontée du cou bien dégagé dans le col large du sweat-shirt. Il doit s'enivrer avec le parfum de cette peau d'enfant, la senteur qu'exhalent les cheveux légers et propres... Pour prendre son tour, Marc a écarté le garçon en lui posant la main sur l'épaule. C'est leur premier contact depuis que nous sommes ici. Il doit être ému, car je trouve qu'il force un peu sur son rire.

– Comment tu t'appelles ?

– Patrice.

Le petit blond s'appelle « Patrice ». C'est un peu décevant, non ? C'est désuet ; je n'aime guère... À moins que, justement, « Patrice » ne s'orne dorénavant des beautés de ce garçon ?... Mais ne restons pas plantés ici, car ils s'acheminent vers la sortie... Non. Ils font encore une halte devant un *punching-ball* électrique où plusieurs jeunes mecs s'entraînent tour à tour. Ils donnent de ces châtaignes ! On n'ose penser à ce que deviendrait un visage mis à la place de la boule de cuir !... Marc commente les coups pour son compagnon, mais c'est en riant sous cape, car il a horreur de ces garçons grossiers, brutaux. Regardez : mine de rien, il se moque d'eux, il les parodie, il a plié le bras comme un lutteur pour faire saillir son muscle entre le coude et la courte manche du polo... Ah ! mais je sais maintenant où il veut en venir : voyez, il s'avance pour qu'il lui tâte le biceps. Patrice est un peu timide, mais il finit par le toucher du bout des doigts. Puis c'est à son tour de fermer le bras, et Marc le lui palpe, mais il en profite également pour monter sur l'épaule, pour lui peloter l'aiselle... ! Le petit rit gauchement, ça doit le chatouiller...

Ils sortent sur le trottoir ; suivons-les. Je devine mon Marc très agité. Ces prémices ont dû l'échauffer.

– Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

– ... Je vais rentrer.

Aïe ! Marc laissera-t-il échapper la proie qu'il convoite ?

– Tu veux pas venir dîner chez moi ? Mes parents sont pas là, ils sortent ce soir.

– ... Euh, faudrait que je demande...

Patrice a cette façon de parler agaçante – mais charmante également... – des enfants qui mettent toujours un temps avant de répondre, et qui prennent le ton le plus vague, comme s'ils n'étaient jamais concernés. Impossible

de savoir ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils pensent réellement. Mais, aussi bien, le savent-ils eux-mêmes ?... Ils traversent la place vers le nord. Restons à distance. Marc est trop obnubilé pour se retourner, mais on ne sait jamais. Je ne souhaite pas qu'il me reconnaisse pour le moment.

Ils prennent par la rue du Faubourg-du-Temple... Rue de la Fontaine-au-Roi. J'espère que les parents de Patrice n'habitent pas trop loin... Ah ! ils s'arrêtent devant une porte cochère. Les vantaux à la peinture mate et écaillée, la façade enduite de ciment, les magasins qui la flanquent et qu'on pourrait croire abandonnés, nous confirment le milieu dans lequel il vit. Vous avez vu ? Les boîtes aux lettres éventrées, les persiennes auxquelles il manque des lames, la cour bétonnée vert-de-gris sur laquelle donnent, sans portes, des escaliers raides aux marches de bois gris... et dire que ces masures abritent des petits trésors comme celui-ci !... Marc reste en bas, l'autre a disparu.

Plaçons-nous dans cette encoignure, de crainte de nous faire remarquer... Il n'a pas voulu l'accompagner ; quelle idée ! À sa place, combien j'aurais préféré monter avec le petit ! Connaître la famille du garçon, voir la mère qui l'a élevé, qui l'a torché bébé, lui a talqué les fesses, l'a consolé contre son sein en lui caressant les cheveux, qui l'habille du plus joliment qu'elle peut et prend soin de lui ; serrer du père la main qui l'a plus d'une fois déculotté pour une fessée cul nul, ou même, si le faciès paraît suffisamment rude, a tenu la ceinture de cuir lors des corrections familiales. Il arrive que l'on rencontre une belle jeune fille qui s'empresse, vous approche un siège, et ne vous lâche pas des yeux, intuitivement jalouse ; ou une grande gigue de frère qui vous examine d'un œil torve ; ou encore un marmouset morveux et joyeux qui prétend vous grimper sur les genoux... Je trouve cela très émouvant, on a l'impression de pénétrer dans des mondes inconnus... Marc fait les cent pas sur le trottoir. Il paraît un peu agité, et si préoccupé qu'il en a perdu son beau sourire. Il doit réfléchir à l'organisation de sa soirée.

Patrice revient. À l'expression ravie de Marc, nous comprenons que le petit a eu la permission convoitée ! Ils retournent sur leurs pas : vite, disparaissions sous cette voûte.

Ils traversent de nouveau la place de la République. Ils vont vers la rue de Bretagne. C'est là que Marc habite.

Voici l'immeuble. Différent, n'est-ce pas ? La pierre de taille, les balcons tarabiscotés en fer forgé, la banque au rez-de-chaussée, montrent assez que nous sommes dans un quartier tenu par la riche bourgeoisie. Et attendez de voir l'intérieur : l'appartement est entièrement meublé en moderne, design d'origine danoise, c'est magnifique, quoique cela pue un peu le fric... Laissons-les prendre l'ascenseur, et venez avec moi par la porte de service... Cinq étages à pied, courage ! Nous entrerons grâce à ma clef, c'est un double que j'ai fait avec celle de Marc.

Voilà... Faites doucement, mais ne craignez rien : il est cinq heures passées, la bonne est partie, les parents ne rentreront même pas pour le dîner... Suivez-moi dans ce couloir. Chut !... Nous allons nous enfermer dans ce cagibi. Il ne reçoit le jour que par une imposte qui donne dans la chambre de Marc. Aidez-moi à tirer cette table, sur laquelle nous monterons pour tout voir sans être vus. S'il leur prenait la fantaisie de regarder en l'air, ils ne nous distingueraient pas dans la pénombre.

Ah ! ah ! Marc fait les honneurs de sa chambre. Observez comme il dépose méticuleusement son pull-over sur le dossier de sa chaise. Il est toujours très soigneux de ses habits.

– Tu veux un Coca ?

C'est une ruse de Marc. Il fait en sorte de préparer les verres à la cuisine, pendant que l'autre continue d'admirer la chambre. En fait, il compose un petit cocktail de sa façon, avec un doigt d'eau-de-vie de prunes (c'est fort comme de l'alcool à 90° et ça n'a guère de goût), du Coca-Cola, et beaucoup de glace pour dissimuler la supercherie. C'est très efficace contre les timidités, et les réticences de la « première fois »...

Patrice boit sans se douter de rien, manifestement. Et à ses œillades de côté, je devine qu'il est plus impressionné par les modèles réduits de Marc qu'occupé à goûter son Coca.

– Tu veux une cigarette ?

Marc déteste fumer, en réalité. Mais il utilise ce moyen pour apprivoiser le nouveau venu. Patrice doit considérer un garçon de seize ans comme un aîné lointain, appartenant à demi au monde des adultes ; et sans doute se trouvera-t-il flatté d'y être invité au travers de la cigarette symbolique... Mais comme il minaude ! Il met un temps à répondre...

– ... Euh, non, merci. Après, ma mère, elle « sent ».

– Tu veux regarder une B.D. ?

Vous voyez, dans le placard du bas, cette impressionnante collection de bandes dessinées ? Les adultes rangent les livres érotiques dans le « haut rayon », croyant que les enfants n’y accéderont point ; et les enfants cachent leurs trésors au ras du sol, persuadés que les adultes trop hauts ne parviennent plus à se baisser. Donc vous pouvez imaginer que là se trouve le centre de la chambre...

Ne sont-ils pas mignons, tous les deux, allongés côte à côte sur la moquette ?... Regardez comment Marc procède : il tire les albums l’un à la suite de l’autre, et il laisse à Patrice à peine le temps d’en feuilleter quelques pages. Il ne faudrait surtout pas qu’il commence de s’absorber dans une lecture !... Vous ne devez pas pouvoir le voir d’ici, le gros volume noir orné d’un cercle rouge que Marc vient de sortir, c’est *Histoire d’O*, dessiné par Guido Crepax. C’est moi qui le lui ai offert.

– Tu connais ?

Vous avez remarqué comme Patrice a paru intéressé, dès qu’il a entr’aperçu quelques images...

– ... Non...

Patrice ne doit pas en croire ses yeux...

– Regarde... il l’oblige à enlever sa culotte dans la voiture.

– Pourquoi ?

– Pour qu’elle s’asseye les fesses nues sur la banquette.

– Mais pourquoi elle le fait ? Elle est forcée ?

– Parce qu’elle l’aime... Regarde, ici ils lui mettent les doigts partout, dans le cul, dans le con... Là, le type lui mord le sein... Et là, il lui lèche la chatte...

– Avec la langue ?

– Ouais... Et là, ils vont la fouetter. « Nous voulons vous entendre hurler ! »... Tu as vu ? Ils la frappent sur le dos, sur les fesses. Sur les fesses surtout.

Je trouve que notre novice a les joues délicieusement rosies !...

– Pourquoi ils ont un... un filet sur la tête ?

– C’est des bas de femme. Pour qu’elle sache pas qui ils sont. Ça c’est la bite du mec, qu’elle tient en main... Là, il l’oblige à le sucer.

– Sa bite dans la bouche ?

– Et ça, c'est le sperme du mec, après qu'il a joui, qui coule de la bouche de la fille...

– C'est quoi, du « sperme » ?

– C'est ce qui sort du sexe d'un mec quand il éjacule. Tu verras, plus tard... Mais viens, on va se mettre sur le lit, on sera mieux pour lire.

Ben tien ! Vous avez remarqué le coup d'œil de Marc, quand ils se sont installés ? À coup sûr pour se rendre compte si la « lecture » fait déjà son effet dans le pantalon du petit. Dommage, nous ne le saurons pas : Patrice se met sur le ventre, le nez dans le bouquin. Bien sûr Marc s'allonge à côté et – le tour est joué – il lui passe le bras sur les épaules.

– Ici, il est en train de la baiser.

– Pourquoi elle a les jambes en l'air ?

– C'est plus agréable pour lui.

Marc ne parle pas sans savoir. Il a déjà pénétré des femmes. Tous les pédérastes ne sont pas des hommes.

– Là, elle le branle, à la main. Tu vois, c'est encore du sperme qu'elle a dans la main.

– Pourquoi il crie ?

– De plaisir. Attends, tu vas voir, ici ils vont faire prendre une nana par le chien. Le foie gras, c'est parce que ça excite le chien. Et puis il rentrera mieux.

– Ah.

– Là, le type lui remet le doigt dans le cul. Les filles, on peut les baiser par devant, mais aussi dans le trou du cul. Mais c'est moins facile parce que c'est plus petit... C'est pour ça qu'il dit : « Jacques a raison... Elle est trop étroite. – Il faut l'élargir ! – Mais pas trop... » Si le trou s'élargit, c'est moins jouissif...

Vous avez vu comment, depuis un bon moment, Marc insensiblement s'est mis à lui caresser l'épaule, le haut du dos, la nuque, et comment maintenant il joue du bout des doigts avec la pointe des cheveux blonds ?... Et je parie ce que vous voudrez que Patrice bande déjà de toute sa petite queue ! Quand on raconte une histoire à un enfant, ça le fait rêver ; mais dès qu'on commence à le toucher, c'est automatique, un déclic, son appendice se tend vers le ciel – vous l'observerez même chez les bébés.

– Il l'a mise comme ça, en travers des genoux, pour la tâter.

– On dirait qu’il veut lui donner la fessée !

– Ils vont lui enfiler un morceau de bois dans le cul, pour lui écarter. Il y en a de plusieurs tailles. Pour le moment ils choisissent un pas trop gros. Tu vois, ils sont en forme de phallus, avec une boule au bout pour faire comme un gland.

– C’est quoi un gland ?

– Attends !

Ça marche drôlement bien ce soir. Marc n’a évidemment plus qu’à se mettre sur le dos pour se déboutonner, et sortir de son slip l’organe pointu qui sera l’objet de la partie pratique de la leçon. Patrice doit être sidéré par ce qui lui arrive, jugez-en à sa rougeur, mais comme Marc enchaîne ses explications, il ne se rend pas compte de la situation.

– Tout ça, c’est le pénis – ou la bite, si tu préfères. Au bout, là, c’est le gland, et cette peau qui le couvre et qu’on peut repousser en arrière, comme ça, c’est le prépuce... Tu vois que le gland a une petite fente, à la pointe, c’est pour laisser sortir le sperme ; il y a une goutte qui coule d’ailleurs, déjà... En dessous, les deux boules là-dedans, ce sont les testicules – les couilles, quoi... Je vais te montrer sur toi, tu vas voir, c’est pareil. Tu veux bien que je te défasse pour te montrer ?

Il est plus facile de passer outre une réponse qui ne vient pas, qu’attendre un acquiescement toujours aléatoire, et il est aussi plus rapide de déculotter un enfant que patienter pendant qu’il se dépatouille avec sa braguette... Et puis il y a tout de même le plaisir, comme le fait Marc, à soulever le sweat-shirt, glisser les doigts sous le bouton de la ceinture, descendre la fermeture éclair, écarter les pans du jean... Oh ! le vilain petit slip gris ! Regardez cet aspect brillant : ce doit être une matière synthétique, polyamide ou autre. En voyant Marc le tirer, j’ai l’impression de l’entendre crisser jusqu’ici !

– Tu vois, c’est presque pareil. Ton pénis est un peu plus petit, tu as pas de poils autour encore, mais ça va venir... Tu as aussi un gland au bout, il est recouvert par un prépuce, et tu peux le repousser. Je te fais pas mal ?

– Si-i... un peu...

– Bon, tu t’habitueras en le retournant toi-même... Et tu as deux testicules, qui sont tout serrés, tout rentrés pour le moment, car tu es un peu... excité !...

Marc conduit son affaire avec une facilité déconcertante ! À l'instant encore il avait des gestes presque chirurgicaux ; soudain il devient caressant et plaque sa main sur les parties du petit... Est-ce que vous apercevez bien ce mouvement enveloppant ? Il fait glisser le vit dans le creux de sa paume, tout en roulant les testicules sous ses doigts. Il a sauté une sacrée étape sans crier gare. D'ailleurs il n'y a qu'à voir la confusion de Patrice : il a les oreilles écarlates !... Ne craignez pourtant pas qu'il aille se rebiffer : personne ne résiste au sourire de Marc, à ses fossettes, les petits plis de l'angle externe des yeux, les dents blanches sous les lèvres rieuses... Cette sympathie qui émane de lui est chaleureuse, tout à fait envoûtante...

– Tu as déjà embrassé sur la bouche, comme au cinéma ?

Il sait trop bien l'effet qu'il produit sur les autres, le bougre ! Il a demandé cela sur le ton le plus doux, les yeux plongés dans ceux de Patrice, en donnant tout ce qu'il peut de son charme. Et encore une fois il n'a pas attendu de réponse. Regardez comment il s'y prend : tout en embrassant le petit à pleine bouche, il ne cesse de le branler et de lui masser tendrement les parties ; il veut le maintenir « sous pression », que les sensations buccales qu'il lui donne s'associent à l'excitation sexuelle. Et ce n'est qu'après s'être assuré que le feu a pris et qu'il continuera de brûler seul, que Marc s'aventure à explorer doucement tout le corps du garçon, son ventre, sa poitrine – il y va progressivement, il reste au-dessus du sweat-shirt –, l'épaule, le bras, il glisse la main sur le flanc, le dos, il descend sur les fesses – ça y est, il a sauté le pas, il s'est enfoncé sous le pantalon relâché –, les délicieuses fesses à peine arrondies, nues, sans plus aucun tissu interposé, « crues » ai-je presque envie de dire, que la paume de sa main épouse en tremblant. Il pousse même plus avant dans le pantalon pour sentir les cuisses... Regardez ! Vous avez vu ? Le petit lui tendait sa langue et Marc la lui suçait ! Ce Patrice a des dispositions, c'est fou à quel point il s'abandonne. Il se coule comme un chat dans les bras de Marc, il se laisse aller complètement, il a perdu toute retenue, toute notion de « limite corporelle », il a déjà oublié tout ce que la société lui avait inculqué, tout son univers n'est plus que cet instant, que le frisson polymorphe qui le prend en entier... Et ça dure ! Voyez comme Marc lui suce les lèvres, comme il lui passe les doigts dans la raie des fesses, il lui tripote les organes avec

délicatesse et passion à la fois... N'en auront-ils pas assez à la fin ?...

Excusez-moi, mais c'est peut-être pour vous un supplice de Tantale ; si vous souhaitez vous caresser, ne vous gênez pas pour moi... Ah ! Ils se sont écartés.

– Ça va ?... Tu veux bien me faire, maintenant, ce que tu as vu que le mec faisait, dans le bouquin ? C'est pas compliqué : tu commences par me lécher le bout du gland – juste comme avec une glace.

Là, Marc falsifie un peu l'histoire. Dans le livre, c'est O qui suce son amant, et non un homme qui suce un autre homme ! Mais c'est probablement à bon escient : demander explicitement à un garçon de tenir le rôle de la fille, c'est parfois imprudent... Enfin, celui-ci ne fait guère de manières. C'est à peine si Marc a dû lui poser la main sur la tête pour le guider et l'amener bouche contre la pointe de sa verge... Patrice lèche bien gentiment, en tournant avec la langue autour du bout comme il ferait avec un cornet à une boule ! Mais regardez, à présent c'est Marc qui l'écarte, il doit avoir du mal à se retenir, il a dû se sentir défaillir.

– Attends !... On change maintenant : tu vas faire un rond avec ta bouche, et tu vas me sucer la bite. En avant et en arrière. C'est pas compliqué, c'est comme si tu avais une sucette. Essaie. Mais je te préviens, je vais sûrement juter. Ça veut dire que mon sperme va sortir du petit trou, au bout du gland, d'un coup. Comme une fontaine ! Eh bien, tu l'avaleras, tout simplement.

– Mais... c'est du pipi ?!...

– Pas du tout. C'est comme du petit lait. Vas-y.

Décidément Patrice est une excellente découverte, il ne recule devant rien. Aussi ne doit-il plus guère savoir où il en est, entre l'alcool et toutes ces émotions. Marc a eu de la chance de tomber sur un enfant d'extraction modeste : les gosses qui n'ont que la rue comme terrain de jeu sont bien plus délurés, et souvent la promiscuité leur permet d'observer leurs aînés faire l'amour ; quant à l'homosexualité, on la plaisante plus qu'on ne la stigmatise... Mais c'est au tour de Marc de perdre le contrôle : voyez comme il s'est laissé aller sur le dos, la tête en arrière, le menton pointé en l'air, et comme il respire vite ! Et ses caresses entre les cheveux blonds du petit sont surtout une manière de lui tenir le visage et de le diriger à son propre rythme ! Il ne fait

même plus attention à qui le suce !... Ah ! on dirait que voici la délivrance : Marc se tend sur le lit, il se cambre...

Zut ! Patrice l'a manqué, il s'est retiré ! Dommage. Vous avez vu ce beau jet laiteux ? Marc a soulevé rapidement son poloshirt pour le protéger, mais je crois bien que c'était trop tard, il m'a semblé apercevoir des taches claires sur le gris anthracite. Patrice a dû être étouffé, ou il s'est affolé tout simplement ; regardez comme il est tout déconfit, le pauvre chou !... Mais tout de même, il observe avec une curiosité intense les derniers filaments couler dans le nombril de Marc.

Oui, il se redresse en examinant son poloshirt, c'est bien ce que je disais, il est tout taché devant. Ça ne fait peut-être pas son affaire : des traces dans le fond d'un slip, c'est naturel ; dans un mouchoir, c'est ton sur ton et ne se détecte qu'à l'odeur ; mais là, ce n'est pas discret !

– Tu vois, c'est ça le sperme. Dans quelque temps – je sais pas, un an ou deux –, tu en auras aussi qui coulera, quand tu te branleras... Tiens, rhabille-toi. Pendant ce temps, je vais me rincer. T'inquiète pas, je t'ai dit que mes vieux rentraient pas dîner.

Pauvre Marc qui se tient la queue plaquée contre le ventre afin qu'elle ne goutte pas sur la moquette, retenant son poloshirt sous le menton pour éviter qu'il se souille davantage, et essayant avec l'autre main de se dépêtrer de son pantalon ! Encore que tout sera bien si le sperme qui lui emplissait le nombril, ne lui coule pas le long des cuisses... Mais profitons de ce que l'un se rhabille et que l'autre est à la salle de bain occupé à réparer ces désordres, pour nous éclipser discrètement.

Si vous voulez bien continuer de m'accompagner, je vous invite à passer la soirée chez moi. Ce n'est pas loin : rue Béranger. Nous pourrions prendre un verre – tirez simplement la porte derrière vous, doucement ; voilà. – Et puis c'est sur le chemin que Marc empruntera pour reconduire Patrice tout à l'heure. S'il ne perd pas trop de temps à le lutiner sous les porches, il montera certainement me dire bonsoir. Vous le verrez mieux ainsi.

Maintenant que nous revoici sur le trottoir, racontez-moi ce que vous avez pensé de ma petite promenade. Je crois distinguer une émotion en vous. Mais c'est peut-être simplement à cause des escaliers, ils sont raides, ils essoufflent même en descendant ! Et puis je dois reconnaître qu'il

ne s'est rien passé de très exaltant : deux écoliers qui jouent à touche-pipi, et tout finit avec un pompier. Mais ils étaient beaux tout de même ? Vous ne me direz pas que vous fûtes impassible quand Patrice a dévoilé son petit cul d'abricot ?... Non, l'image n'est pas nouvelle, mais elle rend si bien compte d'un joli derrière d'enfant... Passons. Et puis pour Marc ce ne fut pas rien, je ne crois pas qu'il aurait donné sa place pour tout l'or du monde. Sauf la chute, et c'est dommage : quand on est sur le point de jouir en un lieu, impossible d'en changer sans tout gâcher... Cela dit, et s'il n'y avait le sel de cette situation clandestine – pénétrer dans un appartement bourgeois pour y observer l'intimité de garçons qui se croient absolument seuls –, je ne m'intéresserais plus à d'aussi tendres ébats. J'ai le goût pour quelque chose de plus vif, de plus piquant, et donc de plus violent. Vous me comprenez sans peine, j'imagine ?... S'ils avaient poursuivi leur lecture, ils seraient arrivés au passage où O est chez Anne-Marie. Vous vous souvenez : « Est-ce qu'il t'a jamais fouettée à l'intérieur des cuisses, les jambes écartées ?... Non ?... En effet, les hommes ne savent pas s'y prendre... Nous allons nous en occuper... » Cette réplique tient en quelques vignettes, et c'est très fort, très émouvant, enivrant presque. Très forte aussi la scène où O se fait fouetter jambes ouvertes. « C'est l'endroit du corps où la peau est la plus fragile... » Davantage même que l'épisode du marquage au fer rouge. Il ne suffit pas de surenchérir, il faut atteindre l'effet. Et ce recentrage sur une partie privilégiée du corps est gros d'une émotion qui vous chauffe les veines. Tout est dans la mise en scène, si vous préférez. Autre trait intéressant : lorsque O est exposée et qu'elle ne souhaite plus que refermer les jambes. C'est uniquement psychologique, mais c'est d'un érotisme fou... Enfin, laissons là Crepax et ses encres. Je parle, je parle, je vous saoule peut-être ?...

Mon ambition, c'est de rejoindre Sade. Y en a-t-il qui l'égale ? Rejoindre Sade mais avec les seuls garçons comme objets. Sauf quelques exceptions, il les a trop négligés pour les femmes – c'est une affaire de goût naturellement. Et puis, je suis bien plus fétichiste que lui. Je considère le costume comme une autre peau, qu'on peut modeler à son gré, et qui vient contraster avec la simplicité du corps nu. Or tout est épidermique en érotisme ; ce qui enrichit notre sensation du toucher est donc le bienvenu. De ce point de vue, je trouve que Sade est primaire !

Nous arrivons. C'est au fond de la cour. J'ai acheté cette maisonnette d'un étage à un musicien qui y avait installé un studio d'enregistrement. Il y a une grande salle insonorisée, que j'ai transformée en salon, en pièce d'agrément. L'endroit m'a séduit aussi à cause du collège d'enseignement commercial qui le jouxte. La vieille façade en est belle, quoiqu'un peu sévère avec ses lourdes portes, les fenêtres grillagées, les murs crêtés de piques. J'ai déjà eu l'occasion, quelques fois, aux heures de sortie, de faire ainsi connaissance avec des élèves que je rencontrais naturellement sur mon chemin.

Si cela vous convient, nous allons manger un morceau en attendant de voir si Marc passera.

*

Eh bien ! J'ai eu raison de vous faire patienter : c'est Marc ! Et qui plus est, il est accompagné... de Patrice ! Je n'en attendais pas moins de mon jeune complice, mais je n'ai pas osé vous promettre qu'il amènerait sa conquête, car il pouvait se présenter un empêchement. – Entrez donc, mes garçons, et fermez cette porte. Ne vous inquiétez pas de me voir en compagnie : c'est un de mes... une de mes « connaissances », si l'on peut dire... Mais vous avez eu la permission de sortir le soir, sans escorte, dans ce quartier mal famé ?

– Patrice est un copain. Je l'ai rencontré aujourd'hui. Comme les parents n'étaient pas là, je l'ai invité à dîner avec moi. Puis il a téléphoné aux siens pour demander s'il pouvait rester coucher. Et après, on a décidé de sortir. Alors, j'ai habillé un traversin avec mon pyjama, je l'ai calé dans mon lit, et j'ai installé mon vieil ours en peluche pour faire la tête. Comme ça, si jamais j'étais pas là quand ils rentreront, même s'ils viennent voir dans ma chambre ils seront tranquilles.

Ce sont les ruses classiques qu'utilisent les enfants pour être libres la nuit. Et ce soir, elles ont toutes les chances d'être efficaces, puisque les parents ne se connaissent pas. – Et ensuite ?

– Eh bien, j'ai proposé à Patrice qu'on aille te voir. Je lui ai dit que tu étais très sympa, que tu aimerais le rencontrer, et qu'on s'amuserait bien.

Bravo, c'est excellent ! – Vous comprenez pourquoi j'adore Marc ? Il invente sans cesse de ces sortes de

ruses... Mais puisque nous voici à la tête d'une nuit entière, je vous propose que nous nous mettions à l'aise, et que nous soyons complètement nus, l'un comme l'autre. Les vêtements sont une parure inutile quand on n'entend pas plaie, mais simplement agir.

Et voilà. Ah ! ah ! Patrice ne s'attendait pas à se retrouver chez des gens qui se promènent les fesses à l'air au salon. Mon sexe, particulièrement, semble l'impressionner ; pourtant je ne bande même pas ! – Ne crains rien, Patrice. Tu vois que Marc est avec toi, tu n'as pas à t'inquiéter. Nous allons seulement bavarder, tous les quatre, et nous amuser un peu. – Après la séance qu'il a eue comme apéritif, je pensais qu'il serait moins farouche.

– Quoi !... Tu sais ?!...

Marc, ta surprise m'étonne. Je te croyais rompu à mes petites trahisons... Tous les deux, nous vous avons suivis depuis votre rencontre à la République. Tu étais si bien occupé que tu n'as rien vu. Je peux même te dire ce qui est arrivé à ton poloshirt.

– À mon... !

Si tu as enfilé ton pull par-dessus, au lieu de le porter sur les épaules comme tu as accoutumé, ce n'est pas qu'il fasse plus frais ce soir qu'un autre jour... Attends que je le soulève pour voir... Ah ! le tissu a tout bu. Il ne reste plus sur le gris anthracite que quelques taches claires, qui ressemblent à un dépôt de sel. Comme si tu avais été aspergé par la mer. Je trouve très jolies ces traînées sinueuses qui te grimpent sur la poitrine. Elles sont témoins de la longue giclée de ton sperme. Je frissonne encore en me la rappelant. Après cela, tu nieras que tu étais furieusement excité ? Ta mère ne va pas le remarquer, au moins ?... Non, ça ne sent plus rien, c'est sec. Mais le tissu a pris tout de même un peu de raideur...

Cela fait cinq ans que je connais Marc – oui, nous sommes déjà un vieux couple ! – et il m'a bien compris. Il sait l'importance que j'accorde aux vêtements, mais aussi à ce genre de... d'« accident » ! C'est pour cela qu'il n'a pas changé de chemise avant de venir... Vous ne trouvez pas que l'habit est une « seconde peau », comme je disais tout à l'heure ? Regardez comme le col en V du pull encadre agréablement celui à revers du poloshirt en jersey, lequel vient lui-même soutenir les verticales du cou. Et les teintes : on va d'un jaune pâle, entre paille et citron, vers un

gris sombre à peine rompu par ces très minces lignes blanches, puis, en traversant une démarcation à la fois nette et souple, sur la peau nue, hâlée : Marc a été séparé de moi en juillet où il était en Tunisie avec ses parents, et il en est revenu avec une mine superbe... Si je pose ainsi une main sur son épaule, je sens la laine jouer sur l'os réellement comme un épiderme. Mais le cachemire a un toucher plus riche, plus glissant, légèrement duveteux, il a sous la paume une douceur qui rend, quand on le frotte, quand on le froisse, une chaleur véritablement animale... Maintenant je laisse descendre mes doigts sur le bras et je sens au travers du pull, un peu avant le biceps, les mailles élastiques qui terminent la manche du poloshirt, et qui donnent comme un surplus de forme. Quand vous caressez les vertèbres d'une nuque, les omoplates d'un dos, une hanche, c'est l'accident dans la ligne que vous recherchez. Le costume multiplie ces légers mouvements et relance les courbes... Regardez comme sa main est bien amenée par les fines mailles à côtes qui enserrant le poignet. Je reconnais qu'elle est belle en soi, mais aucun chef-d'œuvre n'a pâti d'un encadrement adéquat... Quant à cette institution qu'est le blue-jean, les millions de gens qui le portent en font déjà *de facto* l'apologie. C'est un des rares costumes masculins à mettre en valeur les organes sexuels, avec celui du matador – je crois que c'est José Arthur qui le faisait remarquer. Même lorsque le garçon ne bande pas – et c'est le cas de mon Marc actuellement –, tous les plis du tissu convergent vers la braguette et, spécialement, un peu plus bas, vers l'entrejambe. S'il commence à s'échauffer, un gonflement médian va progressivement être perceptible, avec symétriquement à la base deux formes convexes coupant la ligne de l'aine, laquelle paraît concave au repos. L'excitation s'enrichissant, les deux renflements vont se rapprocher, et s'amenuiser jusqu'à disparaître, au bénéfice de la proéminence centrale qui, de son côté, perdra sa forme longitudinale pour saillir en pointe, selon une sorte de cône. À ce stade il est prudent de déboutonner, si l'on ne veut pas faire souffrir le garçon, ou au moins de laisser le phallus se retourner à 180 degrés vers le nombril ; mais ce n'est pas non plus une solution très agréable, le gland se trouvant alors coincé sous la ceinture. Bien sûr, cela ne s'observe que sur les jeans serrés. Et personnellement, je préfère ces coupes étroites, comme celle de Marc ; mais je sais que d'autres apprécient le petit mystère que camouflent

les formes amples. C'est histoire de goût. Comme pour les braguettes : je trouve les boutons métalliques plus beaux, avec leur éclat sculpté, qui ne se découvre qu'en écartant le repli du tissu, et surtout à cause des difficultés, des étapes qu'ils ajoutent à l'ouverture ; mais on ne peut pas dénier le frisson que procure le crissement, le « zip ! », d'une fermeture éclair. Et la variété des matières, les mille et une nuances qu'ils prennent en s'usant : regardez celui de Marc, il est neuf et raide, plein de couleur, d'un noir mat et profond ; celui de Patrice a été éclairci par les lavages répétés, il est plus souple, il gagne un aspect argenté... En général, le jean est mis en valeur par une ceinture. Le sweat-shirt de Patrice nous empêche de savoir s'il en porte, mais celle en toile jaune clair de Marc est un heureux avatar de la mode. Les larges ceinturons de cuir sont très beaux aussi : on dirait que le garçon veut avoir toujours sur lui de quoi se faire fouetter ; comme si, pour dévoiler le théâtre de la futution, il fallait d'abord sortir le nécessaire à fustigation et, par une sorte de passage obligé, systématiquement s'en servir pour marquer les fesses qu'on prétend pénétrer. À part cela, je ne m'étendrai pas sur l'analogie entre le bout qui dépasse et le pénis, entre la boucle et les bourses, ni sur la tentation d'utiliser un ceinturon pour en ligoter son propriétaire !... Enfin, pour terminer, nous en arrivons à la chaussure, qui est comme le symbole du fétichisme hétérosexuel – voyez *Le Journal d'une femme de chambre* de Buñuel. Je n'y attache pour ma part qu'un intérêt égal aux autres parties du costume, ni plus ni moins. Mais la chaussure étant la première exposée aux maculages de la rue, il est important qu'elle soit impeccable, et la blancheur mate des tennis, ou « training » comme on dit aujourd'hui, est particulièrement seyante si elle est entretenue, comme c'est le cas pour Marc. Il est agréable aussi que la chaussette soit blanche car, outre la joliesse, c'est un gage de propreté.

Vous me voyez détailler Marc comme une bête de concours, et vous appréciez sans doute sa patience – il n'y a pas à s'étonner de celle de son compagnon : si Patrice se tient coi, assis dans le pouf, occupé à regarder le bas de son sweat-shirt qu'il tripote du bout des doigts, vous comprenez bien que c'est à sa seule timidité que nous le devons... Cela vous amuse-t-il que je vous raconte, en quelques mots, comment il en est arrivé là ?...

J'ai connu Marc à 11 ans. Car je ne m'intéresse qu'à ce que j'appelle « l'âge Z » : de onze à seize ans. L'anglais a

forgé « *teenager* » : de *thirteen* à *nineteen*. Mais pour moi ce créneau est trop avancé en âge. Celui de Gabriel Matzneff, dans *Les moins de seize ans*, est encore plus radical, il exclut ma limite haute, Marc serait déjà disgracié à ses yeux !... De toute manière, ces bornes sont approximatives, il s'agit d'un ordre de grandeur... C'était aussi place de la République, à la même époque de l'année. J'étais occupé à dessiner l'un des petits anges qui ornent le piédestal des quatre lances armoriées *RF*, et que je venais de découvrir après un récent emménagement. Vous ne les avez certainement pas remarqués si vous ne passez qu'en voiture. Ce sont de véritables enfants, tout nus, avec un très joli petit sexe, et un visage des plus charmants que je connaisse parmi la statuaire, malgré les coulées de vert-de-gris dont le temps les a affligés. Ils se tiennent bien droits, le ventre un peu bombé, et les ailes, légères et proportionnées, sont plaquées sur le socle. Il y a deux couples jumeaux – autrement dit deux sortes de moulage. Sur la main de l'un est posé un coq, et dans celle de l'autre une épée est glissée. Une pièce rajoutée, apparemment, car celui devant lequel j'étais assis l'avait perdue, et cela lui donnait une pose encore plus gracieuse, le bras suspendu en l'air et les doigts arrêtés dans un mouvement ondulant... Il y avait un moment que j'étais occupé à croquer ce mignon, lorsque je remarquai un garçon qui faisait de la planche à roulettes sur le trottoir. Il paraissait très beau, avec la frange brune qui lui battait le front, tout fin, rapide et léger comme un sylphe. Aussitôt je le surveillai du coin de l'œil, tandis qu'il passait et repassait à côté de moi. Lui bien sûr ne m'accordait pas un regard, jusqu'au moment où il dérapa sur des gravillons et s'étala à quelques mètres de moi. Je fus à l'instant sur lui. Je l'aidai à se relever. Il tremblait légèrement, suite à la frousse qu'il s'était faite. J'époussetai de ses habits le sable qui s'y était incrusté, ce qui me permit de le toucher, et de le tripoter un peu. Il me fit un sourire en remerciement, ramassa sa planche à roulettes, et s'en fut. C'en était fait, j'étais amoureux de *lui* – je ne savais pas encore qu'il s'appelait Marc. Je restai sur place, ébloui par le sentiment brûlant que j'éprouvais, au point que je ne pensai même pas à le suivre... Quelques jours plus tard, ce fut complètement par hasard que je le revis. J'étais dans le square du Temple en train d'imaginer comment lier amitié avec une bande de petits Arabes qui jouaient à chat sur le rocher et se cachaient dans les buissons. Plusieurs m'attiraient beaucoup,

mais ils se souciaient de moi comme de colin-tampon ! Soudain, je le vis. Il arrivait par la rue de Bretagne. Je me précipitai et sortis par un angle du jardin qui me fit déboucher devant lui. « Tiens ! mais on se connaît !... » et cetera, tout cela sur le ton le plus parfait d'une surprise légère et indifférente. Il ne sembla pas me reconnaître vraiment, mais il me considéra sans crainte. Pour ne pas le laisser échapper, cette fois, je lui demandai s'il pouvait me rendre un petit service. Il eut un geste évasif, et je lui expliquai qu'ayant des courses lourdes à faire, je souhaitais me débarrasser de mon cartable qu'il n'aurait qu'à porter chez moi. Il ne refusa pas, je lui confiai ma clé, et lui dis de m'attendre là-bas, que je n'en aurais pas pour longtemps. Cette incurie des parents, qui interdisent aux enfants de suivre les étrangers mais oublient de les prévenir qu'il ne faut pas non plus aller seuls chez eux, cette négligence nous sauva... Ainsi amorcée, notre relation fit de rapides progrès, Marc franchit gaillardement les étapes, et mon amour se renforça au fur et à mesure que je découvrais son caractère. J'étais à ce point fou de lui que, comme les fiancés officiels, je voulus même tenter de m'introduire dans la famille. Afin de savoir à quelle sorte de gens appartenaient ses parents, je me présentai comme un dessinateur souhaitant Marc pour modèle. Était-ce une façade trop grossière ? Pourtant mon désir de les approcher était sincère. Mais la réaction fut si hostile que je détalai sans laisser d'adresse ! En fait, le père est assez détaché et n'aurait pas pris ombrage de ma présence, mais la mère est particulièrement jalouse – excuse-moi Marc... Aussi, à la rentrée, il gonfla son emploi du temps de fausses heures qu'il put régulièrement me consacrer en toute tranquillité... Au fil du temps, je sentis que Marc devenait réellement amoureux à son tour. Il inventait de nouveaux prétextes pour me faire des visites supplémentaires, il réclamait ses caresses avant même que je les lui propose, il m'en faisait de sa propre initiative, bref il se plaisait auprès de moi comme un jeune chien chez un bon maître. Il ne demandait qu'à se donner. Nous avions des années devant nous : je l'avais connu au plus tôt de mon goût, ses ruses nous ménageaient de nombreuses heures hebdomadaires, et en cumulant cela nous faisait, sauf catastrophe, un crédit de temps dont disposent bien peu de pédophiles.

Je craignis alors qu'il ne commençât à s'ennuyer, qu'il se lassât de moi, et je voulus revivifier son intérêt à venir

me voir. Je construisis tout un calendrier d'épreuves progressives pour le stimuler, aiguïser sa curiosité, lui donner sans cesse à goûter la saveur de la nouveauté et de l'interdit. Et, je crois pouvoir le dire en sa présence, je suis parvenu à renforcer sa passion jusqu'à l'amour fou, un sentiment totalitaire, presque fanatique. Successivement, il se laissa enchaîner puis fouetter, il mangea sa merde puis la mienne, il fut marqué au fer avec mes initiales, il se prostitua dans ce salon puis rue Sainte-Anne, enfin, depuis cette année, il devint entremetteur. Comme notre contrat ne sera révolu que dans neuf mois, le jour anniversaire de ses dix-sept ans, c'est-à-dire lorsqu'il quittera l'âge Z, le programme n'est pas encore achevé. Cependant je ne puis vous le raconter sans le lui dévoiler, ce qui serait tout gâcher !... La seule chose que je puisse vous confier, c'est que depuis cette année il est chargé de me présenter des candidats à sa succession. Il doit toujours s'agir de garçons de onze ans. En fait, Patrice en est un spécimen parmi d'autres qu'il m'a déjà amenés. J'en choisirai un le jour où, symboliquement, je romprai ma relation avec Marc...

Mais personne donc ne m'arrêtera-t-il de parler et de raconter de vieux souvenirs ?... Tenez ! buvons ! Voulez-vous un alcool de poire ? J'en ai de l'excellent...

Et j'en profite pour donner à nos deux loustics un baptême qui augurera le meilleur pour cette nuit !... Je trempe un doigt dans mon verre, et je le passe derrière l'oreille gauche de Marc ; je le retrempe, et voici pour l'oreille droite.

– Ça fait froid, ça donne des frissons !

Vite, que je lui relève la manche... Mais oui ! ce bougre a la chair de poule ! Je l'adore : la moindre caresse le fait vibrer... Voyons l'autre. – Lève-toi, Patrice. Ne crains rien, c'est une onction bien innocente. Je trempe mon doigt dans le verre et... derrière l'oreille gauche ; et... derrière l'oreille droite. Ah ! tu as frissonné, toi aussi. Viens que je te serre dans mes bras, que je touche tes cheveux blonds, te caresse la joue, que je passe ton corps entre mes mains. Puis-je te donner mon premier baiser sur les lèvres ?...

Oh ! mais je commence à mouiller, moi ! En me collant à toi, j'ai sali le devant de ton sweat-shirt. Ça fait des taches sombres sur le gris clair. Te voici à égalité avec Marc !... De toute façon je voulais te changer, ce sera l'occasion. – Marc, déshabille-le, veux-tu. Pendant ce temps, je

lui cherche autre chose. – J’ai dans l’idée de lui mettre une tenue de sport. J’ai dans ce placard tout un choix de vêtements pour jeunes garçons... Voici, par exemple : un maillot de football en coton molletonné, à larges rayures verticales jaunes et noires – pour être précis, disons : le jaune du bouton d’or et le noir des élytres du hanneton –, et un short assorti, noir, à ceinture boxer, avec une ganse jaune, simple en bas, double le long des hanches pour mieux marquer l’échancrure sur la cuisse. Cela ira très bien avec ses cheveux blonds et ses jambes hâlées... Le slip et les hautes chaussettes ne sont pas exactement du même jaune, il est un peu plus safrané... Il n’aura qu’à remettre ses tennis : elles sont propres. – Marc ! cesse de l’embrasser, et finit de le déshabiller ! Tu me donneras ses vêtements, ensuite. – J’adore toucher les dépouilles encore chaudes qu’on vient de retirer d’un petit corps. Ce sweat-shirt gris, souple et tiède, qu’il est doux de le couler entre mes mains, le presser, le chiffonner, l’écraser sous mes doigts ! Et le pantalon, avec les poches arrière qui se collaient aux fesses, et qui bâillent maintenant comme un drapeau sans vent. Fourrez tout votre visage, comme moi, dans la braguette qui s’ouvre en V, et sentez cette odeur de... de petit garçon qui se néglige ! Si ce slip était plus doux, s’il n’était pas en synthétique, je pourrais le garder en rêvant une heure, comme un enfant suce son linge... Marc, laisse Patrice mettre seul la tenue que je lui ai préparée, et viens un peu par ici. – Car vous n’avez été qu’au spectacle, jusqu’à présent, et je ne puis croire que vous ne voudrez pas participer...

Voici Marc : il vous sourit, j’imagine que lui aussi aimerait faire votre connaissance. Allez vers lui, prenez-le, donnez-lui un premier baiser en guise de bonjour... Vous sentez la douceur de ses lèvres ? Sa bouche qui palpite et qui frôle la vôtre ? Avancez votre langue, et reconnaissez la sienne qui vient à votre rencontre timidement, encore un peu inquiète de ne pas vous connaître davantage... Pendant ce temps, prenez-lui la tête d’une main : caressez-lui les cheveux ; rebroussez-les pour tâter la forme du crâne ; serrez la nuque entre vos doigts comme dans une pince ; sentez le cou de haut en bas jusqu’au col. Et votre autre main, posez-la sur son épaule pour connaître, comme je l’ai fait tout à l’heure, la sensation d’un corps, os et chair, sous la laine souple ; laissez-la descendre sur l’omoplate, plongez dans le dos et jusqu’au bas des reins en l’enveloppant ; remontez et revenez par le bras ; saisissez le biceps et sentez

le bracelet de la manche du polo au travers de celle du pull ; redescendez pour avoir une impression du coude, de l'avant-bras, du poignet ; serrez-lui les doigts, il a la main très fine. Glissez vos lèvres le long de sa joue, de son menton, et embrassez-le derrière l'oreille. Vous retrouvez l'odeur de poire ? – Marc, passe tes bras autour du cou. – Voilà, ainsi vous pouvez lui prendre le corps à pleines mains : il a le buste élancé, n'est-ce pas, et si souple !... On dirait bien que vous appréciez... Mais il faut que vous le dégagiez, que vous le voyiez mieux. Enlevez-lui un peu ce pull, s'il vous plaît, sur lequel nous avons assez disserté. De quoi avez-vous envie en premier ?... Le sexe ? C'est naturel. Quand on n'est pas tout à fait certain de posséder l'autre, on court à l'essentiel afin d'accomplir des gestes qui rendent tout retour impossible...

Bien sûr, vous pouvez vous installer sur ce divan, vous y serez plus confortable. Je vois que vous aimez les étapes : vous le caressez d'abord au travers du pantalon. Il ne bande pas encore réellement, mais c'est déjà un peu tendu, n'est-ce pas ? Vous avez des mouvements enveloppants qui ont l'air de lui convenir. Regardez comme il se laisse aller dans les coussins, comme il ferme les yeux. Et moi, comme j'aime écouter le frottement régulier de votre main sur le tissu !... Il ne peut s'empêcher de sourire en m'entendant faire tous ces commentaires, mais allez toujours, je gage que les plaisirs que vous lui procurerez amèneront bientôt des expressions plus nerveuses... Allons, partez à l'aventure ! Dégagez l'extrémité de la ceinture, dégrafez-la. Défaites le bouton principal, et tous les autres à la suite. Enfoncez vos doigts dans cet antre que vous venez de révéler, et au travers du slip de coton blanc, tripotez-lui un peu les parties, malaxez son petit paquet, pelotez à votre aise. Allez bien jusqu'au fond, pour sentir ses bourses par-dessous. Vous voyez que son érection a gagné un bon point. Continuez de lui rouler le pénis, à sa tête, ça m'a tout l'air d'être une excellente idée... Un truc : glissez-vous sous l'élastique du slip, traversez son petit buisson, et branlez-lui la base de la verge entre le pouce et l'index. Regardez comme ça grimpe encore !

Je crois que vous pouvez dévoiler le théâtre des opérations, à présent. Baissez-lui les culottes jusqu'au milieu des cuisses au moins, que vous soyez à l'aise... Retournez le prépuce pour voir le rose brillant du gland. N'est-il pas superbe ?... Prenez-lui la pine à pleine main, et branlez-la

doucement, pas trop vite. Embrassez-lui le ventre en même temps : la peau en est délicieuse, duveteuse, c'est un endroit sensible de son corps, et très vulnérable. Remontez son polo. Comme ça vous pourrez lui baiser le nombril... le plexus... le petit bout des seins... D'ailleurs, enlevez-lui tout à fait cette chemise, dont nous avons assez profité. Et allongez-vous sur lui pour l'embrasser sur la bouche de nouveau. Je parie qu'à présent ses baisers seront moins retenus. Il va vous darder une langue... !

Excusez-moi de me désintéresser de vous un instant : tout à l'heure j'avais pris sur mes genoux Patrice, qui est encore bien plus beau dans sa nouvelle tenue, et cela fait un bon moment que je lui caresse la cuisse d'une main, et les reins de l'autre. La première a poussé jusque sous la jambe du short pour lui titiller sa petite affaire au travers du slip : le résultat est une bandaison très honorable de la part de ce joli vit. La seconde main s'est introduite par derrière sous la ceinture élastique du short pour aller lui peloter les fesses, qu'il a très petites et très excitantes. Total : est poussé de mon propre ventre un sérieux braquemart qui repose en croisant la cuisse de Patrice. Aussi, à force de vous voir chevaucher Marc à demi, le paluchant d'un côté, lui roulant des pelles de l'autre, je ne résisterai pas davantage et je suivrai votre exemple ! Nous nous mettrons dans le second sofa. – Et toi, petit, laisse-toi aller en arrière, renverse-toi dans ces coussins, et écarte un peu les cuisses que je puisse te couvrir tout l'entrejambe d'une main... Ah ! je sens ta pointe qui se courbe sous ma paume !... Pardonne-moi de t'attraper par les cheveux, mais je te dirigerai mieux pour t'embrasser. Et n'oublie pas, quand nous serons bouche contre bouche, de pousser ta langue sous mon palais aussi loin que tu pourras...

Où en sont les autres ? Ah ! le derrière de Marc est l'objet de soins tout particuliers ! Vous le limez avec deux doigts seulement : accompagnez l'index et le médus avec votre annulaire. Il peut le soutenir. Il faut qu'il y ait quelque difficulté à la pénétration, sinon vous ne le ferez pas vibrer profondément... Regardez maintenant comme il griffe les coussins !... L'avez-vous gamahuché déjà ? J'espère que ça ne vous répugne pas... Eh bien alors, finissez de lui ôter chaussures et culottes pour lui dépêtrer les jambes... – Marc, fais la grenouille, je te prie. – Voilà. C'est dans cette position, agenouillé sur le canapé face au dossier, le buste complètement penché en avant, les genoux les plus écartés

possible et les pieds ramenés sous les fesses, qu'on accède le mieux au trou du cul. C'est aussi la meilleure façon de découvrir, au bout du périnée, juste avant le scrotum, ces deux marques brunes qui sont... mes initiales ! Dans la station debout, elles sont dissimulées, même des examens médicaux ordinaires, par les bourses qui les recouvrent ; il faudrait l'investigation d'un policier prévenu pour les trouver. En revanche, dans cette position que j'appelle « la grenouille », elles sont bien visibles et rappellent à tous ceux qui frayent avec Marc qu'ils ne peuvent espérer le posséder plus longtemps que le moment d'une « visite »... Je vois que vous lui caressez les fesses avec un désir grandissant. N'attendez pas davantage, et enfillez-vous dans sa marquise aussi loin que votre langue pourra... Avez-vous le goût de sa merde ? Non ? Je m'en doutais. Marc se tient toujours très propre. Je ne sais pas ce que vous êtes en train de lui faire, mais je peux vous assurer que vous le faites frémir d'une manière... On dirait un gardon qu'on a tiré de l'eau !... Maintenant, je vous propose de suivre son périnée du bout de votre langue. Au passage, rendez hommage à mon nom qui est gravé là !... Mordillez-lui les testicules. Et si vous voulez le rendre content, retournez-le. Regardez comme il se met aussitôt les jambes grandes écartées et fléchies ! Il sait ce à quoi je pense. Manœuvrez-le un peu pour redonner de la vigueur à sa verge. Au fur et à mesure que le plaisir le traverse plus vivement, il ouvre davantage les cuisses, jusqu'à toucher des genoux les coussins de chaque côté. L'homme peut en effet trouver une espèce de résonance à sa jouissance dans le muscle droit interne lorsqu'il est tendu... Prenez-lui à présent le gland dans votre bouche, vous verrez l'agitation que vous allez produire ! Mais prenez garde de ne le faire éjaculer : Marc n'est pas un étalon qu'on peut réarmer indéfiniment, d'autant que cet après-midi il a subi déjà des pertes sévères !

Allons, je crois que vous devriez cesser ce pompier infernal que vous êtes en train de lui faire. Excusez-moi de vous interrompre, mais encore une fois je ne voudrais pas achever Marc trop vite. Tenez, pour faire un intermède, nous allons le costumer autrement... Il faut varier les plaisirs pour reprendre son souffle... Enfillez-lui ces fins bas noirs. Procédez comme avec une femme : commencez par le rouler complètement ; puis coiffez les orteils ; enveloppez le pied ; tendez sur le talon ; montez sur la tige ; passez le genou, et ajustez sur la cuisse avec ces jarretières

jaunes... Mettez-lui aussi ces gants noirs de cuir souple qui montent à mi-bras, cela lui ira très bien. Voici des bracelets jaune fluorescent qui accompagneront. Et pour finir, ce collier de chien en velours noir, fermé par une broche jaune citron... J'aime travestir les adolescents. Il y a un contraste étrange entre la simplicité de leur grâce, et la sophistication des accessoires féminins. De même, le « mauvais goût » de ce jaune et ce noir s'oppose à leur beauté naturelle qui dépasse toute idée de goût. Un jeune homme peut faire illusion : bien maquillé, bien habillé, certains ont les traits assez doux pour être confondus avec une femme. Mais un garçon n'a pas encore la stature d'une femme adulte et, avec ces oripeaux, on ne peut pas le prendre pour une jeune fille qui ne porterait pas de tels artifices. Le travestissement reste donc ce qu'il est, un déguisement piquant, – les garçons ressemblent alors à des anges tombés en carnaval – et ne cherche plus à faire croire à un autre sexe, ce qui d'ailleurs me semble d'un intérêt limité... Parfois je pousse plus loin avec Marc : je lui dessine les yeux, je lui mets du rouge aux lèvres, je lui fais les ongles, je le couvre de robes et de bijoux. Ce soir, nous en resterons là, sans quoi nous serions obligés de défaire tout ce travail dans un instant...

Nous allons laisser reposer mon protégé un petit moment, qu'il retrouve son souffle. Pendant ce temps, je vous abandonnerai Patrice : je peux vous le céder à présent, car pendant que vous étiez avec Marc, j'ai pu le tripoter tout mon saoul ! Il paraît très complaisant, il s'est gentiment laissé faire. À vous, maintenant. Patrice se languit de vous, j'en suis sûr. Venez à ce sofa, je vous le confie. Prenez-le à bras-le-corps, saisissez-le fermement. C'est bon de frôler des enfants avec des baisers tendres, des touchers veloutés qui suivent le graphisme de leur corps, des souffles tièdes qui soulèvent leurs cheveux... Mais parfois c'est meilleur encore de prendre à pleines mains la chair précieuse qui gonfle leurs os minces, fragiles. Les tourner, faire saillir les fesses, cambrer le dos, fourrager les cheveux, crisper les doigts sur le plein d'une cuisse, tordre un bras en arrière pour sentir les limites de la souplesse, ouvrir les jambes jusqu'au grand écart, presser, enfin, frotter, secouer énergiquement, écraser joyeusement sous la main, ces petites parties sexuelles qui nous excitent tant !... Vous vous coulez contre lui avec douceur, mais votre respiration est trop vive pour que votre calme ne soit pas feint. Je devine bien que derrière vos lèvres à ses lèvres accolées, s'agite précipi-

tamment une langue gonflée ; que malgré son short vous lui caressez et vous lui tenez les fesses comme si elles étaient déjà nues ; et que si votre autre main se répand sur sa nuque, ce n'est pas pour effleurer le duvet tiède de ses cheveux blonds, mais pour mieux assurer votre prise sur son corps... C'est cela, léchez-lui le visage et le cou. J'imagine le goût de sa peau : un peu sucrée, tout en donnant sur la langue une légère impression acide.

Pardonnez-moi, je vais vous arrêter de nouveau : je vous vois en proie à la passion déjà, et souvent on s'épuise dès le premier élan s'il est trop vigoureux. Il ne faudrait pas risquer cela ! Je vous propose encore un intermède : ligoter Patrice. Ce peut être assez amusant. Les enfants qui jouent « aux cow-boys et aux Indiens » aiment bien ficeler un camarade au « poteau de tortures » ; les scouts aussi en arrivent parfois, lors de jeux en plein air, à plaquer un loupette contre le tronc rugueux d'un arbre, le corps laissé à demi nu par la chemisette et le short, sous prétexte d'apprendre à faire des nœuds et à s'en défaire. Donc, un enfant ligoté comme un saucisson, quoi de plus naturel !... Voici une corde souple dont j'ai l'habitude de me servir. Le choix d'une bonne corde est affaire d'équilibre et de goût. Il faut qu'elle soit assez fine pour entrer dans la chair où elle doit marquer de légers renflements : de la même façon que les habits offrent une nouvelle peau, le *bondage*, comme disent les Américains, doit modeler la forme du corps. Mais il faut aussi qu'elle soit assez grosse pour dessiner nettement ces lignes claires qui rythment à neuf toute la silhouette, comme une portée de musique... De plus, vous ne devez pas l'attacher n'importe comment, au risque de vous barrer l'accès aux parties essentielles. Si, par exemple, vous lui liez les mains en rassemblant simplement les bras derrière le dos, vous allez lui couvrir les fesses. Ce serait dommage !... Pour commencer, mettez-le debout. Faites-lui croiser les bras derrière le dos, mais en remontant les mains vers le haut, entre les omoplates. Garrottez étroitement les poignets en croix. Faites deux fois le tour des bras en serrant fortement : le maillot matelassé protège trop bien, il faut le traverser... Regardez comme la corde croise agréablement les rayures jaunes et noires. Terminez en nouant aux poignets, et coupez la corde... Allongez-le sur le sofa. Attachez les chevilles entre elles en serrant fermement, oui, par-dessus les chaussettes jaunes : je sais que pour bien faire il faudrait incruster la corde à même la peau afin

d'exclure tout risque de glissement, mais ici nous ne cherchons pas tant l'efficacité que le style – si je puis dire ! De toute manière, si vous souhaitez réellement faire un ligo-tage infallible, je vais vous donner un truc : reprenez la corde et passez-la entre les chevilles de Patrice, au-dessus du lien que vous venez de faire ; puis de nouveau, mais en dessous ; autrement dit, vous entourez en croix les premiers tours de corde ; et vous nouez. Si vous tirez sur ce dernier nœud, vous tirez aussi sur la première corde, et avec beaucoup plus d'efficacité, puisque maintenant votre force est perpendiculaire à la corde. J'ai trouvé cela dans une lettre de John Willie, éditée avec *Les Aventures de Gwendoline*... Voyez comme à présent la première corde entre bien dans le tissu des chaussettes !... Vous pouvez encore ficeler les jambes, si vous voulez, avec deux tours de corde juste au-dessus des genoux. Voilà, votre Patrice est prêt, vous pouvez le retourner pour le mettre sur le dos.

Ah ! je vois que vous consolez de sa mauvaise posture ; c'est bien aimable à vous ! J'imagine qu'il apprécie... Masser et saisir au travers des culottes les parties d'un jeune garçon est une chose délicieuse. On sent les petits paquets qui roulent entre les doigts, qui glissent dans le tissu qu'on froisse, et petit à petit un corps dur naît de ce mouvement... Mais ce short noir, qui descend doucement le long des hanches, me dit que vous souhaitez y aller voir de plus près... Comme sa petite souris se dresse joliment sous le slip jaune ! Vous la branlez au travers, ce doit être très fort pour lui. Je sais aussi combien c'est pour vous agaçant et donc excitant ! L'objet de la convoitise est déjà en main, et pourtant on n'en dispose pas encore tout à fait... Émotion de l'instant où le slip à son tour quitte la taille : la ceinture s'accroche au sommet du pénis dressé, se tend, et hop ! glisse comme le caoutchouc d'un lance-pierre !... J'espère que ces culottes baissées, qui restent chiffonnées sur ses cuisses, ne vous gênent pas ; sinon je peux vous donner quelque chose pour les couper et vous en débarrasser. Non ?... Vous êtes en train de le faire reluire tendrement, réellement avec le soin même qu'apporterait l'amour d'une mère ! Il est vrai qu'un petit sexe comme celui-ci, encore tout immature, paraît bien délicat : il n'est jusqu'au prépuce qui semble si fin qu'on craindrait de le déchirer dans un mouvement trop brusque. Vous avez remarqué aussi le duvet doré sur le pubis ? On le devine à peine. Ces « poils de lait », comme dit André Gide dans

une note des *Caves du Vatican*, moirent admirablement la peau... Enfin voici ce petit pénis dans le lieu le plus sûr, le plus chaud, le plus doux : votre bouche. J'imagine votre langue qui se coule et roule tout autour, qui presse amoureusement le gland rose contre votre palais ; j'imagine les subtils mouvements de tétée par lesquels vous l'aspirez, vous l'invitez à se gonfler ; j'imagine, envahissant votre bouche, le goût enfantin d'un lait un peu fade, et cette sucette pointue bien dure à présent... Mais est-ce que je ne rêve pas ? L'ingrat n'est-il pas en train de se débattre ?! On dirait qu'il veut se dégager de vous !

– Aïe ! Vous me faites mal !

Et voici qu'il élève la voix, il proteste !... Ah ! mais je devine, vous avez souhaité le décalotter, et comme le petit outil, trop neuf, ne se laissait pas faire, comme la peau trop fraîche ne venait pas facilement, vous y avez mis les dents ! D'où ces piailllements que nous entendons... N'importe, ça mérite punition. Je crois qu'une bonne fessée serait opportune. Asseyez-vous plus à votre aise, sur ce divan, et installez cet élève insolent en travers de vous, le cul en l'air. Vous comprenez maintenant, par rapport au ligotage classique tel qu'on le voit dans les bandes dessinées destinées à la jeunesse, l'avantage de la variante que vous avez exécutée, c'est-à-dire les bras repliés dans le dos : cela laisse les fesses complètement accessibles ... Allez-y, ne soyez pas timide.

Non, non, continuez : tant que la main ne vous brûlera pas, pensez qu'il ne lui en coûtera guère. Il faut claquer le derrière de cet effronté jusqu'à ce qu'il lui cuise. Seules les rougeurs qui coloreront sa croupe et l'impression de vos doigts dans sa chair pourront rendre un peu excitante cette cérémonie à caractère familial... Mais si ses plaintes vous agacent, je peux les... endiguer. Voulez-vous que je le bâillonne ?... D'ailleurs le bâillon est un très joli complément du ligotage. Attendez juste un instant.

Voici un foulard de soie blanche qui sera parfait avec le jaune et le noir de sa tenue. Aussi bien voit-on partout que les bâillons sont blancs, ce doit être une convention ! – Laisse-toi faire, mon petit Patrice. Ouvre la bouche, que je puisse te le serrer entre les mâchoires. Ne t'inquiète pas trop de cette séance un peu brutale, et participe de bon gré, cela vaudra beaucoup mieux pour toi. Tu es aujourd'hui en train de faire l'apprentissage de la sexualité, de la volupté, de plaisirs sensuels peu courants, et des leçons d'un tel ni-

veau ne se prennent pas sans y laisser quelques plumes. Mais tu verras, en sortant d'ici, que tu te féliciteras d'avoir accompagné Marc. C'est une chance pour toi d'être avec nous, songe qu'il y a beaucoup de tes camarades qui aimeraient être à ta place. – Reprenez la fessée à présent : il n'a pas encore son compte... Frappez bien du plat de la main. Cette pièce est trop assourdie ; or les claques ne sont belles que retentissantes... – Marc, viens t'asseoir à côté de moi. Décidément ton sexe paraît réellement obscène entre tes jambes habillées de bas de femme noirs, encadré par ces jarretières jaune citron !... Tu ne bandes pas : tu t'ennuies ? Ou bien le traitement qu'on fait subir à ton ami te dérange ?

– Oh ! non, pas du tout...

Ah ! tu reprends un peu consistance entre mes doigts ; nous t'avions négligé. Viens contre moi, que je baise tes lèvres tout en continuant à te palucher... Tu as vu les fesses de Patrice ? Elles sont littéralement cramoisies !... Il te plaît, son cul ?

– Bien sûr...

Pourquoi ne l'as-tu pas dépucelé, cet après-midi ?

– Ben, je... c'était un peu tôt, n'est-ce pas ?

Tu n'as pas osé, quoi. Et maintenant, tu aimerais cela ?

– Oh ! je crois que j'adorerais...

Ah ! tu bandes à présent, petit polisson ! – Verriez-vous un inconvénient à ce que Marc pénétrât Patrice le premier ? Cela pourrait être joli à regarder, tout à fait joli... Eh bien, allons-y. Encore quelques coups de poignet, et voici une trique au mieux de sa forme, raide et souple comme une branche de bois vert. Roulez Patrice en fœtus, et placez-le à genoux sur le divan, en présentant ses petites miches de notre côté. Je crois cette fois-ci qu'il a reçu la plus belle volée de sa vie ! Vous lui avez certainement ôté le goût de s'asseoir pour un moment. Avec l'éducation moderne, les châtements corporels tombent en désuétude, et nos angelots ne savent pas à quels délices ils échappent... Voulez-vous guider Marc dans cette opération ? Prenez-lui la verge bien en main, et placez-la sur la rondelle de l'autre. Ne lâchez pas tant que le gland au moins n'a pas pénétré... Ça n'a pas l'air facile... Attendez, je vais maintenir Patrice : son cul est dans un état à ne plus supporter le moindre attouchement. Il pourrait blesser Marc en se débattant... Ça ne va pas non plus. Permettez, une minute, il faut un émollient.

Depuis que j'ai vu *Le Dernier Tango à Paris* de Bertolucci, je préfère le beurre... – ce pourrait être un slogan publicitaire ! Ce riche produit alimentaire, qui fut avec la crème longtemps l'ingrédient obligé de la cuisine bourgeoise, se trouve complètement perversi et devient bien plus provocant que l'habituelle vaseline. J'en tiens une plaquette toujours prête dans le placard, pour qu'il soit à la bonne température : il est trop dur en sortant d'un réfrigérateur...

Je vois que vous avez découvert un autre moyen de lubrifier le chas du petit... vous le gamahuchez avec une belle ardeur ! Ce liniment ne sera pas inutile, mais je préfère enduire aussi l'outil qui va frayer le passage. – Tu aimes bien quand je te masse dans du beurre, hein ? Je te trouve tout échauffé, déjà. Retiens-toi, au moins ! Il faut que je t'en couvre uniformément de la base à la pointe... Comme ta bite devient belle ainsi, toute brillante, dorée, onctueuse, plus douce que jamais !... – Et vous sentez comme elle est parfumée ? comme elle fleure bon le beurre fin ? Essayons de nouveau. Présentez-le bien... – Tu y es, Marc, vas-y, tu es en position : il ne te faut plus qu'un bon coup de reins !... – Ah ! ça y est ! le glaive s'est enfoncé d'un coup ! Mais heureusement que j'étais à demi couché sur Patrice pour le tenir : il a eu un sursaut à rouler hors du sofa ! – Maintenant, commence à le travailler, Marc. Prends appui en le saisissant par les hanches, et mets en lui un bon coup. Voilà, très bien...

Vous ne regrettez pas ce tableau, je suppose ? Un très bel adolescent, superbe en vérité, déguisé selon le plus mauvais goût, en train de pédiquer avec véhémence un cadet, parmi les plus mignons du quartier, roulé en boule et ligoté comme une caille... Voyez comme les veines du cou de Marc se gonflent sous le collier de velours noir, comme le petit citron a l'air presque vivant en dansant sur sa pomme d'Adam, comme ces doigts gantés de noir font paraître plus blanche la peau douce et veloutée dans laquelle ils s'enfoncent, comme ces cuisses, finement musclées, tramées de noir par les bas résille, barrées par l'élastique jaune, semblent incongrues en allant buter contre les semelles en caoutchouc de Patrice. Admirez comme cette jolie pine qui va et qui vient apparaît brillante, ronde, glissante, comme elle défonce bien l'œil du petit, elle le boursofle, elle l'explose, elle le retourne, il devient rouge vif, regardez donc comme c'est beau un garçon en train d'en

enculer un autre !... On dirait une putain qui aurait trouvé son client trop jeune, qui aurait modifié la situation, et qui, armée d'un godemiché d'ivoire rose, réciterait les *Métamorphoses* d'Apulée : « Comment, toi, un garçon si jeune, si délicat, tu n'es pas encore sorti de l'enfance, et tu veux priver tes amoureux de la fleur de ta jeunesse ! »... Ou un travesti retrouvant le goût de sa virilité après la rencontre d'un joli bardache, voisin de tapinage. J'imagine aussi une femme qui préférerait les petits footballeurs à leurs aînés, trop brutaux, et qui s'apprêterait à passer en revue toute une équipe de minimes. Ou une mère qui ferait l'amour avec son fils mais, plus inventive que celle de *La Luna*, du même Bertolucci, lui apprendrait dans l'ordre toutes les perversions répertoriées par Krafft-Ebing. Ou encore un violeur de petits garçons, qui se serait déguisé en maman pour mieux les approcher, en aurait attrapé un grâce à ce stratagème, et l'aurait soigneusement ficelé pour lui faire son affaire, avant de le découper en morceaux et de le jeter dans les écluses du canal Saint-Martin...

Ah ! nous n'aurions pas dû nous distraire du déduit, Marc est en train de jouir ! Regardez comme il se cambre en fermant les yeux, il n'y a pas à se tromper ! Il faut reconnaître que, pendant qu'il limait le trou du petit, nous l'avons caressé, peloté, manipulé, socratisé avec nos doigts, que sans doute il était à bout de résistance, et qu'avec toute cette huile le rectum de Patrice doit être un cloaque extrêmement doux et tiède, réconfortant, soulevant un désir irrépressible de s'abandonner. Je ne dis pas cela pour l'excuser ; je dis que je comprends le délicieux plaisir qu'il a pris à balancer son foutre dans un petit cul si bien préparé. De toute façon, il va être puni à son tour pour nous avoir privés de la disposition de sa semence, et un peu plus sévèrement que Patrice, s'il vous plaît, car depuis le temps il devrait être rompu à la rétention. Venez par ici, je vous prie.

Dans ce coin de la pièce, j'ai suspendu un trapèze dont on peut régler la hauteur. Attachez les poignets de Marc aux extrémités de la barre, et ses chevilles aux deux anneaux que j'ai fait sceller dans le sol à un mètre l'un de l'autre. Puis tirez sur la corde qui passe dans cette poulie, pour remonter le trapèze et bien tendre le corps de Marc : jambes écartées et bras dressés vers le haut. Cette position en X est excellente pour fouetter un garçon, car toutes ses parties sont également accessibles... J'ai dans ce petit meuble des

martinets, des cravaches. Si vous avez quelque habitude de son maniement, je vous conseille le classique fouet long : c'est avec lui qu'on obtient encore le meilleur... Mais temporisons. Regardez ce beau corps qui se développe devant vous. Caressez un peu du revers de la main la nuque ceinte du collier noir, et remontez sur la tête ébouriffer les cheveux. Caressez le dos que vous cinglerez tout à l'heure, sentez les omoplates que les bras levés mettent en évidence, suivez la longue colonne vertébrale, palpez du bout des doigts cette peau lisse et tiède, plaquez votre main sur ses reins. Prenez à pleines paumes les globes des fesses que vous allez marquer de sillons carminés. Glissez votre index le long du périnée, venez buter contre les bourses. Effleurez l'intérieur délicat de la cuisse jusqu'à la jarretière qui la serre. Tournez autour de cette statue vivante qui, ce soir, vous appartient. Soupez les couilles dans le creux de vos doigts – c'est la seule partie que je vous demanderai d'éviter : j'ai déjà vu un garçon se faire émasculer par un coup maladroit. Parcourez le ventre faible que les contractions vont durcir dans un instant. Sentez le souffle léger qui soulève à peine la poitrine. Touchez les aisselles, tendres comme des aiguillettes de poulet, et qui se trouvent si cruellement exposées. Prenez fermement le bras à sa naissance, là, tout près de l'épaule, et faites-en rouler les muscles sous vos phalanges. En suivant les bords du collier de velours, tournez vos doigts autour de son cou flexible, effilé, puis qu'ils grimpent sur son visage comme si vous vouliez le cacher. Et, si le cœur vous en dit – c'est en tout cas ce que je ferais à votre place –, embrassez-le longuement, en explorant de votre langue toutes les douceurs de cette bouche la plus aimable du monde... que je vous engage maintenant à contracter et à remplir de cris, au moyen de quelques violences...

Ah, ces claquements à vide de la lanière me persuadent que vous êtes à votre aise avec cet instrument...

– Ahhh !

Vous commencez par le ventre ? Directement par le centre du corps... Laissez-moi pendant ce temps me coller à son dos pour lui caresser les épaules et le visage... Le ventre est un endroit qu'on aime tant fouetter à cause de sa tendreté même : c'est une chair fine, blanche, onctueuse, et qui pourtant réagit bien à la morsure du cuir car les abdominaux se durcissent. – Marc, pas si fort je te prie : on ne s'entend plus ! – Je le sens tout secoué par des décharges,

et ça me fait bander comme vous n' imaginez pas ; mon gland se frotte sur ses reins au rythme de vos coups, c'est délicieux... Vous en êtes aux cuisses maintenant, dont vous essayez d'atteindre l'intérieur : vous vous rappelez la citation, tout à l'heure, d'*Histoire d'O*... Ce n'est pas facile... Là ! vous avez eu le bon geste, la pointe de votre fouet claqué juste sur le petit renflement en haut de la cuisse, dans l'ombre du sexe. – Allons, Marc, je trouve que tu hurles beaucoup ce soir. Je sais que ton tourmenteur a l'air particulièrement compétent, mais je te croyais plus endurci. La prochaine fois, tu feras attention de me demander la permission avant d'éjaculer. – J'adore lui caresser les cheveux pendant qu'il est battu, observer son visage qui se décompose sous la douleur... Vous essayez de ne toucher que le bout de sein avec l'extrémité du fouet ? Vous n'en êtes pas loin ; encore... Un gamin qu'on fouette, c'est toujours un peu moins poétique qu'on ne se l'imagine. Il y a les odeurs par exemple. Marc commence à transpirer des aisselles, mais ce n'est rien : j'ai vu des gosses, tellement choqués par un traitement auquel ils n'étaient pas accoutumés, se laisser aller du corps et répandre une diarrhée pestilentielle !...

Vous voulez changer de côté ? Tournons. – Mon petit Marc, on te fait bien des misères, n'est-ce pas. Laisse-moi lécher les larmes qui coulent sur tes joues. Oui, crie, crie, si cela peut t'aider. – Vous frappez verticalement sur le dos, c'est une bonne idée. La lanière passe entre les omoplates et vient cingler jusqu'au creux du sillon vertébral... Mais serez-vous assez habile pour aller entre les fesses ?... Oui, bravo ! Marc s'est jeté en avant contre moi, comme jamais je n'aurais pu l'espérer d'un élan amoureux ! L'eau m'en est montée à la pointe du gland, je vais lui en badigeonner le ventre... Vous fouettez en travers, à présent : certes, les fesses et les cuisses sont bien plus excitantes lorsqu'elles ont été striées de rouge. C'est comme si l'on avait pris... je ne sais pas... le *Sommeil d'Endymion* de Girodet, et qu'il ait été retravaillé à coups de lame de rasoir par un Lucio Fontana. Et, au-dessus de ces bas retenus par les jarretières, ce doit être... excitant ! Tout à fait excitant !... Frappez encore sur les cuisses, juste sous les fesses, là, oui !... Ah ! ce n'est plus que je bande : j'écume, je déborde, je suis en éruption !

Marc en revanche, cela fait un moment que je m'applique à lui secouer la trique, mais il n'a plus l'air décidé...

Comme je vois que, de votre côté aussi, votre bras retombe fourbu, je vous propose de le laisser quelque temps méditer dans cette posture. Vous acharner sur lui vous en fatiguerait ; ne gâchons pas nos plaisirs... Ne déposez pas votre fouet tout de suite. Regardez le petit Patrice couché en rond dans les coussins : ne dirait-on point qu'il dort ? Je trouve que ses mains, attachées dans le dos et qu'il tient demi-repliées, sont bien provocantes. Vous dont je connais maintenant le talent, ne seriez-vous pas capable, de la mèche de la lanière... ? Ah ! superbe ! vous lui avez pincé le bout de ses doigts ! Il s'est réveillé en sursaut, à croire qu'il dormait, le paresseux... Oh ! mais vous redoublez d'adresse : vous l'avez eu précisément entre les fesses ! Il a sauté comme une carpe, vous avez dû atteindre l'anus. Il faut dire que, comme il était déjà tout déculotté, c'était bien tentant... Les mollets à présent. Les jambes d'un garçon ne sont jamais si attrayantes qu'écorchées, cela leur donne un petit air sauvage, comme si elles s'étaient griffées aux ronces dans quelque course éperdue...

Attendez que je le retourne, pour la symétrie... Tenez, je lui tire le maillot vers le haut ; le vêtement est retenu par la corde qui lui coupe la poitrine ; n'a-t-il pas le ventre engageant ?... Ah ! davantage à présent, avec ces deux belles diagonales qui s'y croisent !... Regardez : en l'attrapant par les cheveux, je lui renverse la tête et, en lui tirant le col vers le bas, je vous dégage tout le cou... Voilà, en frappant ainsi sur le côté, vous ne l'étranglez pas, et vous entrez avec votre cuir dans une plage particulièrement sensible... que c'est beau !... Ha ! Un coup juste en travers du bâillon ! Vous avez dû au moins lui ensanglanter les commissures, malgré le foulard ! – Viens, mon petit Patrice, je vais te le défaire, que je voie un peu tes lèvres... Ah ! la vilaine marque ! Comment expliqueras-tu cela à tes parents ? Un professeur qui t'a flanqué un coup de règle parce que tu étais trop « dissipé » ? Un camarade qui t'a envoyé, « en jouant », la sangle de son cartable à la figure ? Un « grand » qui a profité de sa force ?... Viens contre moi, laisse rouler ta tête sur ma poitrine, que je te cajole un peu, que je te console, que je caresse sur ton cou ces belles marques boursouflées... Tu gémis ? Eh ! c'est que c'est sensible encore... surtout quand j'y enfonce l'ongle !

Je vous vois recommencer à le sucer. Je doute si vous arriverez à quelque chose. Dans l'état où vous l'avez mis, il serait inespéré qu'il reprenne consistance... Notre jeune

écolier a été réduit à la passivité jusqu'à présent. Nous pourrions maintenant le laisser nous montrer ses petits talents ; nous pourrions lui demander de vous faire feuille de rose, par exemple, puisque justement il n'est plus embarrassé par le bâillon... Mettez-vous en levrette, je vous l'amène. – Viens par ici, mon Patrice, je vais te porter... Dirige ton visage de ce côté. Voici ce que tu dois faire : enfoncer ta bouche entre ces deux belles fesses qui s'écartent pour toi, tirer la langue jusqu'à trouver le trou du cul qu'on te tend, et l'y mettre le plus profondément que tu pourras... Hé bien ? Qu'attends-tu ? Tu as entendu ? Tu as très bien compris n'est-ce pas ? Avance-toi, colle-toi dans ce derrière, et lèche le bonbon rose qui est au fond. Mais... vas-tu obéir ?! Tu sais, je suis gentil, mais ne me force pas à user de moyens *réellement* méchants pour te convaincre ! On ne t'a jamais fourré une cigarette allumée dans le cul, par exemple ? Ça pourrait bien t'arriver. Je l'ai déjà fait, un jour, avec un garçon récalcitrant. Je l'ai même fumée jusqu'au mégot : après il avait l'anus tout brûlé, d'un bout à l'autre, et il était devenu singulièrement plus docile ! Alors, tu te décides ?

– Non... je veux pas... c'est trop dégoûtant...

Monsieur fait le difficile ? Mais je saurai bien te l'ouvrir, moi, ta jolie petite gueule ! D'abord je t'empoigne au collet, puis je te pince les deux joues dans l'autre main, à cheval sur ton museau, et je serre jusqu'à ce que tu écartertes, dussé-je te casser les mâchoires... Nous y sommes. Ensuite je t'attrape la langue entre le pouce et l'index, puisqu'il paraît qu'elle ne peut plus sortir toute seule – aïe ! ça glisse, pire qu'une anguille –, et je la tire un bon coup... Ah ! Ce hoquet m'annonce... le vomissement que voici ! Oui, oui, dégobille tout ce que tu veux, crache tripes et boyaux si cela te fait plaisir, mais de toute façon j'arriverai à t'avoir. – Rien de tel que de faire rendre un garçon pour l'affaiblir et l'avoir tout tremblant. – Mais il serait injuste que tu aies souillé ce fauteuil – que l'homme de ménage aura grand mal à nettoyer – sans que cela ne rejaillisse un peu sur toi. Je vais t'appliquer cette belle vomissure jaune sur le visage, tiens ! dans les cheveux, et dans ton maillot, dans le cou, sur la poitrine, sur ton ventre... Ne te plains pas, c'est la tienne. Car tout à l'heure nous prendrons soin, tous les deux, de te chier dessus, et de t'introduire nos fèces par tous tes orifices, ton nez, tes oreilles, ta bouche, ton cul... Apprends que, plus tu te montreras rétif, plus tu nous

pousseras à des extrémités qui risquent de te paraître pénibles... Alors, es-tu résolu ?... Non, cette lopette ne bougera pas !... L'anilinctus a ceci de piquant qu'il ne peut s'obtenir qu'avec le gré du sujet. Nul artifice mécanique ne peut remplacer sa volonté. La seule façon de violer sa résistance, c'est d'agir indirectement, par exemple en faisant pression sur d'autres parties du corps. Voulez-vous essayer ?

Ah ! le putois se met à hurler, il l'a bien mérité ! Continuez, encore, sinon il ne sera toujours pas déterminé lorsque vous lui présenterez votre cul de nouveau... Je sens que la colère vous chauffe, car vous êtes d'une violence avec ce petit... ! Il se débat et se cambre dans ses liens, il se tord comme un poisson au bout d'une ligne, c'est émoustillant. C'est qu'il est ravissant, tout ligoté comme ça, à demi souillé de vomi, à moitié déshabillé, avec ses culottes qui lui battent les cuisses, et son maillot retourné autour de son ventre. Il palpite entre vos mains, on dirait qu'elles sont de fer rouge. Excusez-moi, mais je ne peux m'empêcher de me branler en vous regardant, c'est trop excitant !... Ah ! il crie, il crie d'une manière éblouissante. Nous avons bien fait de lui ôter le bâillon : ces plaintes d'enfant sont si émouvantes, elles me font mouiller... Là, vous y allez fort... Mais vous avez raison : rien de tel pour l'amener à céder que de montrer votre détermination. Qu'il connaisse une séance un peu conséquente, et il ne se soumettra que plus complètement... Vous me faites bander extraordinairement : je vois que pour vous non plus l'amour des garçons n'a pas de terme avant bien des excès...

Que voulez-vous ?... Là, dans cette boîte. Prenez, je vous en prie... Vous lui enlevez les chaussures... Si vous souhaitez continuer de le déshabiller sans le détacher, vous trouverez des lames de rasoir dans le tiroir de la petite table. Ne vous gênez pas, ces vêtements ne valent rien eu égard au plaisir que j'aurai à vous voir les lacérer... Je bande comme un cerf... Que c'est beau ce pied qui sort d'une chaussette découpée !... La plante du pied est un endroit très sensible, regardez comme il se débat malgré votre corps qui pèse sur lui pour l'immobiliser... Oui, oui, revenez à l'intérieur des cuisses si vous voulez, ce n'est pas facile à cause des genoux attachés, mais vous y arriverez bien tout de même... Ah ! le bon, le long, le magnifique hurlement ! Vous savez tirer de ce Patrice plus que je n'en escomptais... Je me branle, je me branle, je n'en puis plus.

Le maillot que vous avez découpé depuis le col jusqu'à mi-poitrine, en lanières qui retombent, quelle belle idée ! Patrice ressemble à un pistil entouré de ses pétales ; on dirait une jonquille ! Ah ! mais permettez, je n'en puis plus, laissez-le-moi un instant, cette fois-ci il faut que je décharge, et ce sera au milieu de cette délicate corolle... Je... je vais lui tenir la tête par les cheveux, et je-vaiss-me-branler... sur-le-bout-de-son-nez... ahh !... jusqu'à é-cla-ter... tout mon foutre... sur sa... jolie petite gueu-eu-le !! Ahh ! tiens ! tiens ! prends ça-a... dans les yeux !... il paraît... il paraît que ça rend aveugle !...

Ouf ! ça va mieux ! Je lui en ai mis au moins une louche sur la figure ! Regardez comme ça lui coule le long des joues, et jusque dans le cou, par-dessus les marques de votre fouet. Je crois que la fleur est fécondée, elle fera un beau fruit... à moins que quelqu'un ne la cueille avant, bien sûr !... Je vous laisse. L'homme a ceci d'inconséquent qu'il lui suffit de se vider pour se désintéresser de l'objet de son amour. Vous resterez avec Marc comme seul spectateur. Je reviendrai le détacher quand vous en aurez fini avec Patrice. Si vous voulez, dans le tiroir de la petite table, vous trouverez encore beaucoup d'autres accessoires. À tout à l'heure.

Quoi ?... Vous pensez que nous allons trop loin ?... Mais enfin tout cela n'est qu'une histoire que vous êtes en train de lire, n'est-ce pas ? Il n'y a rien de réel, tout est imaginaire : *personne ne souffre*. Et c'est ainsi qu'il faut que ce soit. Seul doit exister votre plaisir issu du texte. C'est tout ce que j'espère.

Je vous quitte... À bientôt ?

Avant-propos	3
De 11 à 16	
UN BORDEL D'ENFANTS POUR HOMOSEXUELS D'OCCIDENT	4
11	
LE PETIT PRINCE ET LE CLOCHARD	40
12	
LE VOYAGE DANS LA MAISON	50
13	
EN FAMILLE	85
14	
LE VÊTU ET LE NU	112
15	
UNE PETITE PUTE.....	126
16	
LE PHOTOGRAPHE	163
16 & 11	
UNE PROMENADE À PARIS	187